République Algérienne Démocratique et Populaire

Ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche scientifique



UNIVERSITÉ EL HADJ LAKHDHAR DE BATNA



Faculté des lettres et des langues

Département de français

École doctorale de français

Antenne de Batna

Mémoire élaboré en vue de l'obtention du diplôme de magistère

Option : Sciences du Langage

TITRE

Les modalités argumentatives dans le discours du président N.Sarkozy avant et après son élection

Dirigé et encadré par : présenté et soutenu par :

Pr. ABDELHAMID Samir. KHADEM Hichem

Membres de jury :

Président : Pr. BENSALAH Abdel Wahab.

Examinateur : Pr. MANAA Gaouaou.

Examinateur : Dr. KHENNOUR Salah.

L'année académique: 2011-2012

Remerciement

D'abord, et en premier lieu je tiens à témoigner toute ma gratitude ainsi que mes vifs remerciements les plus sincères à :

À mon encadreur :

Le Professeur Abdelhamid Samir, que je le considère en tant que repère et référence de poids, une source crédible et fiable pour son soutien inestimable et son aide durant ce parcours en bénéficiant considérablement de ses observations précieuses ainsi que ces critiques constructives et de remédiation et tous les membres de jury, ainsi que les autres collègues dont j'ai beaucoup apprécié l'assistance et l'attachement aux sciences du langage en particulier.

Je tiens spécialement à remercier profondément Mr "KAOULI Nadhir" qui a veillé à me conforter et à m’encourager tout au long de ce cursus. Que le Bon Dieu le protège.

Un spécial remerciement à tous nos enseignants durant les années d’étude.

À tous ceux qui nous ont aidé ou assisté de près ou de loin à l’élaboration de ce travail ; trouveront à travers ces remerciements l’expression de notre respect le plus profond.



Après les années de recherche et du travail sérieux, je trouve qu'il est équitable et digne de dédier ce modeste travail à mon encadreur qui m'a guidé tout en assurant la bonne représentation d'un cumule de connaissance...

À mes chers parents que Dieu les protège.

À ma femme IMANE

À ma chère mère Rachida qui m'a soutenu et dont je puise tendresse, sagesse et beaucoup de valeurs précieuses ...

À l'ange Kamel Berouel qui m'a toujours encouragé et m'a redonner le rayon d'espoir...

À mon cher frère Abdelâali, sa femme, à Khaoula et Boutheïna ... à "Rafik" ;

Spécialement à "Pédro"

Sans oublier ma grande famille sans exception ...

L'ensemble des amies qui ont contribué à mon aide.

Je m'excuse d'avoir oublier citer tous les noms.

Plan de travail

"Les modalités argumentatives dans le discours du président N.Sarkozy avant et après son élection"

Chapitre I : Partie Introduction

- Introduction
- Objectifs/ motivation du choix
- Problématique
- Hypothèses

Chapitre II : Un survol conceptuel/ définition de concepts

- L'instance discursive.
- Contexte-situation d'énonciation.
- Les indices énonciatifs.
- Le discours politique.
- La pragmatique.
- L'intentionnalité.

Chapitre III : Cadre théorique de la pragmatique

- Introduction.
- Aperçu historique.
- La conception austiniènne de la pragmatique.
- La conception searliènne.
- L'apport de la théorie des speech acts.
- Valeur performative et rôle du contexte.
- La tendance interactionniste.
- Conclusion partielle.

Avant propos :

La nature et le caractère multidisciplinaire du thème abordé qui implique que nombre de disciplines soit intervenu.

Le souci de mettre en œuvre un travail académique d'envergure, et c'est dans cette intention que j'ai veillé à respecter les critères et les normes de la méthodologie voulant créer certaine symétrie à la limite de façon que les différents chapitres soient équilibrés mettant le théorique et le pratique sur la balance d'équilibre.

La prise en compte des facteurs situationnels dont le contexte interactionnel et social exige une démarche transdisciplinaire (pragmatique, psychosociologie…).

Je vous présente un travail qui se veut s'inscrire dans la zone des travaux de la recherche académique ayant l'esprit scientifique, un travail, lequel je voudrais satisfaire aux attentes de ceux qui possèdent le sens et l'esprit de la recherche.

Introduction

Le langage, ce phénomène social permettant aux individus qu'ils soient en relation de communication, d'expression, d'échange, il leur offre l'occasion de ruiner et de démolir tous les barrières qui nuisent à l'entente pacifique relevant du caractère humain, ainsi que de créer un climat de paix, d'intercompréhension, où ils se donnent-mutuellement- la possibilité de réguler leurs échanges, leurs différences, ayant pour principe : respect, compréhension et tolérance. Par ailleurs, dans cet univers d'ambiance harmonieuse, ils se permettent de créer des normes communicationnelles et sociales ainsi que des règles de comportement permettant à l'un et à l'autre de se reconnaitre en dépit de tout antagonisme réunissant en contact des individus. Le langage contribue énormément dans ce qu'on appelle *la dynamique de régulation sociale.*

Le langage est la source d'un amas de recherches de taille, c'est le cadre au niveau duquel se recoupe et se rencontre la quasi-totalité des problèmes touchant et gravitant autour l'orbite des activités langagières. Et par souci d'approfondir et d'enrichir ce domaine il faudrait bien assimiler à bon escient cet objet qui domine jusqu'à devenir omniprésent dans tous les problèmes s'inscrivant dans le cadre des sciences du langage.

Notre monde est en changement permanent au point que toutes les données sont métamorphosées, ça fait maintenant trois décennies que l'univers langagier lui aussi a pris le chemin de rénovation et de révolution; alors c'était un bouleversement total qui a ébranlé tout, heureusement dans le sens positif et au profit d'un mouvement rénovateur. C'est à partir des années 1960 que naisse la première impulsion donnant libre cours à de sérieuse et intenses investigations et explorations portant sur ce centre d'intérêt.

La dimension qui mérite qu'on la prête attention c'est celle qui relie langage et action, cette relation qu'on va élucider à travers tout un chapitre en guise d'initiation pour notre travail.

La politique fait partie de la nature humaine, d'ailleurs Aristote décrivait l'homme comme l'animal politique. Le discours politique met en vedette cette dimension se distinguant par une particularité qui se manifeste à travers le potentiel, la force et la magie que possèdent les mots, les expressions et les stratégies adoptés ; il est chargé effectivement d'un certain pouvoir. Ce dernier véhiculé par cette catégorie particulière de discours s'instaure comme un lien authentique qui se noue et s'opère entre les trois ingrédients indispensables pour le processus communicatif : un élément A présentant l'énonciateur qui se définit comme étant le porteur du pouvoir en exerçant un acte ou une influence en proférant un tel énoncé voulant et visant réaliser une intention bien déterminée , celle de l'agir sur l'autre et sur le contexte interlocutif . En parallèle, on trouve un élément B présentant le destinataire - partageant éventuellement des conditions similaires de la situation de communication avec le premier pôle- sur lequel s'exerce un acte de pouvoir. Bien évidemment, ces deux éléments s'inscrivent dans une situation interlocutive définie par le contexte de l'activité politique.

Etant donné que le discours politique s'adresse à un auditoire (à l'autre) dans une intention *manipulatrice* c'est-à-dire dans une visée de faire croire, il est lié intimement au pouvoir où le langage est conçu comme un moyen de combat et d'action.

Pour rapprocher cette forme discursive qu'est l'objet d'étude de notre travail, on doit se mettre et s'inscrire dans le domaine politique où tout se définit et prend valeur par rapport à un projet d'action se limitant par des rapports de force, de pouvoir et d'influence, ayant pour principe :satisfaire au plaisir du pouvoir.

Motivation du choix du thème :

Dans un monde moderne où l'existence ou plutôt la continuité du processus de la communication interhumaine est conditionnée par l'espace que nous accordons aux transactions langagières, interpersonnelles et interactionnelles, ainsi qu'au savoir argumentatif considéré comme primordial pour l'activité humaine. L'argumentation est un indice reflétant le niveau du développement civilisationnel et intellectuel permettant de mesurer le degré de la citoyenneté des individus. Alors il est jugé indispensable d'acquérir le savoir argumentatif à bon escient pour défier les différentes situations qui nous confrontent le plus souvent. Pour qu'on se comprenne mutuellement et harmonieusement il faut qu'il y ait certaine intelligibilité où le sens de la citoyenneté, démocratie et encore la pacificité devrait être dominante.

Dans le monde du politique, tout se voit et se repère selon un point de vue pragmatique, où les phénomènes discursifs prennent valeurs, importance et sens au sein des luttes, des conflits de nature discursive dont uniquement le pouvoir est seul régisseur des rapports qui auront place, jusqu'à ce que tout devient un projet d'action. C'est pourquoi les hommes de parole cherchent sans cesse des discours de pouvoir dont leur but capital est d'imposer un impact puissant et de pesanteur sur les récepteurs. Il est intéressant donc de se poser la question de la recherche scientifique menée dans le cadre des sciences du langage sous l'angle de l'action politique. Cette dernière constitue

un champ d'investigation riche et fécond en matière des structures des discours, des conversations ainsi que de l'interaction dont l'intérêt majeur portant sur l'intentionnalité couvre tous les phénomènes qui relèvent du cadre pragmatique. Il s'agit d'un domaine de particularité spécifique, vu le rôle déterminant de plusieurs facteurs qui y participent.

Le discours politique est polysémique voire polémique dont la complexité des phénomènes qui en fait partie, la variété des phrases, l'emploi des mots à forte charge connotative et les écarts de style : nous a particulièrement attiré et intéressé. Ce genre de discours suscite émotions, sentiments et sollicite la pensée.

Dans le contexte d'un discours politique et plus précisément un discours concomitant l'activité politique, la communication est conçue comme instrument de la manipulation des opinions et des esprits où l'orateur veut imposer son charisme en s 'appuyant sur des techniques et des stratégies discursives diverses, mettant en scène et mobilisant éloquence, talent et rhétorique , animé par son désire avide de séduire, se cachant derrière une finalité celle de convaincre, rendant et transformant la parole en un vrai moyen de combat, ou une vraie « machine de guerre » : *coercition*.

Problématique :

Quotidiennement, nous sommes exposés à nombreuses situations de communication, auteurs ou objets, où se noue et se tisse une variété, un réseau de liens interhumains -implicites ou explicites- dont la dimension argumentative intervient pour dominer au point que tout devient argument, rapport de force et encore plus loin : interaction, où se fusionnent le plaire, l'émouvoir et la raison, dans un amalgame harmonieux.

La pragmatique envisagée comme une discipline linguistique et sémiotique constitue depuis longtemps la poutre maitresse dans le domaine des sciences du langage, un domaine qui tisse des files d'influences réciproques avec d'autres disciplines ayant comme un centre de gravité commun : les phénomènes langagiers lors du processus de communication. Les actes du langage reflètent un aspect partiel de la question entière mais ayant une importance capitale, interagissant avec les autres aspects. J'essaye de montrer comment certain paramètres constituent un tissage avec d'autres conditions requise pour la construction de telle ou telle formule pertinente sur le plan de la réalisation, comment s'installent ces différentes influences entre ces composantes ? Comment les signes peuvent être formés et agencés selon une double perspective : communico-pragmatique ? En quoi consiste la pierre angulaire dans l'architecture conceptuelle de l'étude actionnelle des actes de langage ? Sans doute, nul ne peut nier l'ampleur d'un domaine enrichissant.

Un amas de considérations antérieures ont été revues et reconçues selon un point de vue –qui n'est pas tout à fait nouveau mais qui a été maintenant pris sérieusement en considération et fut intégré au sein des fait communicationnels , par conséquent, beaucoup de spécialistes à la pragmatique se sont davantage intéressés aux univers dont surfent les

grandes questions que posent les notions et les concepts suivants : les performatifs, la déixis et les modalités les actes de langage, la communication non verbale : font l'objet d'une exploration sans précédent et de plus en plus diversifiée.

Le discours politique est naturellement chargé de la dimension argumentative et donc pragmatique dans la mesure où la gravité de l'ancrage de ces deux dimensions est décisive dans ce type d'énonciation. Savoir argumenter est une faculté qui doit être ancrée au cœur des consciences et des esprits, sans laquelle il serait impossible de tisser des liens entre individus ainsi qu'il n'y aurait plus de communication et par conséquent pas d'échange ou d'interaction car il y a un maillon qui manque (la compréhension mutuelle ou l'intercompréhension). Ce n'est qu'après avoir passé en revue les aspects que revêt ce type de communication que se dessinent les véritables enjeux de ce type de discours.

Il s'agit de mettre en œuvre certains procédés appartenant à ce qu'on appelle l'acte argumentatif, ces procédés et techniques exercent une influence et un impact considérable, mental autant que psychologique et sentimental sur les esprits.

Et par souci de soulever tant d'interrogations qui gravitent dans l'orbite des sciences du langage se proposent les questions suivantes :

- ✓ Dans quel niveau se repèrent les stratégies argumentatives ?
- ✓ Quelle stratégie et quelle rhétorique entre en jeu dans la construction d'un discours politique ?
- ✓ Faut-il se retourner vers la rhétorique pour accomplir la pragmatique visée par le discours politique ?
- ✓ Peut-on communiquer sans intention spécifique ?
- ✓ Est-ce le fait argumentatif s'autorise à utiliser tous les moyens ?
- ✓ Comment peut-il arriver à *capter* l'attention de son interlocuteur ?

Un survol conceptuel :

Dans ce chapitre, on a opté pour une initiation succincte dont l'objectif est d'exposer les clés nécessaires à appréhender cette étude, définissant le cadre conceptuel et opérationnel correspondant.

L'instance discursive :

La notion du *discours* est taxée d'ambigüité, vu les rapports qu'elle entretient avec d'autres notions telles : énoncé, énonciation ...

Z. Harris le conçoit comme « un tout spécifique consistant en une séquence de formes linguistiques disposées en phrases successives » (cité par SARFATI, 1997, p12). En terme quantitatif, ce concept est considéré spécifiquement en tant que phrases successives dont les éléments constitutifs sont d'ordre de formes linguistiques et cela nous dirige vers une organisation particulière régie par des règles de combinaison bien déterminées.

A.J.Greimas donne au discours la définition suivante : « un tout de signification qu'il convient d'analyser » (ibid.). Dans ce contexte, on retrouve encore itérativement l'emploi du mot *tout* qui traduit la nature de structure de cette entité, ayant pour équivalent un ensemble d'éléments homogènes qui fonctionne comme une unité. Cette dernière est conçue munie d'une charge significative, elle est porteuse de sens, elle est interprétable.

Les deux définitions se convergent sur un point commun en dépassant le cadre traditionnel de la phrase, c'est la caractéristique *transphrastique* qui permet de définir et de décrire la disposition de cet ensemble de données linguistiques, ou autrement dit, cette succession de phrases combinées et ordonnées selon des règles d'enchainement bien déterminées ; ainsi, cela nous conduit vers dire que la phrase est l'unité fondamentalement constitutive du

discours. Cette notion est dynamique, elle correspond à une activité langagière porteuse de significations, de message et de sens.

Jean DUBOIS avec ses collaborateurs dans leur Dictionnaire De Linguistiques Et Des Sciences Du Langage, édité en 1999, définissent l'entité discursive sous différent angles, cependant, toutes les perspectives travaillées, mettent en valeur l'aspect pratique et actionnel de l'usage et de la mise en scène du langage. Passons en revue sur les différentes pistes :

Selon une première approche, le discours se définit ainsi : c' « est le langage mis en action, la langue assumée par le sujet parlant » (p 150). Cette définition nous conduit à consulter le CLG du père fondateur de la linguistique moderne : Ferdinand De SAUSSURE qui a établi -dans le cadre d'une révolution de rénovation du monde linguistique- sa dichotomie célèbre *langue vs parole*, pour détecter une sorte de similitude avec le concept parole ayant pour trait spécifique, cet aspect de réalisation individuelle.

Selon une seconde approche, le concept *discours* a pour équivalent le concept *énoncé*, il est définit comme étant « une unité égale ou supérieure à la phrase ; il est constitué par une suite formant un message ayant un commencement et une clôture » (ibid.).

Loin des deux considérations précédentes, rhétoriquement parlant, « le discours est une suite de développements oratoires destinés à persuader ou à émouvoir et structurés selon des règles précises » (ibid.). Il convient de signaler –à ce niveau- d'une certaine intentionnalité qui accompagne l'acte discursif, à savoir l'intention communicative agissant sur le contexte interlocutif dans sa totalité.

Finalement, et selon une acception taxé de moderne, notre concept désigne « tout énoncé supérieur à la phrase, considéré du point de vue des règles d'enchainement des suites de phrases. ». (Ibid.).

Alors, ces quatre acceptions traitent le processus discursif en montrant les traits formels spécifiques et qui relèvent des lois régissant son fonctionnement.

D'ailleurs, et dans un sens le plus stricte et linguistiquement parlant, le terme discours désigne « le langage mis en action, la langue assumée par le sujet parlant. Équivalent de parole, le mot discours s'applique (dans ce contexte) aux réalisations écrites ou orales de la langue. Par opposition à la langue (qui est une instance collective ayant un aspect social)-code de communication virtuel- le discours en constitue l'actualisation, à travers la diversité des usages » (G.SARFATI, 1997,p14).

Premièrement :

Le discours ici est envisagé comme la mise en œuvre d'une langue donnée, conçue selon un mode d'organisation supérieur à la phrase, cette architecture est disposée pour être actualisée par un individu.

SARFATI a passé en revue un inventaire de définitions de la notion de discours sous différentes considérations :

Deuxièmement :

Le discours se définit comme « tout énoncé supérieur à la phrase », cette définition met en œuvre l'opposition discours-phrase.

Troisièmement :

À cet échelle, s'insère la conception d'Émile BENVENISTE reliant la notion du discours à l'instance d'énonciation, considérant ce qui suit : « tout énoncé

envisagé dans sa dimension interactive (...) supposant (pratiquement) un locuteur et un auditeur ». Cet ensemble a pour caractéristique la volonté d'influencer le contexte interlocutif environnant. Ce qui mérite d'être dit dans ce contexte, c'est l'importance accordée à la dimension interactionnelle.

Quatrièmement :

Selon une autre acception, le discours est conçu comme l'équivalent de l'énonciation, ayant comme point commun :

Cinquièmement :

À ce niveau, SARFATI s'intéresse à restituer une distinction établie par L.GUESPIN entre discours et énoncé.

« L'énoncé, c'est la suite des phrases émises entre deux blancs sémantiques, deux arrêts de la communication ; le discours, c'est l'énoncé considéré du point de vue du mécanisme discursif qui le conditionne. Ainsi un regard jeté sur un texte du point de vue de sa construction "en langue" en fait un énoncé ; une étude linguistique des conditions de production de ce texte en fera un "discours" » (cité par R.ROBIN, 1973,21 ; cf. chapitre4).

Sixièmement :

Une acception qui présente la notion du discours selon la conception du MAINGUENEAU qui la conçoit comme « un système de contraintes qui régissent la production d'un ensemble illimité d'énoncés à partir d'une certaine position sociale ou idéologique » (SARFATI, p14).

Septièmement :

S'éloignant d'une conception étroite et purement linguistique, la notion du discours s'étend pour avoir une valeur socio-sémantique et c'est ainsi qu'elle se

définit distinctement par le fait qu' « elle recourt aux réseaux de signification, ces derniers s'articulent à cheval sur le verbal et le non-verbal (espaces, sonorités, couleurs, gestualité, pratiques diverses » (G.SARFATI, 1997 p15).

Hors de ces acceptions, SARFATI considère le discours comme un « objet de connaissance de l'analyse du discours, désigne l'ensemble des textes considérés en relation avec leur conditions historique (sociales, idéologiques) de production » (Ibid., p16).

Commentaire : on constate que toutes les définitions portent sur l'importance des conditions et des circonstances (les paramètres d'allocution) concomitantes la production et la genèse du phénomène du discours.

L'Énonciation est un phénomène complexe omniprésent dans tous les domaines intéressant à la communication, il est conçu en tant que « **processus de production linguistique d'un énoncé par un individu donné, dans une situation de communication précise** ». **(Microsoft Encarta 2008. 1993-2007 Microsoft Corporation.).**

Elle est aussi définie en tant qu'

> « acte individuel de production, dans un contexte déterminé, ayant pour résultat un énoncé (...) l'acte individuel d'utilisation de la langue » ; cette définition met l'accent sur le fait d'actualiser d'ne façon personnelle ou individuelle par opposition à l'aspect collectif et social, faisant allusion à la distinction-dichotomie langue (vs) parole qui a énormément contribué au domaine des linguistiques ».

(J.DUBOIS et al, 1999, p180).

L'énoncé est le résultat de la mise en œuvre du langage. L'énonciation est l'acte par lequel un texte est énoncé.

« L'énonciation est alors définie comme le mécanisme d'engendrement d'un texte, le surgissement dans l'énoncé du sujet d'énonciation, l'insertion du locuteur au sein de sa parole » (C.KERBRAT-ORECCHIONI, 1999, p34).

D'ailleurs, et dans la même perspective, l'énonciation est considérée comme l'acte de production de l'énoncé ; c'est pourquoi énoncer est un acte productif, d'emblée c'est produire. En s'inscrivant dans une perspective se focalisant sur le sujet-énonciateur, on aurait affaire avec le concept énoncé,

Selon que l'énoncé est en rapport solide ou non avec les éléments qui le constituent, on l'accuse d'être ancré ou coupé par rapport au situation énonciative, cela nous conduit à parler à cheval sur la question d'ancrage du discours et le degré du subjectivité, on distingue entre deux types d'énoncés, en fonction de la nature de la relation entretenue entre l'énoncé et la situation dans laquelle il se produit.

Enoncé ancré dans la situation énonciative :

C'est le cas dont le lien reliant entre les deux éléments évoqués au-dessus est vivement très fort, c.à.d. qu'il y a une espèce de force témoignant et reflétant le degré d'ancrage ou une relation forte autrement dit, cet ancrage est marqué par des repères révélateurs manifestés sous forme de marqueurs, indices de présence des interactants tels : des pronoms qui renvoient à l'énonciateur, d'autre référant au récepteur.

Des indices ou repère référant à la situation d'énonciation tels :

Enoncé coupé de la situation énonciative :

Il s'agit ici d'un rapport fragile et faible -pour ne pas dire absent-.

Émile Benveniste –quant à lui- définit le concept d'énonciation dont l'intérêt s'est accentuée au niveau de l'utilisation individuelle, il dit : « l'énonciation est cette mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation » (cité par C.KERBRAT-ORECCHIONI, 1999, p32). On souligne ici l'éminence d'un aspect actionnel intervenant sur le volet de l'utilisation langagière d'un acte énonciatif par un individu, c'est la mise en action d'un processus discursif via l'emploi de la langue créant des circuits d'échange, plutôt, le terme individuel -est implicitement connotatif- faisant allusion à une dimension interactive qui s'opère via l'actualisation voire la contextualisation discursives entres bien évidement des interactants.

Quant à Anscombre et Ducrot, ils attribuent une importance particulière à l'instance émettrice de l'énoncé, ils disent : « l'énonciation sera pour nous l'activité langagière exercée par celui qui parle au moment où il parle » (Cité par C.ORECCHIONI, 1999, p32). A partir de cette définition, on postule que l'essence de ce concept s'établit par rapport au point d'émission qu'est l'énonciateur ayant une potentialité quant à la mise au point de ce processus.

KERBRAT ORECCHIONI, passionnée de l'énonciation, conclut : « l'énonciation, c'est en principe l'ensemble des phénomènes observables lorsque se met en branle, lors d'un acte communicationnel particulier, l'ensemble des éléments que nous avons précédemment schématisés (faisant référence aux paramètres inclus dans le processus d'un échange communicationnel)». (1999, p32). Ici, intervient le rôle éminent des paramètres corrélatifs à la

situation communicationnelle, cette dernière ne peut se définir qu'en relation étroite avec ses constituants.

Selon une autre perspective, KERBRAT-ORECCHIONI, fait allusion à un autre concept qu'est *la subjectivité discursive*, qui s'identifie lors d'une actualisation énonciative par certains traits pertinents permettant de reconnaitre l'instance émettrice aisément et avec justesse. Alors, elle donne la définition suivante :

« En tant que réalisation individuelle, l'énonciation peut se définir, par rapport à la langue, comme un procès d'appropriation, le locuteur s'approprie l'appareil formel de la langue et il énonce sa position de locuteur par des indices spécifiques [...] » (ORECCHIONI, p62).

Contexte-situation d'énonciation :

Que ce soit l'appellation utilisée, d'énonciation, d'allocution ou encore d'interlocution : La notion du contexte énonciatif occupe un espace considérable dans le domaine de l'analyse des discours car l'interprétation juste d'un acte d'énonciation compte particulièrement sur à quel point on a véritablement réussi à approcher l'énoncé. Elle correspond distinctement aux circonstances dans lesquelles se produit un énoncé.

Selon le Nouveau Dictionnaire Encyclopédique Des Sciences Du Langage,

Oswald DUCROT et ses collaborateurs appellent le concept de situation de discours : « l'ensemble des circonstances au milieu desquelles a lieu une énonciation (écrite ou orale). Il faut entendre par là à la fois l'entourage physique et social où elle prend place, l'image qu'en ont les interlocuteurs, l'identité de ceux-ci, l'idée que chacun se fait de l'autre (y compris la représentation que chacun possède de ce que l'autre pense de lui), les événements qui ont précédé l'énonciation (notamment

les relations qu'ont eues auparavant les interlocuteurs, et les échanges de paroles où s'insère l'énonciation en question » (1995, p764).

Nul doute le rôle primordial accordé au repérage correct et l'identification des paramètres du contexte interlocutif réunissant des inter actants à l'occasion d'une interlocution ou échange communicatif que ce soit la nature des intentions incluses car il paraît très difficile sinon impossible de comprendre un tel ou tel énoncé pris isolé de son contexte ou dehors des circonstances encadrant sa naissance comme produit particulier, allant plus loin :la construction du sens serait impossible.

C'est donc un terme qui recouvre un vaste ensemble d'éléments requises. Il s'agit d'une sorte de force rendant l'échange ou le processus interactif entre sujets parlants-participants muni d'une certaine déterminité ou les actes voulus trouvent leur chemin de réalisation.

KERBRAT-ORECCHIONI passionnée de tout ce qui relève à l'appareil énonciatif, définit -dans son œuvre intitulé « L'énonciation »- la situation de communication en tant qu' « ensemble fort complexe et hétérogène, aux contours flous et extensibles, qui comprend :

- L'environnement physique dans lequel se déroule l'échange verbal : circonstances spatio-temporelles du discours, caractéristiques "proxémiques" de l'espace communicationnel, et ce morceau du référent qui apparaît comme immédiatement perceptible aux partenaires de la communication ;
- Plus largement, l'ensemble des conditions matérielles, économiques, sociopolitiques qui déterminent la production/réception du message verbal. » (1999, p226).

Selon le chercheur Vance Mendenhall ce concept a pour définition : « l'horizon commun des interlocuteurs (…) il inclut les attitudes, les attentes, les croyances, les informations partagées et l'ensemble des mots, des phrases antérieures », y compris, « toutes les présuppositions de la question ou du problème » justifiant et fondant le rapport interlocutif. (V.MENDENHALL, 1990 p : 41).

D'ici, on comprend que le contexte interlocutif se repère par un ensemble d'éléments et facteurs nécessaires pour occasionner la production d'un énoncé et indispensables pour l'intercompréhension et l'établissement de l'acte communicatif c.-à-d. qu'il est primordial que la communication soit inscrite et incluse ou encore assurée et protégée par une sorte de cadre dans lequel s'accomplissent des actes de sorte que les sujets parlants se comprennent mutuellement.

Le rôle du contexte interlocutif réside dans le fait qu'il constitue une référence-repère dont toutes les unités constitutifs ne soient identifiées qu'au sein de l'ensemble référenciel c.-à-d. que les interlocuteurs se mettent d'accord sur certains point conçus en global comme une condition nécessaire pour la recevabilité des actes interlocutifs véhiculés, ainsi pour que le sens puisse être compris convenablement et avec justesse.

Alors, c'est en reconnaissant le contexte que naisse le sens et les choses donnent un reflet interprétable, suivant bien sûr la charge intentionnelle accompagnant le fait communicatif. Autrement dit, un mot dans un énonce n'a de sens qu'en se référent et en s'identifiant au contexte énonciatif. Dans le même ordre d'idée, pour qu'un acte énonciatif soit compréhensible et

intelligible on doit se référer à une analyse syntaxico-sémantique, puis opérer une analyse situationnelle.

Le recours fréquent à la situation d'énonciation permet de :

- Déterminer l'énonciateur ou sujet de l'énonciation, celui qui énonce en parlant ou en écrivant, produisant l'énoncé en question. C'est le responsable d'initier à l'acte de communication à savoir les intentions qui l'anime. Il est censé mobiliser certaines compétences discursives, certains savoirs et savoir-faire fondamentaux pour établir ce contact ou pour mieux dire cette interaction. Il se manifeste par le biais d'indices permettant la révélation de sa trace.
- Identifier le destinataire à qui s'adresse l'énoncé. C'est le récepteur, receveur, allocutaire ou encore auditeur, son degré d'implication dans l'énoncé selon la volonté de l'énonciateur, il est ainsi repéré à l'aide de marqueurs de présence appelés embrayeurs.
- Concevoir les éléments circonstanciels dans lesquels est produit l'énoncé, c'est en gros modo la dimension spatio-temporelle c.-à-d. l'unité de lieu et celle du temps relatives à la production de l'énoncé et correspondant à l'acte énonciatif, ainsi que tout autre élément pertinents aidant à bien délimiter le contexte énonciatif.
- De même, l'interprétation correcte d'un énoncé dépend de son environnement conversationnel, il est question d'abord de répondre avec justesse aux questions qu'on a l'habitude de poser : qui parle ? À qui ? De quoi ? Quand ? Où ? Dans quelle intention ou dans quelle visée ?

Sommairement, la situation de communication nous offre l'opportunité d'identifier des contenus sémantique et jointement pragmatiques. Il vaut mieux schématiser en quoi consiste une situation d'énonciation pour qu'on puisse assimiler et saisir l'utilité de cette notion :

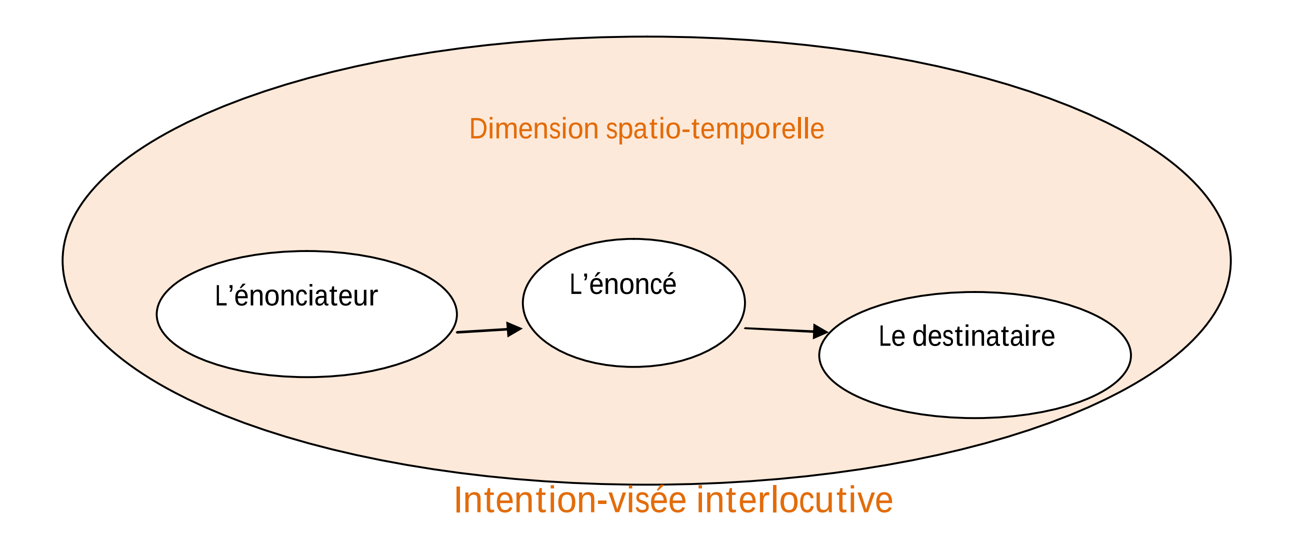


Schéma indiquant les composantes d'un contexte énonciatif

La situation de communication, constitue un aspect omniprésent sur plus d'un titre, et surtout quand il sera affaire avec le phénomène d'énonciation.Seulement qu'au sein d'une situation de communication précise peut se définir et s'identifier un mécanisme de produire linguistiquement un énoncé par un individu, et cela se réalise en fonction des facteurs reliés à la communication exigés et impliqués par l'étude énonciative (production de situation). Et pour que ces exigences et implications soient satisfaites et accomplies, Emile Benveniste signale l'importance de la mobilisation de la langue pour le compte du locuteur ; c'est pourquoi l'actualisation- d'une façon individuelle- d'une langue dans une situation bien définie détermine le processus d'énonciation.

Certains linguistes accordent une importance considérable au contexte situationnel en étudiant les faits de langue. On peut tirer au fur et à mesure de la lecture l'importance accordée à l'étude des embrayeurs et connecteurs qui nécessitent primordialement une prise en compte de la situation de communication pour qu'ils soient interprétables. On doit ainsi s'intéresser à la dimension de positionnement de l'énonciateur à l'égard de son énoncé, son interlocuteur et au monde.

Dans cette rubrique, intitulée pragmatique, on définit cette notion comme étant la discipline qui étudie le langage dans son usage en constituant un champ récent de la recherche linguistique, ce champ d'étude incorpore tout ce qui implique la situation de communication durant l'étude des énoncés. Les théories pragmatiques témoignent de l'interdisciplinarité quant à leurs rapports avec d'autres composantes de l'analyse linguistique. L'analyse met en œuvre des effets du langage qui implique une prise en compte réelle de l'énonciation afin de pouvoir hiérarchiser le type de l'énoncé en question. Celui-ci ne doit plus être pris isolément de son contexte pour qu'il soit identifié. On doit prendre en considération des embrayeurs et des connecteurs pour une analyse palpable du langage, on s'intéresse aussi à tout ce qui relatif à l'inférence dans la mesure d'approfondir la compréhension. Enfin, on s'intéresse davantage à la situation de communication.

Les indices d'énonciation :

On appelle indices ou marques d'énonciation tous les mots qui n'ont de sens que par la situation d'énonciation dans laquelle l'énoncé a été produit. Il s'agit de traces et d'indices trahissant la présence de l'énonciateur dans son discours. Ces traces apparaissent lorsque la trame énonciative est en cours, et on distingue :

Les indices de personne :

a. Ceux qui marquent la présence de l'émetteur:

Les pronoms personnels de la 1ère personne: *je, me, nous ...* qui désignent l'implication du locuteur-énonciateur dans son discours faisant preuve d'une subjectivité apparente.

Les adjectifs possessifs de la 1re personne: *mon, mes, ma, nos.* .

Les pronoms possessifs de la 1re personne : *le mien, les nôtres.*

b. Ceux qui marquent la présence du destinataire:

Les pronoms personnels de 2ème personne: *tu, te, vous ...* s'adressant au destinataire-allocutaire.

Les adjectifs possessifs de 2ème personne: *ton, ta, tes, vos.*

Les pronoms possessifs de 2ème personne : *le tien, les vôtres.* .

Les indices de temps et de lieu :

Modes et temps verbaux :

a. Les indices de temps situent un moment par rapport au moment de l'énonciation. On distingue: - des adverbes: *maintenant* = moment de l'énonciation. Ils facilitent la localisation temporelle réelle, contribuant à élucider exactement le statut social, le degré de distanciation, la véracité : relatifs au contexte interlocutif. D'ailleurs cette dimension éclaircit les modes de pensée des énonciateurs différentes nuances telles : la certitude, le doute, l'hésitation ...etc.

Hier, demain, des GN compléments circonstanciels de temps: *l'année prochaine, dans une semaine ...*

Dimension spatiale :

b. Les indices de lieu situent un espace par rapport au lieu de l'énonciation (là où se trouve l'émetteur). On distingue :

Des adverbes : ici, *devant. ..*

Des locutions adverbiales : *en haut,* à *droite ...*

Des adjectifs démonstratifs: ce, *cette, ces ...*

Des pronoms .démonstratifs : *ceci, celui-ci, celle-là ...*

REMARQUE:

Tous ces indices d'énonciation sont aussi appelés déictiques (du grec *âeixis,* « action de montrer »).Mais certains peuvent avoir une valeur anaphorique.

Des indices d'opinion:

Ils permettent de déceler des interventions éventuelles de celui qui parle pour exprimer des jugements, des commentaires et solliciter son destinataire ; ainsi que des marques de sentiments, de réflexion ou de point de vue.

- Tout élément appartenant aux fonctions communicatives : expressive, conative et phatique ; c'est-à-dire les vocatifs, les impératifs les qualificatifs de jugement de valeurs.

Élément linguistique utilisé pour faire référence à ce qui est situé dans l'entourage des interlocuteurs, *le pronom démonstratif peut être un déictique.* (Microsoft® Encarta® 2008. © 1993-2007 Microsoft Corporation).

« Embrayeur » terme employé pour être l'équivalent du mot *« schifter »* en anglais, qui sert à faire référence ce qui est situé dans l'entourage des interlocuteurs. en réalité, le mot est bien évidement significatif car techniquement parlant on le trouve dans le monde de la mécanique ayant pour fonction : la mise en communication de deux systèmes, ainsi dire, mettre en contact une partie mobile et qu'elle soit l'engrenage de la boite de vitesse , d'une part, et d'autre part l'engrenage du moteur d'un véhicule quelconque, ce mécanisme sert à transmettre le mouvement d'un axe à un autre suivant la volonté du conducteur. Pour passer au plan de l'énonciation, ce concept veut bien dire lui aussi un processus de mise en communication de deux entités ou éléments, mais dans ce contexte il s'agit de mettre en relation un énoncé avec un contexte (ou une situation interlocutive) afin qu'on puisse établir une interprétation correcte et juste de cet ensemble. « Les embrayeurs sont les unités du code qui "embrayent" le message sur la situation, constituant le code en discours » (J.DUBOIS, 1999, p151).

Linguistiquement parlant, les embrayeurs « sont une classe de mots dont le sens varie avec la situation ; ces mots n'ayant pas de référence propre dans la langue, ne reçoivent un référent que lorsqu'ils sont inclus dans un message (c.-à-d. qu'au sein un énoncé donné) ». (J.DUBOIS, 1999, p175).

Le discours politique :

Dans un univers où règne la démocratie, les acteurs politiques recourent souvent à un seul moyen pacifique pour défendre leurs points de vue, causes, perspectives et projets ; c'est le discours devenant un moyen d'action pour combattre leurs adversaires dans une confrontation contrastant des intentions où chacun poursuit une stratégie, un circuit de raisonnement ou encore un plan de pilotage à savoir leurs positions.

Certes, le discours politique est un discours qui s'adresse à l'autre, caractérisé par un mécanisme d'afflux de la charge de pouvoir ayant pour point de départ le porteur du pouvoir, a pour cible le destinataire du pouvoir ; c'est-à-dire que le chemin parcouru dans telle condition est unidirectionnel, ce qui met en évidence le caractère asymétrique et irréversible de ce processus.

La quasi-totalité des formes de communication politique met en lumière l'aspect pragmatique tout en restant limité par le jeu de l'intentionnalité respectant certaine hiérarchie dictée par les rapports de force et de pouvoir, mettant en scène des actes de pouvoir dont l'orateur se définit en tant que régisseur-porteur du pouvoir, où le dire et l'agir se nouent afin d'influencer le contexte interlocutif y compris le destinataire.

Le discours politique se présente manifestement en tant qu'une forme discursive très privilégiée ayant des spécificités et des traits particuliers qui le distinguent des autres formes. Cette catégorie est particulière par le fait qu'elle est liée profondément à l'idée de pouvoir, jusqu'à lui attribuer l'appellation d'un discours de pouvoir. C'est le discours dans lequel le locuteur s'implique et implique son allocutaire, guidé par des intentions explicites ou implicites.

Que ce soient les formes diverses que peut prendre un discours de pouvoir, que ce soient les intentions qui se cachent derrière cette activité discursive : ce concept se définit comme étant un échange discursif c'est-à-dire par le biais d'un canal réunissant deux pôles, deux parties, dont la première partie est distinctement supérieure se présentant en tant que porteuse du pouvoir respectant certaine hiérarchie s'opérant entre les acteurs-participants selon une échelle ascendante d'importance de dominance et de pouvoir.

En cette qualité, le processus de communication est conçu comme un support par le biais duquel s'actualisent des actes d'échanges entre des sujets parlants selon un rapport dominant-dominé où tout compte et se mesure par le poids, la puissance, la magie des mots reflétant un esprit très sophistiqué et témoignant un langage de pouvoir très élaboré.

La communication envisagée comme *instrument* au service de la manipulation des opinions nous vient du monde politico-médiatique où tout est calculé pour atteindre certain but.

Cet essai aborde la question du discours politique selon une optique du langage en rapport avec les conditions sociales de communication et les imaginaires sociaux qu'il véhicule.

Organisé en quatre parties, il analyse : le discours politique dans une pratique sociale ; le dispositif général du discours politique ; les stratégies de construction de l'image de l'acteur politique ; la question de l'idéologie sous le concept d'imaginaires de vérité du discours politique.
Il tente d'expliquer des phénomènes nouveaux qui surgissent dans l'espace social politique actuel, au regard d'une métamorphose possible du discours politique et de la recherche d'une nouvelle éthique.

La pragmatique :

Certains linguistes s'inscrivent au sein d'une logique strictement structuraliste, manifestant certain aspect rigoureux, ils définissent le concept de la pragmatique comme suivant :

« La pragmatique est une branche de la linguistique, elle étudie le langage en usage en s'occupant à étudier avec soin les faits produits (quant à l'énonciation) de la parole sur la situation dans laquelle il s'inscrit. » (Encyclopédie des sciences du langage, page : 133).

Il s'agit d'une conception qui se repère par l'intégralité des effets pratiques accompagnant le processus d'énonciation et de communication, et c'est cette notion d'effets pratiques qui fait le caractère inhérent et intrinsèque de l'acte du langage.

Cette discipline s'intéresse à étudier les diverses fins et finalités desquelles les énonciateurs peuvent se servir du langage, autrement dit, elle s'intéresse aux rapports qui se nouent en fonction de ce qu'on appelle *l'intentionnalité*, à l'occasion d'un acte d'énonciation.

D'ailleurs, le point de vue représentationnel a pour principe : décrire des faits ayant eu lieu, en train d'avoir lieu ou pouvant avoir lieu ce qui s'oppose au point de vue actionnel ou pragmatique ayant pour principe : avoir des effets pratiques par le biais de l'activité discursive, associant au langage une certaine force ou un certain pouvoir autrement dit, dont le rapport entre langage et action est très fin jusqu'à devenir celui d'une fusion de l'un dans l'autre, selon une intention du sujet parlant porteur du pouvoir.

Toujours dans la même perspective, cette discipline a pour objectif de « *décrire l'usage des formules par des interlocuteurs visant à agir les uns sur les autres*. » (Encyclopédie des sciences du langage, page : 776).

C'est vrai que la représentation et l'action sont deux aspects fonctionnels inséparables du langage, et à ce niveau là, intervient la fameuse pragmatique pour accorder d'avantage d'importance à l'action pour la seule raison : l'usage du langage ne se limite pas et ne se réduit pas à la fonction représentative (véhiculant ce qui tourne dans la pensée) mais il s'étale et il la dépasse pour accomplir la fonction fondamentale et inhérente qui est la communication pour agir.

« Quand un énonciateur s'engage dans une communication, la quasi-totalité des cas, il s'inscrit dans le contexte situationnel en question avec bien sûr l'intention d'influencer, d'agir sur les paramètres du contexte interlocutif ». (Encyclopédie des sciences du langage, page : 776).

Dans la même rubrique on cite la définition académique suivante :

> *Sous le nom de pragmatique, on regroupe des orientations très diverses. À l'origine, elle a concerné les caractéristiques de l'utilisation du langage (motivations psychologiques des locuteurs, réactions des interlocuteurs, types socialisés de discours, objets de discours, etc.) par opposition à l'aspect syntaxique et sémantique (V. psycholinguistique, sociolinguistique). Ensuite avec l'étude des actes de langage et des performatifs par J.L.Austin, la pragmatique s'est étendue aux modalités d'assertion, à l'énonciation et au discours pour englober les conditions de vérité et l'analyse conversationnelle*. (Jean. DUBOIS et al, 1999, p375).

Sous un angle purement interactionnel, la pragmatique « *envisage la communication non comme une simple représentation de vérité mais comme une interaction* ». (Francis. VANOYE, 1973, p12).

En somme, on peut dire que la pragmatique est conçue comme la discipline qui étudie les effets pratiques de l'énonciation, c'est-à-dire, qu'il s'agit de prendre l'énoncé inscrit dans son contexte, dont l'intention est d'étudier les liens qui se nouent entre les interlocuteurs au fil du processus de l'énonciation.

L'Intentionnalité :

C'est un autre titre très important qui figure dans l'universdes la pragmatique et surtout des les actes de langage dont la seule chose qui compte est l'intention des interlocuteurs au sein de l'activité de l'instance énonciative. L'acception de ce concept se trouve en rapport intime avec la qualité discursive, un énoncé exprime l'intention communicative de l'énonciateur

responsable de la production de l'acte énonciatif donnant une réponse pour la question : dans quelle intention ? Pour quelle visée cet énoncé est-il produit ?

En réalité, cette intentionnalité définit l'orientation de l'énoncé d'effectuer un effet voulu, visé chez le récepteur. C'est elle qui oriente le choix de l'énonciateur qui veut agir –à savoir son intention spécifique- sur le contexte interlocutif environnant ; quant à ce thème, F.RECANATI signale -dans son œuvre *Les Énoncés Performatifs*- que l'intention de communiquer que dispose le locuteur fait partie du sens de l'énoncé ; il appelle une intention spécifique du locuteur celle « qu'il a de donner un ordre à l'auditeur, ou de lui poser une question, ou de l'informer d'un état de fait, etc. » (1981, p42). Ces propos donnent à penser sur les différentes modalités intentionnelles (que ce soit interrogative, injonctive, informative ...) au sein desquelles s'inscrit l'instance locutionnaire.

Chapitre III : Cadre théorique de la pragmatique

Aperçu historique :

Le monde change d'une façon permanente et d'un rythme très accéléré , et par conséquent, cela a affecté presque tous les aspects, tous les courants d'approche qui investissent dans le champ langagier se revêtant de nouvelles perspectives, dont l'intérêt d'étude a connu une sorte de *mutation* comme l'avait déjà évoqué KERBRAT-ORECCHIONI dans son œuvre L'énonciation (1999), où tout se voit sous l'angle interactionniste, dans la mesure où la quasi-totalité des recherches linguistiques menée dans l'univers de la composante énonciative du langage, s'inscrivent dans cette nouvelle optique centrée sur le processus pivot d'interaction, connu pour son dynamisme et sa richesse en matière de ce qu'il dispose de moyens d'action. En outre, l'entreprise linguistique -dans sa globalité- se dirige et ça continue depuis deux décennies vers de nouvelles orientations.

D'ailleurs, on a dépassé le stade et l'univers d'action pour rejoindre, avec un pas assuré, celui d'interaction. Il s'agit d'envisager les faits communicationnels selon un point de vue interactionnel. Toutes les réflexions qui figurent dans la sphère du langage (communication, conversation, interaction, énonciation, pragmatique, activité discursive ...) s'orientent vers de nouvelles pistes, de nouvelles démarches se voulant tout à fait novatrices. On témoigne se profiler un nouveau paysage langagier avec des contours modernes, soulevant des questions, des enjeux et des idées d'envergure qui touchent des thèmes d'importance capitale. La nouvelle entreprise langagière dont l'objet d'étude est-lui aussi- tout à fat nouveau qu'est la sphère de l'énonciation s'inscrivant dans une démarche interactionniste selon un projet pragmatique.

Cette entrée esquissée introduisant à l'aspect pragmatique (du langage) qu'offre l'usage concomitant l'activité langagière des sujets parlants, constitue une étude pertinente permettant à mieux comprendre –progressivement- à quoi servent les actes de paroles ainsi que montrer l'importance cruciale de ce qu'on appelle la *« performativité »* bien sûr dans une perspective communicationnelle. D'ailleurs, la pragmatique s'occupe d'étudier uniquement et capitalement des faits et des formes tangibles dont le langage est tout à fait employé (c'est évidement la perspective énonciative seule qui compte ici) selon un point de vue performatif.

Au sens le plus courant, le langage est un instrument de communication, "il sert à jouer, à mentir, à agir sur les personnes à exister face aux autres". (Francis. VANOYE, 1973, p09).

Communicationnellement parlant, cette affirmation montre le principe qui considère l'activité langagière dans toutes ses dimensions en tant qu'acte de parole ou de discours –peu importe l'appellation- tant qu'il y a toujours une sorte de gain sous forme d'effets.

John Langshaw Austin (1911-1960) d'origine britannique, est l'une des figures de proue de la linguistique du XXème siècle, a été le pionnier en mettant en relief les principes de la théorie des actes du langage. Son œuvre intitulé *How to do things with words* traduit en *Quand dire, c'est faire* est considéré comme une référence inestimable et riche d'apports qui assemble douze conférences s'inscrivant dans la réflexion sur le langage.

Il est certain qu'en lançant et proférant des paroles c'est pratiquement dans l'intention de transmettre des informations, mais ces paroles proférés peuvent être destinées pour agir sur l'autre.

Cette alternative nous conduit à définir la pragmatique comme étant l'étude du langage en acte, et cela nous oriente vers deux considérations :

- Accorder une grande importance à la situation d'énonciation dans laquelle se fait l'actualisation du langage en faisant appel à l'observation des modalités impliquées dans le processus de l'énonciation.
- Envisager le langage comme « *un moyen d'agir sur le contexte interlocutif visant la réalisation de certains actes* ». (KERBRAT-ORECCHIONI, 2005, page01).

C'est dans cette optique qu'inscrit la pensée d'Austin.

Introduction :

Oswald DUCROT et son collaborateur Jean-Marie SCHAFFER définissent -dans leur Nouveau Dictionnaire Encyclopédique Des Sciences Du Langage- La pragmatique comme étant « l'étude des possibilités d'action inscrites dans la langue » (1995, p764).

Austin, John Langshaw (1911-1960), philosophe britannique, une des figures de proue de la philosophie analytique et linguistique du XXe siècle. Né à Lancaster (Lancashire), il fit ses études à l'université d'Oxford. Après avoir servi dans les services de renseignements britanniques pendant la Seconde Guerre mondiale, Austin rentra à Oxford et y enseigna la philosophie jusqu'à sa mort. (Microsoft ® Encarta ® 2009. © 1993-2008 Microsoft Corporation.)

Austin a effectivement élaboré une théorie postulant que l'usage du langage ne se limite pas à proférer des énoncés ayant pour objectif de dépeindre et décrire des états de choses seulement qui peuvent être condamnés *vrais* ou *faux* mais il postule que tout énoncé, en plus de l'intention de communication qu'il véhicule, il est chargé d'une fonction pragmatique visant l'accomplissement (to perform en anglais) de l'acte en question, bien sûr à la présence de certaines conditions ou circonstances nécessaires.

Cela nous conduit à discuter sur la performativité des unités et des composantes nouant l'énoncé performatif et aussi sur *les félicités*, c'est-à-dire, les conditions de vérité (situation de communication et contexte) au sein desquels s'adhère telle ou telle énonciation.

Lors d'un processus de communication s'établissant par le biais du langage, il se trouve qu'un réseau de rapports, de liens se noue suivant les intentions qui motivent et orientent les participants qui se connectent. Qu'il s'agisse de donner un renseignement, de saluer quelqu'un, de promettre un autre ou de lancer un ordre à quelqu'un d'autre, tous ces actes seraient parfaitement réussis si et seulement s'il y a lieu des conditions opportunes de réalisation.

Lorsque des énonciateurs s'engagent dans un processus de communication, il est certes qu'un réseau de rapports et d'influences se noue mutuellement, rendant et transformant le langage d'un simple moyen de communication à un moyen d'agir sur le contexte interlocutif, et à cet égard que la pragmatique prend sa forme en tant qu'étude du langage en acte témoignant de l'interactivité, c'est-à-dire, on s'intéresse davantage et intrinsèquement à l'effet concret, accompli et produit par l'actualisation du langage.

Acte de langage, de parole ou de communication, peu importe la tournure utilisée tant qu'il s'agit d'une seule devise celle de considérer et de mettre *le dire* et *l'agir* dans la balance de l'équivalence et tant que l'intention communicative s'inscrit dans un plan ou cadre actionnel.

Alors, le postulat frappant c'est concevoir le discours au fond de lui-même comme une forme d'action, et c'est dans cette perspective qu'inscrivent les travaux de recherche d'Austin et de Searle.

I-La conception austiniène de la pragmatique :

Selon la conception et la conviction philosophique et linguistique austiniènne, le langage est conçu comme un moyen d'action créant la célèbre *Théorie des Actes de Langage* ou *Speech Acts* où sa devise est *quand dire, c'est faire*.

Ce pragmaticien a pu exercer une influence originale et capitale à travers les contributions pesantes apportées au domaine des phénomènes gravitant autour les activités langagières.

À l'instar de plusieurs philosophes, théoriciens et linguistes, Austin a commencé à travailler distinctement en établissant une distinction fameuse entre deux types distincts d'énoncés :

Enoncés constatifs vs énoncés performatifs :

Les performatifs :

Cette catégorie de la langue constitue le domaine par excellence où s'applique la théorie des speech acts. Lorsqu'on parle de performatifs, il nous vient automatiquement l'idée de *« ce que nous faisons en parlant »*. Certes, il s'agit d'une classe privilégiée de mots particuliers, ce privilège est en vertu de la charge pragmatique et actionnelle reflétant une magie (ou une charge autrement dit) de performativité dont se jouissent ces mots, conséquemment, ils transmettent cette capacité aux énoncés qu'ils constituent –bien sûr en respectant certains critères requis lors de leur production- et à la présence des éléments véri-conditionnels. Alors, il s'est davantage intéressé aux performatifs, la catégorie des énoncés qui n'acceptent d'être jugés ni *vrais* ni *faux*.

En feuilletant son ouvrage de la pragmatique intitulé *Quand dire, c'est faire*, on constate qu'il a introduit une série de douze conférences par un grand intérêt accordé au contexte et à la situation ver-conditionnelle, sans oublier qu'il a exprimé -sans aucune réserve- une grande hostilité et une rivalité sans fin envers les constatifs désignée –par dédain scientifique- par *« l'illusion représentative »*.

À la deuxième station, Austin se dirige vers consacrer une grande importance pour étudier et exposer exhaustivement les *félicités* que conditionne et exige un acte de parole pour qu'il soit réussi et par là *heureux*.

Il considère que le bon fonctionnement des performatifs est conditionné par la présence adéquatement de certaines circonstances et conditions qui entourent le déroulement de ces processus de communication.

En cette qualité, « le système de la langue garantit en quelque sorte la recevabilité (félicité) d'un acte discursif. En fait, le système de la langue, compris comme un ensemble de règles ou de contraintes communes ou supposées comme telles, est la condition nécessaire pour qu'un acte discursif puisse être posé et compris dans le sens qu'il a été posé. » (V.MENDENHALL, 1990, p42).

D'ailleurs, ceux qui s'engagent dans telle ou telle transaction langagière, partagent et reconnaissent mutuellement certains points essentiels pour que l'activité discursive soit réalisable et ait ses effets. Il nous arrive tous de se mettre dans un contexte donné, dans lequel on se permit de donner des informations, solliciter, ordonner ... seulement on doit se rendre compte qu'il faut avoir certaine conventions entre les sujets parlants pour que les messages passent aisément dans les deux sens de la conversation, et soit installée une sorte d'intercompréhension. Le concept de recevabilité implique qu'un énoncé se produit conformément à des règles syntaxico-sémantique assurant une certaine cohérence et intelligibilité.

Ces propos donnent à penser sur d'autres concepts relatifs aux pratique discursives, on a affaire avec les concepts : *réussite* et *échec* des actes de parole, alors, « l'acte discursif, comme tout acte, peut réussir ou échouer. Il peut produire l'effet recherché ou ne pas le produire » (V.MENDENHALL, 1990, p44). On se rend compte que la réussite ou l'échec d'un acte de discours est conditionné par l'effet présumé et attendu. A cet égard, on se trouve ancré dans une perspective actionnelle, pragmatique qui s'intéresse aux effets, aux résultats. V.MENDENHALL va avec son esprit très loin où il considère ces deus aspects de réussite et d'échec en tant que résultat d'une interaction qui aboutit lors de la rencontre d'une instance émettrice et autre réceptive.

Il conclut sa propre conception à ce propos, en postulant qu'un acte discursif « réussit à partir du moment où il est pris pour ce qu'il est : un renseignement, une question, une promesse, un refus.etc » (Ibid.).

La force illocutionnaire :

Cette capacité nous permet de répertorier une certaine catégorie d'actes langagiers se répertoriant en trois types d'actes de langage :

- L'acte locutoire :

C'est l'acte que l'on accomplit dès lors que l'on dit quelque chose et indépendamment du sens que l'on communique, c'est l'acte consistant à « produire des sons, de combiner des mots dans une construction conforme à une grammaire et douée de signification ». (Jean. CERVONI, 1987, 108). Il s'agit notamment du fait matériel de l'acte énonciatif incorporant tous les éléments constructifs de l'unité énoncé faisant sens suivant un système de règle donné. C'est la matérialité de l'énoncé proprement dit.

- L'acte illocutoire :

C'est celui que l'on accomplit en disant quelque chose et à cause de la signification de ce que l'on dit, c'est ce que nous faisons en disant, c.à.d. qu'il est fondé sur l'acte locutoire, se focalisant sur comment user du langage, la manière dont le locuteur exploite l'acte locutoire, cela est pratiquement conditionné par des conventions sociales d'usage; il est en relation intime avec les concepts *valeur* et *force*. À ce stade, il convient de dire qu'Austin a accordé d'avantage d'importance et d'intérêt à cette catégorie par rapport aux deux qui restent, vu l'impact de ce qu'il a appelé *« la force illocutoire »* qui s'ajoute à *« un contenu propositionnel »* lors de l'articulation d'un acte de

langage. C'est cette dimension qui distingue effectivement les énoncés performatifs.

- L'acte perlocutoire :

C'est celui que l'on accomplit par le fait d'avoir dit quelque chose et qui relèvent des conséquences de ce que l'on a dit. « Il se définit par la notion d'effet. Dire quelque chose provoquera souvent –le plus souvent- certains effets sur les sentiments, les pensées, les actes de l'auditoire, ou de celui qui parle, ou d'autres personnes encore. » (Ibid.). En guise d'exemple sur cette catégorie, on cite : persuader, surprendre, alarmer, inquiéter, réconforter, induire en erreur (Ibid.): ce sont des verbes ayant une charge perlocutoire.

Remarque :

Après avoir passé en revue ces trois actes, on signale qu'il est parfois difficile de délimiter leurs bornes car il existe des laps infiniment fins entre eux.

II-La conception searlienne de la pragmatique:

Philosophe américain, né à Denver (Colorado), John Rogers Searle (1932-), étudie la philosophie à l'université d'Oxford. En 1959, il devient professeur de philosophie du langage à l'université de Californie, à Berkeley. (Microsoft ® Encarta ® 2009. © 1993-2008 Microsoft Corporation.).

Le cadre conceptuel opérationnel de cette théorie est repris et systématisé par J.R. Searle, figurant dans *Speech Acts* (paru en 1969, trad. française *Les actes de langage*, puis dans *Expression and Meaning* (1979, trad. *Sens et expression*).

Searle a apporté de nouveaux repère enrichissant l'univers pragmatique, alors, il a opté pour une décomposition affectant l'entité énonciative, il a articulé la signification globale de l'énoncé qu'il dénomme "le potentiel d'acte illocutionnaire" (décomposable) en deux composants :

- D'une part : un potentiel de force illocutionnaire.
- Et d'autre part : un potentiel de contenu illocutionnaire. (F.RECANATI, 1981, p209).

À l'mage d'AUSTIN qui a distingué entre une dimension *sémantique* et autre *pragmatique*, SEARLE a choisi d'utiliser les termes *force* et *contenu* pour établir une sorte de dichotomie pour son propre compte. Alors, il a décomposé cette unité globale de signification en deux composants, mettant en œuvre une équation de sens envisagée comme suivant :

Sens total d'un énoncé =valeur*force illocutoire + contenu propositionnel.

Selon une optique de mettre en ordre quelques faits relatifs aux actes illocutionnaires, SEARLE tend à répertorier ces actes suivant un critère de but, par conséquent il a proposé la nomenclature suivante :

Les assertifs :

C'est la catégorie qui a pour but de présenter et d'affirmer la vérité d'une proposition,

« Ils ont pou but d'engager la responsabilité du locuteur (à des degrés divers) sur l'existence d'un état de choses, sur la vérité de la proposition exprimée, et leur direction d'ajustement va des mots au monde. » (C.KERBRAT-ORECCHIONI, 2005, p20).

Les directifs :

Leur but est de « constituer des tentatives de la part du locuteur de faire faire quelque chose par l'auditeur ; tentatives qui peuvent être très modestes (inviter à, suggérer, etc.) ou au contraire "ardentes" (ordonner, réclamer, insister) selon l'axe du degré d'intensité de la présentation du but. » (Id, p20-21).

Les promissifs :

C'est la même définition qui figure dans la terminologie d'AUSTIN, alors cette catégorie a pour but d' « obliger le locuteur à adopter une certaine conduite future ». (Id, p21).

Les expressifs :

Ils « sont définis comme ayant pour but d'exprimer l'état psychologique spécifié dans la condition de sincérité, vis-à-vis d'un état de chose spécifié dans le contenu propositionnel ». (Ibid.). Alors, on comprend par-là qu'il s'agit bien évidemment de l'aspect subjectif de la question, à guise d'exemple, on cite les actes : s'excuser, remercier, féliciter...

Les déclaratifs :

Dans cette classe on rencontre tous les performatifs au sens exact du terme, elle se définit en vertu de « l'accomplissement réussi de l'un de sec membre garantit que le contenu propositionnel corresponde au monde (extralinguistique) : si j'accomplis avec succès l'acte de vous désigner président, vous êtes président (...) si j'accomplis avec succès l'acte de déclarer l'état de guerre, c'est la guerre (...). » (Ibid.).

Searle distingue catégoriquement entre trois concepts qui relèvent de sa propre conception pragmatique :

1-les actes illocutoires:

Ils correspondent aux différentes actions que l'on peut réaliser par des moyens langagiers : promettre, ordonner, remercier, critiquer, etc.) ;

2- les forces ou valeurs illocutoires:

Ce sont les composantes d'un énoncé qui lui permettent de fonctionner comme un acte particulier, en se combinant avec le contenu propositionnel propre à cet énoncé).

3-les verbes illocutoires:

Ce sont des unités lexicales qui permettent dans une langue donnée de désigner les différents actes (par exemple: le verbe «ordonner» désigne en français l'acte d'ordre, que réalise un énoncé tel que «Ferme la porte», dont la valeur d'ordre entre en composition avec un contenu propositionnel particulier). D'ailleurs, Searle révise la classification proposée par Austin, répertoriant avec rigueur cinq grandes classes d'actes de langage : les assertifs, les directifs, les promissifs, les expressifs et les déclaratifs. A l'instar d'Austin, Searle aussi a investi largement dans la question des conditions de réussite (*felicity*) qu'un énoncé doit remplir afin que sa visée illocutoire puisse aboutir. Enfin, il s'intéresse aux différentes façons, directes et indirectes, dont peuvent se réaliser les actes de langage.

Pas loin de ces considérations, Searle met en opposition deus entités tout à fait antagoniste quant à l'analyse discursive, en articulant les énoncées capitalement en deux valeurs majeures : le contenu représentationnel et la valeur pragmatique

L'apport de la théorie des speech acts :

Ce qui importe à dire en guise de récapitulation c'est :

La contribution de la théorie des actes de langage est qu'elle vient faire apparaitre avec discernement et d'une façon très transparente et assez lucide et encore rigoureuse un caractère intrinsèque qui a été latent, celui de la performativité des énoncés dits performatifs.

À la juxtaposition du fait que les énoncés sont proférés dans l'intention d'apporter, de décrire des informations (contenu propositionnel), il existe une vérité précieuse et inestimable, celle de la charge pragmatique qui anime l'énoncé lui-même en lui donnant un pouvoir qui s'actualise et se concrétise en influençant sur le contexte interlocutif environnant.

Alors, nous nous servons du langage pour produire des énoncés qui nous facilitent et nous permettent d'accomplir une variété hétéroclite d'actes à travers le bon maniement des outils langagiers et linguistiques qu'on dispose dans le cerveau.

Donc, il s'agit bien évidement de savoir sélectionner le mot juste à la convenance du cadre interlocutif en question afin que des actions puissent donner vie au dire.

L'apport de la théorie des " actes de langage " est de montrer que les énoncés que nous proférons ne sont pas seulement à visée informative, en revanche, ils sont dotés d'une sorte de capacité permettant d'exprimer des demandes, des ordres et appellent des réactions comportementales. En vertu de cette caractéristique, ce sont des " actes ", autant que des mots simples. En même temps qu'il a un sens, le langage a une *" force illocutionnaire "*, à laquelle, parfois, se réduit toute sa signification.

La fonction ultime du langage (selon la conception austiniènne) n'est point refléter la pensée permettant de l'exprimer, mais c'est intrinsèquement un moyen d'action.

La théorie des actes de langage est couronnée par la naissance du performatif, notion moteur constituant un point central dans cette théorie.

Observons les énoncés suivants

- J'écris une lettre à un ami.
- Je ferme la porte.

(1)

- Je déclare la séance ouverte.
- Je te promets de venir ce soir.

(2)

(2)Il est bien évident que le point commun entre ces exemples est le fait qu'ils présentent des énoncés n'acceptant d'être sanctionnés ni vrais ni faux ; ils ne servent pas à décrire un état de fait, ils exécutent des actions.

On prend l'exemple (1) dont le contexte est le rituel (voire le procédural) d'une cérémonie de mariage, on comprend qu'il suffit seulement de prononcer ce genre d'énoncé, bien sûr, que soient associés un ensemble bien défini de conditions de réussite pour que l'acte de se marier puisse avoir lieu.

On peut dire la même chose pour le reste des exemples.

Alors, tous ces énoncés servent à exécuter des actions lorsqu'ils se profèrent à la présence des conditions de succès correspondantes.

Donc, delà on peut définir un énoncé performatif comme étant :

"L'énoncé qui, sous réserve de certaines conditions de réussite, accomplit (perform en anglais [d'où le terme performatif]) l'acte qu'il dénomme, c.-à-d. fait ce qu'il doit faire du seul fait qu'il le dise". (C.KERBRAT-ORECCHIONI, 2005, page : 09).

Dans l'exemple (1), l'énoncé est constatif parce qu'il décrit un certain type d'action (écriture/ fermeture) concomitant avec la prononciation de l'énoncé, il accepte la sanction *vrai* ou *faux*.

En revanche, les énoncés dans l'exemple (2) sont chargés pragmatiquement, c.-à-d. qu'ils exécutent des actions par le seul fait de prononcer l'énoncé correspondant, ils ne décrivent rien, ils n'acceptent pas d'être l'objet de la sanction *vrai* ou *faux*.

*« Un énoncé est appelé constatif s'il ne tend qu'à décrire un évènement (*Jean *est venu) sans prétendre modifier les choses (*alors qu'il est performatif) *s'il se présente comme destiné à transformer la réalité à l'image d'une question ou d'un ordre, qui prétendent influencer sur l'interlocuteur, en l'amenant à faire ou à dire quelque chose ».*(O.DUCROT et J-M.SCHAEFFER, 1995, p781).

Le cas de la promesse :

Soit l'exemple suivant :

(Je te promets de venir ce soir) présente un énoncé performatif dans la mesure où l'énonciateur lors de la production de cette énonciation a l'intention de tenir parole.

C'est-à-dire, il est censé être sincère et avoir l'intention de tenir sa parole ; dans ce cas on dit que la promesse est un acte heureux sinon elle sera accusé nulle et non avenue (un malheur affectant des énoncés..) et un acte malheureux qui fonctionne mal.

Pour Austin, telle énonciation, véhiculant une promesse implique la présence de tous les éléments concomitants pour qu'elle échappe au malheur du non succès, et par là, qu'elle puisse s'effectuer effectivement et pleinement et avec succès, par conséquent, lorsque l'acte s'effectue sans aucun entrave ou empêchement, on dit que la promesse est accomplie avec bonheur.

Ce *bonheur* et *malheur* substituent la sanction *vrai* et *faux* constituant le point central de la deuxième conférence.

L'exemple du baptême :

Il s'agit ici d'un acte de baptiser un bateau, et pour que cet acte ait lieu et soit valable (valide/ heureux), il est nécessaire que l'énoncé performatif soit dit par la personne jugée et désignée compétente pour le faire.

Quand il s'agit du pari, on aura besoin de deux partenaires au minimum pour pouvoir entrer en pari, et que le deuxième partenaire accepte la proposition de celui qui lance, annonce son pari.

À l'encontre avec d'autres philosophes, Austin a un autonome mode de penser qui s'éloigne de la règle générale connue à l'époque. Il pense que le rôle d'un énoncé (affirmation) doit dépasser le cadre descriptif et représentationnel « *celui qui décrit un état de chose ou affirme quelque chose.* »(J-L.ASTIN, 1970,p37).

Austin en se servant des exemples suivants :

- *« Oui [je le veux] (c'est-à-dire je prends cette femme comme épouse légitime) ».*
- *« Je baptise ce bateau le Queen Elizabeth ».*
- *« Je donne et lègue ma montre à mon frère ».*
- *« Je vous parie six pence qu'il pleuvra demain ».* (Id, p41).

Selon une perspective purement actionnelle et pragmatique, Austin a voulu postuler que ce genre d'énoncés, lorsqu'ils s'énoncent et se profèrent dans les conditions et les circonstances appropriées et opportunes, ils finissent par l'accomplissement des actes véhiculés par le simple fait de parler. Un constat très important : tous ces énoncés partagent un point commun : ils ne sont pas produits dans l'intention de décrire ou de présenter des états de choses, en revanche, ils actualisent, contextualisent, concrétisent, exécutent et réalisent –au sens pragmatique du mot- des actes changeant les données de la réalité existante. Alors, le dire devient tout bonnement un moyen d'agir sur le contexte interlocutif.

Donc, le dire qui dispose d'une puissance, d'une charge pragmatique et performative en s'installant dans les conditions favorisant l'accomplissement et la concrétisation du contenu, est un phénomène capital et intrinsèque, il implique et exige corrélativement l'agir.

> « En plus de la formulation des mots qui constituent ce que nous avons appelé le performatif, il faut généralement que nombre de choses se présentent et se déroulent correctement, pour que l'on considère que l'acte a été conduit avec bonheur. »(Id, p48).

Alors, selon la conception d'Austin, le bonheur de l'acte s'effectue si et seulement si ce dernier s'est couronné au sein de certaines conditions et circonstances jugées nécessaires, ainsi, ces dernières doivent se présenter et se dérouler convenablement et à la convenance du contexte situationnel correspondant. Faute de quoi, l'acte devient inévitablement *malheureux*.

J.L.Austin insère l'appellation d'échecs ou "infelicities" (en anglais) lorsque les conditions accompagnant le processus de l'énonciation se fonctionnent et se présentent mal et d'une façon incorrecte, inappropriée.

Austin expose exhaustivement et avec éloquence la distinction entre des actes heureux par opposition aux actes *malheureux* en excluant la sanction *faux* aux performatifs. Pour lui, l'acte malheureux porte et correspond aux « *actes nuls et non avenus ou sans effets ».* (Id, p50).

Dans la deuxième conférence, Austin utilise le terme *échec* (ou infélicité) pour désigner les actes qui peuvent se mal présenter et fonctionnent mal, il les considère comme des actes *malheureuses*. Ce malheur est dû à un disfonctionnement de l'acte quant à son exécution ; c.-à-d. un échec et par conséquent l'acte en question (se marier, parier…) est accusé *nul*, *non avenu* ou *sans effet*.

On constate une richesse et un flux d'appellations telles : insuccès (misfires), creux (hollow), purement verbal (professed), un appel indu (misinvocation), exécution ratée (misexecution)[1].

Alors qu'il appelle des actes *heureux* tout acte qui s'opère correctement dont les circonstances sont appropriées et opportunes ; et par conséquent on dit que l'acte est conduit avec *bonheur* ou *avec succès*.

Dans cette conférence, Austin expose avec soin et rigueur/ vigueur que l'existence d'un grand nombre de variétés d'échecs, d'ailleurs nous n'allons pas en parler en détail, mais, il convient de dire que cette doctrine d'échecs est une caractéristique qui peut affecter les énoncés performatifs ; c'est-à-dire quant à la production d'un énoncé performatif, il est prétendu que nombre d'insuffisances et de malheurs peut survenir, empêchant l'acte prétendu de son succès en le rendant nul et non avenu.

Ou bien, on peut dire qu'en tant qu'énonciation les performatifs sont exposés à certaines espèces de maux qui atteignent toute énonciation. Austin a dressé une liste rassemblant les différents types d'échecs (malheurs susceptibles d'affecter les actes de discours).

Dans la troisième conférence, la terminologie austiniènne s'étend pour inclure :(incorrect, incomplet…) tout un schéma (voir p52).

Austin s'oriente vers les énonciations performatives dont l'intention est d'indiquer les critères formels pour que la qualité ou bien l'étiquète de la performativité soit pertinente, voire explicite. Alors, selon lui, il est très important qu'un performatif soit présenté et exprimé explicitement afin de se distinguer des constatifs. L'usage de la première personne du singulier et de l'indicatif présent à la voix active pour affecter des traits purement et absolument performatifs aux énoncés.

Valeur performative et rôle du contexte :

Austin accorde une valeur singulière à l'énonciateur, cette première personne entre en jeu du seul fait qu'elle se manifeste au sein du discours. Selon lui, celui qui formule l'énoncé est celui qui effectue l'action, c.-à-d. celui qui parle agit sur le contexte interlocutif.

Quant au *performativité*, il était très ambitieux, il développe son point de vue en allant très loin, il a proposé de répertorier tout le vocabulaire ayant cette fonction. Il s'agit particulièrement des verbes et des tournures qui offrent cette particularité. Cette façon de faire et de concevoir vise, selon lui, de préciser rigoureusement et pertinemment la nature de l'acte effectué.

Les paramètres contextuels ont notamment une importance considérable corrélativement avec les performatifs et les actes du langage dont le principe de relativité suivant : « plus une valeur illocutoire est fortement codée en langue, moins elle a besoin du contexte pour s'actualiser ; et inversement : moins une valeur est "conventionnelle", et plus son actualisation est tributaire du contexte d'énonciation. » (C.KERBRAT-ORECCHION, 2005, p43-44). Cette considération est prise sous l'angle du décodage c.-à-d. relativement à l'interpretation.

Selon le degré de la performativité véhiculée par les mots concernés, les énoncés peuvent s'interpréter différemment. Le mode impératif joue un rôle extrêmement considérable permettant mieux exprimer le degré de la performativité, comparons entre l'énoncé (*ferme la porte)* et (*je vous ordonne de fermer la porte)* et encore (*je vous conseille de la fermer)*.

En analysant ces exemples on constate qu'ils ont la même valeur sémantique de signification s'agissant plus ou moins de l'acte de fermer la porte, mais ils se diffèrent au niveau du sens pragmatique, de l'interprétation, et par là, le degré de la performativité (un ordre sévère qui ne peut accepter aucune autre interprétation, puis une demande présentée gentiment et enfin un simple conseil).

Dans le même ordre d'idées, la valeur d'un énoncé ne se limite pas à dégager la composante de signification véhiculée dedans mais elle s'étale également à associer le sens pragmatique qui porte sur la force illocutionnaire de l'acte énonciatif. Corrélativement, pour qu'un énoncé soit typiquement performatif, selon le point de vue d'Austin, il doit être exprimé et présenté explicitement, employé exclusivement avec la première personne du singulier, animé par l'indicatif présent à la voix active.

Les verdictifs :

Cette catégorie peut s'agir d'une estimation, d'une évaluation ou d'une appréciation. Il s'agit tout à fait d'un acte judiciaire ayant pour caractéristique : un verdict est rendu par un jury, un arbitre ou un juge, conduisant à porter un jugement (un verdict). Voici quelques exemples : analyser, décréter, classer, interpréter, acquitter, soutenir, condamner, apprécier, estimer, mesurer, considérer comme…etc.

Ils se rangent parmi les verbes qui impliquent l'exercice d'un jugement. Il est important de dire que l'acte verdictif a une nature particulière : il est judiciaire, en faisant état de ce qui a été proféré en s'appuyant sur des témoignages ou des raisons, à propos d'un fait ou d'une valeur.

Ce genre d'actes est plus fréquenté lorsqu'on vise juger ou apprécier sur l'aspect ou le caractère d'autrui, comme par exemple : *je pourrais le qualifier de tolérant, d'indulgent, de sévère, de ponctuel ou de diligent*…

L'acte verdictif s'alimente et prend sa force à partir de la position officielle de celui qui l'actualise. Les décisions prises par un juge à propos d'une affaire sont considérées en tant qu'actes destinés à l'exécution parce qu'ils sont fondés sur un statut officiel, tandis qu'ils sont susceptible d'être correctes ou incorrectes, justes ou injustes, faits à tort ou à raison.

Les exercitifs :

Il s'agit d'articuler une décision -ou un jugement proprement dit- en faveur ou à l'encontre d'une suite d'actions ou sur une conduite donnée. C'est relatif à l'exercice de pouvoirs, de droits ou d'influences. Cette valeur peut être véhiculé par le biais des verbes tels : conseiller, pardonner, avertir, exhorter, ordonner, implorer, supplier, commander, effectuer une nomination ou nommer, déclarer une séance ouverte, plaider pour, voter… « Il s'agit d'un arbitrage plus que d'une appréciation ; d'une sentence plus que d'un verdict ». (Id, p157).

Nous citons ici quelques exemples adaptés par Austin (p157).

Les promissifs (ou commissifs):

Il s'agit des énonciations qui ont pour visée d'obliger le locuteur à adopter de telle ou telle façon, menant à s'engager dans une action, exemple : le fait de se ranger du coté de quelqu'un, promettre, avoir l'intention, s'engager par contrat, garantir, jurer, passer une convention, embrasser un parti... cette catégorie d'énoncés oblige celui qui parle à adopter une certaine conduite.

Les comportatifs :

Dits aussi béhabitifs. Ils expriment l'attitude du locuteur à l'égard de la conduite de quelqu'un. Cette classe s'occupe des actes qui ont un rapport aux attitudes et aux comportements sociaux. En guise d'exemple nous citons : les excuses, les félicitations, les recommandations, les condoléances, les jurons, les défis…

C'est une catégorie qui a trait au social et aux interactions entre individus lors des occasions dont le savoir-faire-culturel est exigé et importe beaucoup, ainsi qu'il ya lieu aux implicites. Les comportatifs, en réalité, entretiennent des liens avec le socioculturel en impliquant d'adopter ou d'avoir telle ou telle attitude et même une aptitude envers l'autre et vis-à-vis le contexte environnant.

Féliciter quelqu'un, saluer ou blâmer quelqu'un : cela m'engage à adopter une attitude et une conduite bien déterminées à l'égard de la conduite de celui à qui je m'adresse ce genre d'énoncés. Ces actes véhiculent l'idée d'une réaction à la conduite et au sort d'autrui, l'idée d'attitudes et de manifestations d'attitudes à l'égard de la conduite antérieure ou imminente de quelqu'un. (Id, p161).

À titre d'exemple nous avons le verbe s'excuser qui sert à présenter des excuses, ainsi, nous avons aussi : remercier, féliciter, souhaiter la bienvenue, critiquer, exprimer des doléances, bénir, maudire, porter un toast, boire à la santé, protester, défier, mettre au défi de… (Voire page 161).

Les expositifs :

Ils servent à exposer ce qu'on pense du monde, d'étayer une argumentation ou une démonstration, élucider des nuances ou des ambiguïtés. Les actes véhiculés par les verbes tels : affirmer, nier, insister, répondre, objecter illustrer, concéder, paraphraser, exemplifier, rapporter des propos…, servent à manifester nettement et distinctement ses raisons et ses arguments afin que la conversation ou la communication soit bien élucidée. Ce genre d'actes intervient ayant pour objectif d'exposer des conceptions, conduire une argumentation, clarifier l'emploi des mots, assurer les références. C'est pourquoi, ils s'insèrent au fil de l'argumentation ou la conversation.

Lorsque je profère ou j'énonce : j'affirme, j'insiste, j'illustre ou je pense : c'est bien évidemment et essentiellement dans l'intention de clarifier (rendre clair), d'élucider mon exposé, mon argumentation, ma conversation ; il s'agit d'explication du raisonnement qui s'insère au fil du procès énonciatif.

Cette nomenclature est mise en place à la base de la nature et de la valeur illocutoire des actes d'énonciation. Il est important de signaler que ces différentes classes se recoupent, vu la convergence et l'intersection des contextes et des intentions. C'est une ambiguïté difficile à dénouer et que l'on peut expliquer par le fait qu'il ya des aspects communs qui figurent à chaque fois dans toutes les classes.

La tendance interactionniste :

À l'instar de beaucoup de linguistes qu'ils soient des sémioticiens ou des pragmaticiens, Catherine KERBRAT ORRECHIONI fut intéressée intensément par le nouveau courant interactionniste, une tendance qui vient distinguer et marquer manifestement les récents travaux sur ce thème.

Cette fameuse pulsion est arrivée pour soutenir la perspective actionnelle selon laquelle le dire devient un moyen efficace de combat virtuel, mettant le dire et le faire dans le même camp, où parler devient lui-même un agir. Se progressant en un court laps de temps, cet "agir" se veut un potentiel plus grand et ambitieux, alors il est devenu "un interagir" dans le sens ou on fait une interaction lors d'un processus d'échange communicatif, les sujets parlants deviennent des "interactants" par excellence, exerçant les uns sur les autres un impact considérable d'influence de nature diverse. (C.KERBRAT-ORECCHIONI, 2005, p53). Selon le même penchant d'idée, ces participants dans cette interaction construisent un univers relationnel dont le rapport « d'proximité, de distance, d'hiérarchie, ou d'égalité, de conflit ou de connivence, ..., ne cesse d'évoluer au cours du déroulement de l'interaction. » (Id, p68).

Conclusion :

En guise de conclusion, Austin postule qu'on doit se servir du langage pour proférer des énoncés, contextuellement situés, dans l'intention de faire quelque chose. Il instaure le concept de performatif -prenant le contrepied de ceux (des philosophes et des linguistes) qui ont manifestement un penchant pour l'illusion descriptive.

Une importance est accordée nécessairement au contexte, ce facteur doit être approprié et convenable pour que l'énoncé proféré ait l'effet pratique prétendu ; c'est-à-dire qu'il effectue et concrétise la charge ou bien linguistiquement parlant l'acte désiré et prétendu avec bien sûr succès. En conséquence, l'acte sera interprété par l'effet accompagnant/concomitant le dire.

Selon l'optique austiniènne qui se veut actionnelle, le principe majeur de sa conception théorique, est de considérer la parole comme action, en attribuant à tous les énoncés une fonction pragmatique.

Ainsi l'interprétation d'un énoncé dépend de son positionnement au sein des séquences d'action.

A travers les propos de ces articles on se met d'accord qu'ils se rattachent sur un point essentiel qui est l'importance considérable accordée à la situation de communication, et cela a pour but d'interpréter parfaitement et d'une manière correcte un énoncé.

Et pour arriver à ce but on doit bien positionner l'énoncé au sein des séquences d'action prenant en compte le contexte interactionnel et social dans lesquels il (l'énoncé) s'inscrit. Il est convenable ainsi de citer l'importance qui doit être accordée aux conditions réelles de l'énonciation pour une analyse effective du langage.

On quitte le champ de la pragmatique pour rejoindre celui de l'argumentation, à travers cette partie nous prétendons exposer ce qu'est le fait-acte argumentatif en clarifiant par quel moyen un discours penche d'être à visée argumentative. Ce chapitre sera entièrement consacré à traiter un processus complexe qui est l'acte argumentatif, il est conçu pour présenter selon une perspective communicationnelle certains traits pertinents via son fonctionnement particulier permettant de circonscrire le champ argumentatif et les moyens y inclus.

L'argumentation est un phénomène discursif très répandu au sein des faits communicationnels, il semble impossible de concevoir un échange discursif sans faire appel à ce procédé.

Quotidiennement et sans cesse nous faisons recours à utiliser des arguments que ce soit le cadre dans lequel s'inscrit la communication : professionnel, familial, amical, commercial ou plus précisément politique.

L'évolution du langage, des valeurs, des procédés et techniques inclus dans les systèmes de communication ayant une importance et une influence considérable en argumentation : a ouvert les horizons vers d'autres d'investigation, de recherche, de développement… Ces horizons ont été couronnés par des concrets fructueux, travaux sérieux et théories, tant d'encre coulée sur blanc pour discerner cette question et cet univers.

Savoir rendre la parole pour convaincre est un vrai défi qui s'impose et s'opère comme une véritable compétence discursive à apprendre et à utiliser à bon escient et à la convenance aux différents contextes pour les hommes de parole qui aiment imposer la parole comme un pouvoir frappant à savoir les dynamiques, les stratégies et les techniques qu'ils disposent. Ils s'impliquent souvent dans de nombreuses situations d'abord de communication à dominante

argumentative, par conséquent ils se trouvent face à leur peur, crainte et même leur phobie quand il s'agit de se mettre devant un public anatomiquement complexe et hétérogène, où ils doivent surmonter tous ces contraintes avec audace et prendre la parole et l'initiative pour satisfaire aux attentes difficile à satisfaire, sinon de les faire convaincre en fin de compte.

Nous sommes exposés fréquemment à des tentations de manipulations des consciences et des esprits. Comment se servir du langage de sorte qu'il devienne un moyen d'action ?

Notre objectif est d'introduire et de montrer la variété ainsi que la richesse des moyens utilisés pour convaincre, voire comment mettre en œuvre un raisonnement dans une situation de communication visant proposer à un auditoire de bonnes raisons d'adhérer à une opinion, et élucider la spécificité de ce potentiel modal.

Aperçu historique :

Depuis l'antiquité, le phénomène argumentatif constitue la pierre angulaire et un champ fécond pour plusieurs études, investigations, recherches et travaux. La fameuse rhétorique est tellement ancienne et classique, elle remonte jusqu'à l'ère avant Jésus Christ pour exister dans les œuvres de Platon et d'Aristote, elle a détenu par mérite le ruban bleu de l'art d'éloquence.

L'argumentation étant considérée comme *l'art suprême du discours* fut connu sous le nom de rhétorique faisant allusion à l'idée de trucage éloquent, d'ornement et d'esthétique et non pas la connotation du raisonnement sophistiqué pour convaincre.

Depuis nos ancêtres, la rhétorique est connu comme l'art oratoire de bien parler, communiquer, s'exprimer et de persuader associant d'une part le rationnel penchant vers le convaincre, et d'autre part l'irrationnel exploitant le plaire et le séduire jouant sur l'émotionnel ; cependant, cette entité faisait allusion toujours à l'idée d'un art extrêmement noble.

En bref, c'était un moyens très privilégié pour convaincre, tenant compte le contenu, le style, la démarche à suivre, la manière de faire, la sélection des éléments d'appui adéquats, marquant et témoignant certaine originalité et authenticité, afin de faire admettre des idées à l'autre, jouant sur le goût, le style et même l'affect des orateurs où la langue est conçu intrinsèquement dans son aspect esthétique.

Le nom de rhétorique a dominé pour longtemps, près de vingt-cinq siècle, dès le cinquième siècle avant Jésus Christ jusqu'à l'aube du dix-neuvième siècle, *où* ce terme-là a changé d'appellation vers argumentation avec une rénovation de principes et de valeurs. Il a connu une mutation importante, un mouvement de

renaissance motivé et justifié principalement par l'instauration de l'état laïque en Europe ainsi qu'un bouleversement considérable sur le plan social, idéologique, culturel…

La nouvelle rhétorique prends ses origines ou ses racines dans l'initiative du Chaïm Perleman dont il a crée *le traité de l'argumentation* avec la collaboration de L.Olbrechts-Tyteca *où* il a apporté des nouveautés -conceptuellement parlant- accordant et revêtant l'argumentation un nouveau statut, la définissant en tant *qu' « étude des techniques discursives permettant de provoquer ou d'accroitre l'adhésion des esprits aux thèses qu'on présente à leur assentiment ».(*Philippe Breton, page : 08).

Selon cette définition, on constate que ce concept est lié manifestement et principalement aux techniques discursives relevant de la compétence de parole tenant compte les aspects relatifs; ayant pour but : provoquer ou accroitre l'adhésion des esprits c.-à-d. intervenir et agir sur l'opinion de l'auditeur voulant produire des effets agissant sur l'attitude, la conduite, l'état émotionnel…

En outre,

L'argumentation, selon un point de vu littéraire, se définit en se limitant au présentation, aspect esthétique et d'ornement ; c'est-à-dire qu'elle se concentre dans le cercle de tout ce qui est beau, séduisant, jouant sur la corde sensible de la raison et les émotions, négligeant tout ce qui est en rapport avec le raisonnement rigoureux. L'acte argumentatif est tributaire de l'usage de la parole pour convaincre et cela nous conduit au champ de l'action politique dont il est question d'exercer l'essentiel de la citoyenneté en faisant recours massivement aux techniques de persuasion.

L'argumentation : phénomène discursif :

L'argumentation est un champ d'étude qui s'intéresse à mettre en forme des arguments voire des preuves tangibles par le biais de l'échange discursif intentionnel où des interlocuteurs cherchent et visent à défendre une position, faire accepter une opinion ou obtenir l'adhésion par consentement d'un auditoire donné, et selon qu'elle réussit à atteindre la visée ciblée ou non : elle est assujettie à d'être jugée bonne ou mauvaise, serrée ou lâche, sérieuse ou bouffonne, lourde ou subtile, convaincante ou non, pertinente et vigoureuse ou le contraire. En bref, elle se définit par plusieurs facteurs dont le plus reconnaissable est la façon dont on dispose les points d'appui ou les arguments autrement dit, constituant un raisonnement coulé dans un moule choisi.

Christian Plantin –dans son œuvre intitulé l'Argumentation- définit l'acte argumentatif comme étant :

> « Un mode de construction d'un discours en langue naturelle qui part de propositions non douteuses ou vraisemblables, et en dire ce qui, considéré seul, paraît douteux ou moins vraisemblable » (Christian Plantin, l'Argumentation, p19).

Argumenter se veut une action humaine parmi tant d'autres dont l'objectif manifestement visé est de convaincre via une activité langagière (accompagné du comportemental, émotionnel, gestuel …). Il s'agit en effet d'une série de stratégies qui s'insèrent et s'intègrent au fil du processus communicatif de manière que l'auditoire adopte tel comportement –attitude ou qu'il ait telle opinion.

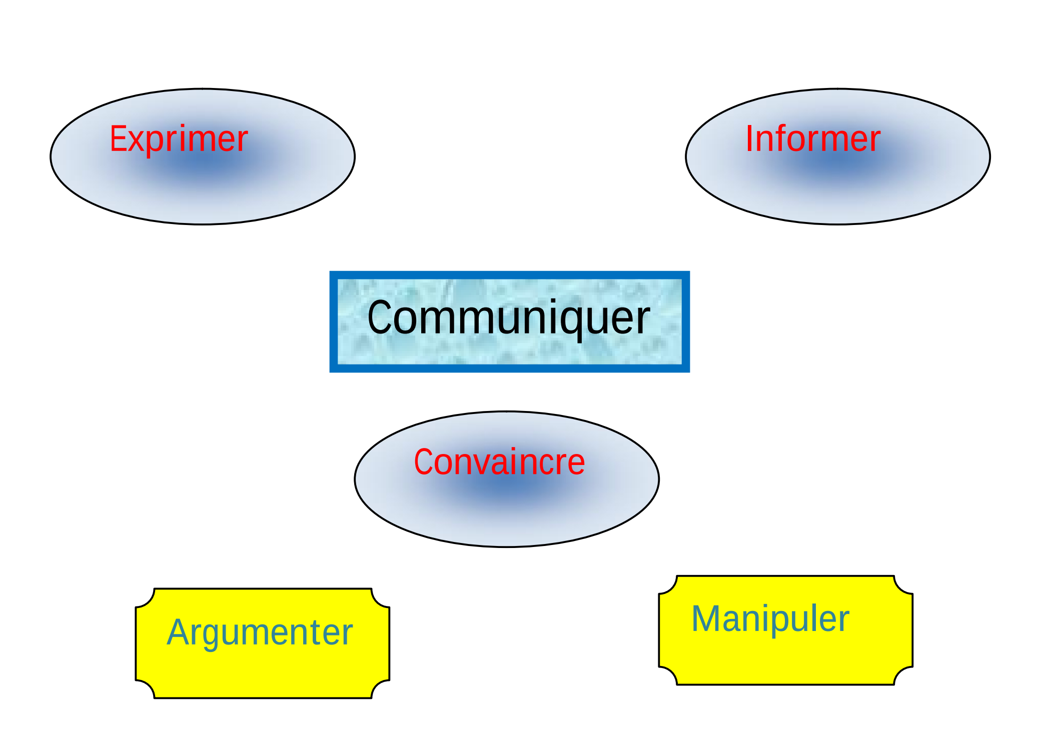
Sachant que l'acte ou le concept scientifiquement parlant de l'argumentation est conditionné par une intention bien définie, celle de convaincre, il semble plus que nécessaire que nombre de méthodes, procédés et techniques systématique ainsi que sophistiqué implicitement ou explicitement, interviennent en tant que stratégies et modalités nécessaires et indispensables pour que l'acte argumentatif prend tout son ampleur et soit fructueux.

Alors, d'ici, on stipule que la communication argumentative s'appuie essentiellement sur l'intention de persuader ou de faire croire, suivant qu'elle vise à exprimer un sentiment, un état, un regard, singulier sur le monde, ou sur soi, ou d'informer ou encore de convaincre.

L'acte de convaincre se manifeste comme l'une des modalités primordiales relatives aux faits communicationnels. Le champ de la communication s'articule en trois registres principaux :

Exprimer, informer et convaincre ; ce dernier registre, selon Philippe Breton, se divise et se répartie en deux aspects antagonistes : argumenter et manipuler, dont le seul point tranchant entre ces deux derniers est le comment d'agir.

Voici un schéma indiquant l'articulation de l'acte de la communication en différents registre :



En reculant un pas en arrière et particulièrement vers le points de la communication qui occupe une importance gigantesque car elle est à l'origine de tous les actes derrière desquels s'affichent divers fins et intentions. La communication se définit par « *l'échange verbal entre un sujet parlant, qui produit un énoncé destiné à un autre sujet parlant, et un interlocuteur dont il sollicite l'écoute et/ou une réponse explicite ou implicite (selon le type d'énoncé)* ». *(J.DUBOIS et al, 1999, p94).*

Situation d'énonciation argumentative :

Alors, elle se veut un processus complexe et délicat au sein duquel s'opèrent des faits communicationnels divers, dont la situation d'énonciation s'identifie comme étant un facteur décisif et pertinent permettant de donner des réponses expliquant le fonctionnement exacte des faits relatifs à l'action politique ainsi que d'informer sur les enjeux qui en résultent; cette situation s'identifie par les participants ou acteurs qui sont : le sujet parlant qu'il soit interlocuteur ou allocutaire ; c.-à-d. émetteur ou récepteur.

Selon une perspective dialogique, On se trouve ici dans le vieux schéma de la communication symétrique confrontant un émetteur et un récepteur, le premier ayant pour tâche de coder à travers un système de signes quelconque une intention de communication, en parallèle l'autre ayant pour mission de décoder cette intention. Un système de communication se construit suivant certains paramètres indispensables :

L'émetteur :

C'est l'instance émettrice qui détient en premier lieu le mécanisme énonciatif. C'est la personne qui produit un message adressé au récepteur par le biais d'un canal dans un code qui doit être compréhensible et intelligible aux acteurs et participants à la communication à propos d'un référent donné.

Il est appelé aussi un encodeur en effectuant une opération de codage transformant l'information quel que soit sa nature ou son mode –résidant au niveau de la pensée en un code concret ou en un système de signes dont il est identifiable et reconnaissable par celui à qui il s'adresse grâce aux conventions conversationnelles, faisant preuve d'une compétence à multiple dimensions d'ordre: linguistique, social ou rituel, idéologique et culturel.

Il est encore encodeur car il choisit au sein d'un code quiconque un groupe (corpus) de signaux dont leur combinaison selon des règles bien déterminées aboutit au code en question.

Le récepteur :

C'est la deuxième composante dans le processus ou le contrat de communication, c'est à qui adresse l'émetteur-encodeur, il reçoit le message, c'est le destinataire proprement dit du message, sa fonction est de recevoir et puis décoder le système de signe (le code) élaboré par l'émetteur (sélecteur) en

recherchant dans la mémoire les éléments sélectionnés par l'encodeur, c'est pourquoi il est appelé décodeur en effectuant une opération de décodage. Il est censé avoir certaines compétences sémantique et pragmatique afin de pouvoir interpréter le procès discursif convenablement et avec réussite.

Le code :

Est considéré comme le point partagé entre les sujets parlants qu'il soit interlocuteur ou allocutaire, il est constitué par l'ensemble des unités linguistiques combinées selon des règles spécifiques pour qu'il y ait sens.

C'est l'entité linguistique responsable d'assurer et même de maintenir l'échange communicationnel qui se noue entre des sujets parlants dans un univers d'intercompréhension et d'intelligibilité mutuelle. C'est la sphère au sein duquel s'opèrent les activités discursives à cheval sur la production et l'interprétation.

Le canal :

C'est le biais ou bien le support matériel qui s'occupe de transmettre le message (l'énoncé), il peut avoir différentes formes suivant le type du message. « C'est le support des signifiants, eux-mêmes support des significations ». (C.KERBRAT-ORECCHION, 1999, p31). Alors, c'est le support physique servant à transmettre un message donné d'un point d'émission vers un point de réception.

Le référent : (le contexte autrement dit)

C'est ce dont parle le message selon que le référent est présent au moment où l'on parle (communication verbale en situation). Il est constitué par l'ensemble des objets et des êtres présents ou des évènements qui ont lieu concomitant le fait de communication. « On appelle référent l'être ou l'objet auquel renvoie un signe linguistique dans la réalité extralinguistique telle qu'elle découpée par l'expérience d'un groupe humain » (J.DUBOIS et al, 1999, p405) en plus,

ce terme peut désigner la situation contextuelle au quelle renvoie le message. Par ailleurs, il peut désigner : un fait, états de choses du monde extralinguistique, entités, objets, événements. D'ailleurs, le processus référentiel ne fonctionne qu'à la référence à un fait énonciatif, c.-à-d. C'est uniquement à l'occasion d'une énonciation (faisant allusion à la parole) que puisse s'établir un rapport référentiel.

Le message :

Est élaboré par l'interlocuteur proférant un énoncé guidé, voire conditionné, par une intention bien déterminée. Du point de vue communicationnel, le message se définit en tant qu' « une séquence de signaux qui correspond à des règles de combinaison précises (...) c'est une forme (qui) varie selon la nature du système de communication et du code » (Id, p298).

Spécificité de l'acte argumentatif :

L'argumentation en tant qu'activité discursive est un phénomène lié au raisonnement discursivement et cognitivement parlant, faisant appel aux opérations de l'esprit dans la mesure où interviennent des processus mentaux d'ordre différents : conscience, perception, discernement, jugement et même quelques calculs nécessaires.

Il s'agit tout simplement de l'activité consistant à vouloir faire partager une opinion vraisemblable. Selon le point de vu de Philippe Breton –qui met argumenter et communiquer sur la balance de la complémentarité, tributant le dernier acte par les trois ingrédients habituels et indispensables pour qu'un lien se noue à l'occasion d'une situation de communication-. Il nie le caractère de coercition à l'acte argumentatif et il avait tout à fait raison, car c'est énormément juste et équitable pour qu'il y ait distinction et distance entre argumenter et manipuler ou encore persuader.

On s'est habitué à confondre *la belle parole*, *l'art de convaincre*, *rhétorique*, *l'esthétique de la parole*, *la parole persuasive* et l'activité langagière consistant à vouloir faire partager une opinion vraisemblable ou encore avec *persuader à tout prix* porteuse d'une coercition farouche.

En effet, chacune de ces désignations-expressions mène à une vérité particulière, seulement, et dans l'intention de structurer ce savoir et d'approcher le sens exact, et pour ne pas plonger dans la confusion.

Christian PLANTIN, conçoit une argumentation-rhétorique combinant entre le classique et le moderne, en la définissant en tant que « mise en œuvre stratégique d'un système signifiant peut être légitimement considéré comme une rhétorique » (page : 04)

Argumenter ou convaincre à tout prix ?

Argumenter, c'est prioritairement être inscrit dans une situation de communication car l'acte en question équivaut en termes d'acte discursif à communiquer. Et bien évidement en se repérant sous cet angle, il semble très clair qu'un nombre d'éléments ou de facteurs se présente indubitablement au sein de ce processus de communication qu'on va voir ultérieurement.

Alors, il s'agit précisément « *de raisonner, proposer une opinion à d'autres en leur donnant de bonnes raisons d'y adhérer* » *(*Philippe BRETON, 2006, p17)

A partir de cette définition on peut comprendre que l'acte argumentatif s'oppose à l'idée de l'influence coercitive, c.-à-d. retenir un écart et une rupture avec cette dernière car elle fait appel à tous les moyens et techniques : linguistiques, psychologiques … procédés variés voulant atteindre une valeur vigoureuse sans la moindre tolérance : convaincre à tout prix ce qui signifie une mobilisation impitoyable sans limite au service d'une efficacité extrême.

Avant d'entrer dans les détails expliquant et élucidant ce schéma, il est jugé très utile de se demander à quel point la dimension psychologique et relationnelle reliant entre les intermédiaires du processus du transport d'argument est-elle importante et comment ?

Philippe Breton, ce spécialiste fougueux acharné et passionné de la télécommunication, développe ses délices au point qu'il arrive à la création en définissant *l'acte argumentatif* ainsi : « *c'est construire une intersection entre les univers mentaux dans lesquels chaque individu vit* »*.* (Id, p23). C'est une sorte d'interaction interhumaine dont le dire est le libérateur des pensées qui veulent se mêler.

Après avoir circonscrit les bornes du champ de l'argumentation, on passe à poser la question sur les différentes directions que peut avoir un acte argumentatif donné, c.-à-d. pour éviter toute sorte de confusion et de malentendu.

L'argumentation en utilisant tous les moyens d'influence coercitive possibles, c.-à-d. s'inscrire dans l'intention de faire croire à ce que l'on pense pour qu'un auditoire nous y adhère mais à tout prix, sort de ce qu'on appelle l'éthique de l'acte argumentatif.

Quelles limites existent-elles entre argumenter et manipuler ?

y-a-t-il des limites à l'action manipulatrice ?

L'argumentation est le lieu ou nait un contrat argumentatif liant entre un orateur et un auditoire, dont une opinion fait la matière première de l'échange mutuel.

L'espace de l'argumentation est le monde « *des représentations que nous partageons avec tous les autres humains, des métaphores dans lesquelles nous habitons et qui nous aident à structurer notre vision des choses et des êtres* » (Id, p29)

Pour répondre aux problématiques s'imposant dans cet univers, l'acte argumentatif, au sens le plus large, implique une sorte de liberté de choix où l'opinion se partage, se communique, se reçoit et s'argumente.... , une telle perspective met en scène une éthique proprement dite, mettant l'auditoire en position d'être libre d'adhérer à l'ensemble des valeurs, des représentations et des croyances qu'on lui propose .

Convaincre à tout prix nous met au fond de la coercition ou l'orateur –lui seul- est gestionnaire et manipulateur du moment oratoire, recourt pragmatiquement et consciemment aux moyens d'influence coercitive qui s'éloigne de la morale de

l'argumentation et s'approche ou s'inscrit proprement dit dans l'efficacité, elle recourt à mobiliser les passions, à jouer sur la composante religieuse sortant du cadre pacifique de l'argumentation de façon à laisser l'auditoire emprisonné par l'argument. Elle conduit à s'adhérer forcément.

Le fait argumentatif d'une façon générale se distingue de la manipulation et de tout autre moyen faisant recours à la violence, il est en effet loin de toute forme ou tendance de coercition.

Au bout du compte, la cohérence du style et du raisonnement, la clarté des arguments exposés ou mise en œuvre est un élément tranchant et pertinent pour que les arguments soient convaincants.

L'acte argumentatif vs l'aspect pragmatique:

D'ailleurs, le champ de l'argumentation est rarement séparable d'un intérêt, d'une intention, d'une finalité, au moins celle de faire agir, en pareille occurrence et dans cet esprit pragmatique, la parole devient privilège donné à tout le monde, et à ce titre un débat ou une communication autrement dite est fort possible et même souhaitable tant qu'il y a une certaine égalité entre individus au sein d'un univers de démocratie.

Faisons recours au domaine de l'action, de l'effet pratique de la pragmatique fondée sur le principe que la parole n'est qu'action, l'acte argumentatif se définit sous cet angle comme étant « *l'agir sur l'opinion d'un auditoire de telle façon que s'y dessine un creux, une place pour l'opinion que l'orateur lui propose* » (Philippe Breton, page : 23).

Toujours sous l'angle pragmatique, Christian Plantin rejoint aussi cette perspective et il considère que l'acte argumentatif serait efficace lorsqu'il est lié à l'action c.-à-d. quand il « réussit à accroitre cette intensité d'adhésion de façon à déclencher chez les auditeurs l'action envisagée (…), ou du moins à créer, chez eux, une disposition à l'action, qui se manifeste au moment opportun. ».

(Le Traité De l'Argumentation, p59. Cité par Christian Plantin, l'ARGUMENTATION, p36-37).

Cette définition nous conduit de parler sur les notions de persuasion et de conviction, processus ayant une relation solide et forte avec l'argumentation, opérant des influences à niveaux multiples sur les idées, les attitudes et même sur l'agir de à qui est destiné l'acte argumentatif.

L'acte persuasif se définit sous l'angle pragmatique, en tant qu'acte véhiculant et incluant une charge pragmatique dans la mesure où il intervient dont l'intention est d'influencer le contexte interlocutif environnant, celui de la réception, argumentativement parlant.

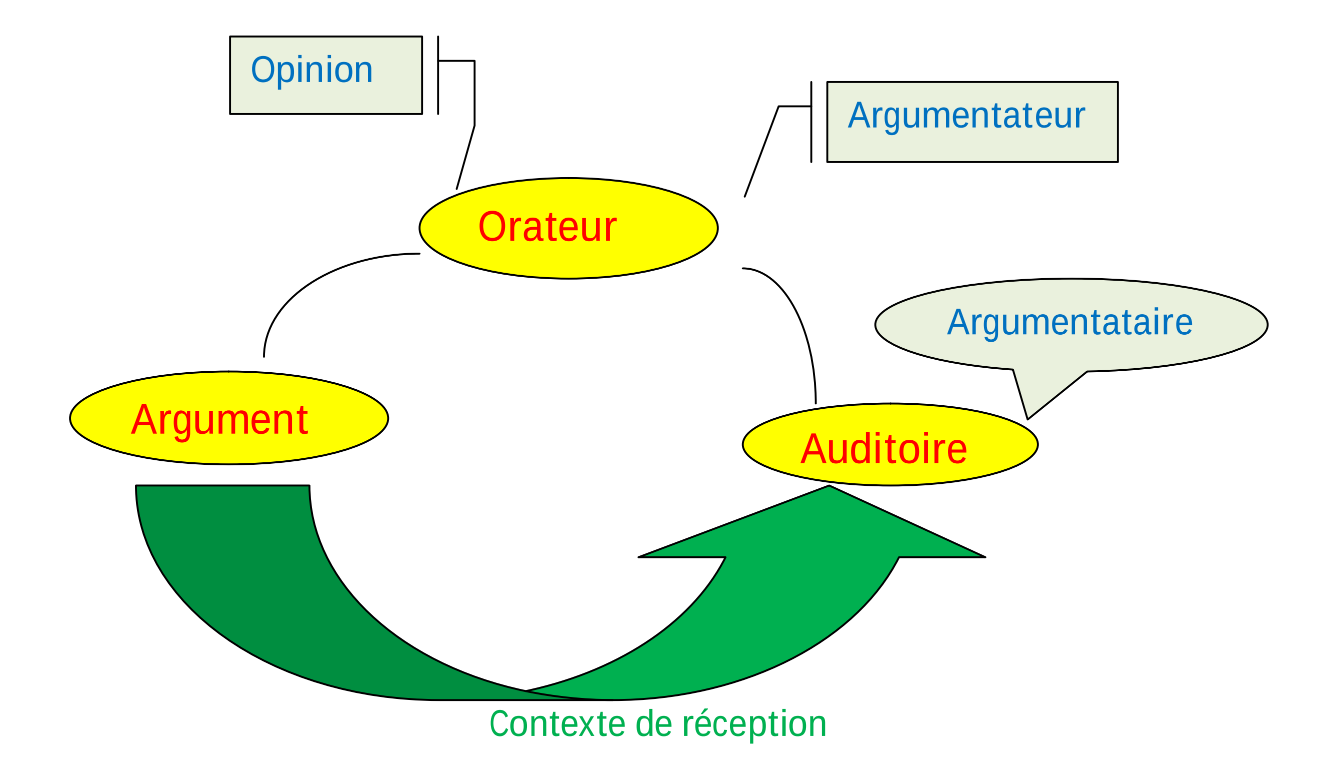
Il pourrait s'agir notamment -tant qu'il y a cette mécanique coercitive de convaincre à tout prix- d'un ensemble de techniques et de procédés faisant partie à ce que nous avons annoncé au titre du travail « les stratégies argumentatives » et qui permettent d'instaurer une influence occulte, une puissance à subir à l'autre -par un pouvoir occulte de fascination, d'attraction ou encore une sorte de magnétisme ensorceleur -. Dans le même ordre d'idées, il convient de dire qu'à ce niveau et selon cette perspective, il est justifiable qu'un nombre d'éléments interviennent nécessairement dans l'intention d'alimenter cette fin tant sur le plan psychologique, social, affectif que discursif, y mobilisant le verbal et le non verbal, la gestuelle, les expressions faciales, la mimique ...

De toute façon, ce lien d'effet pratique et d'intentionnalité nous indique qu'il y a un fil très fin séparant les deux domaines de savoir. Il parait net et clair maintenant qu'on a énormément et fertilement bénéficié de ce qu'on a étudié précédemment. (Apport positif).

Alors, en se situant dans un contexte de réception donné, l'orateur procède au transport du message qui constitue l'un des précieux éléments et constituants du schéma argumentatif vu son importance comme *le contenu de valeurs*.

Le schéma de la communication attrape une métamorphose dès qu'il y ait intention de faire partager une opinion … cette idée d'*intention* nous fait allusion et nous rappelle à celle sur laquelle fondée la fameuse théorie des *speech acts* ou *la pragmatique* tout court.

Le nouveau schéma correspondant à ce nouveau contexte conditionné par de nouveaux ingrédients ; à titre illustratif, voici le schéma ci-dessous :



-Schéma de la communication argumentative/ Philippe Breton, page : 20.-

Le contrat argumentatif illustré par le schéma ci-dessus est forcément défini en se référant aux intermédiaires y inclus. Nous sommes amenés à réfléchir sur la nature des liens qui se tissent et se nouent entre eux de manière à assurer le fonctionnement réussi de l'acte argumentatif : le premier constituant est :

L'orateur :

Tout simplement, c'est le premier pôle dans ce contrat, celui qui entame le processus de l'argumentation , il s'adresse à l'auditoire en tenant compte les caractéristiques tant psychologique et social qu'intellectuel et spirituel (statut général) dans le but de lui proposer d'adhérer à sa façon de voir les choses, en choisissant une dynamique ou une stratégie propre à lui facilitant le transport de l'opinion vers l'auditoire, celui-ci irait la recevoir non plus comme une opinion mais en tant qu'argument élaboré et structuré selon certaine logique.

Pris dans le discours politique, c'est celui qui détient certain pouvoir, il s'agit du sujet politique porteur du pouvoir cherchant à persuader son interlocuteur (le citoyen) des bienfaits de son projet ou de son action politique, soit pour se faire élire, soit pour justifier telle ou telle position, telle ou telle action ; et dans le souci d'être bien compris, il met en œuvre certaines stratégies d'influence discursives et comportementales dont la finalité est d'amener son interlocuteur à adhérer sa politique.il serait une question où il doit prouver le sens de crédibilité et de captation, pour y arriver, il doit se construire une image de leader irréprochable et parfait même s'il procède aux manœuvres machiavélique et détournées. Il cherche à séduire, à mouvoir, à émouvoir son public pour atteindre un double objectif : faire faire en faisant croire.

Alors, il se trouve devant un défi ardu où il faut mobiliser force, puissance, séduction, habileté, talent, un savoir être associé à un savoir faire il est question d'être doté de tous ces moyens qu'exige ce genre de situations.

L'opinion :

C'est ce que l'on pense, en se libérant de la pensée par le fait de la rendre concrète c.-à-d. qu'elle soit mise en forme interprété par ce que l'on dit, profère, énonce lors de l'occasion de la communication. Cette mise en forme argumentative est conditionnée par l'argumentataire, donc c'est une sorte de décalage entre deux niveaux distincts.

D'ailleurs, argumenter c'est savoir sélectionner dans une opinion les aspects et les points semblant et paraissant essentiels pour la rendre acceptable et admise par un argumentataire donné.

Constitue l'état brute de l'argument, est conçu comme la matière brute ou la toile de fond ou encore le contexte de réception, autour duquel tourne le jeu. Elle peut prendre plusieurs formes, elle peut se déguiser sous la forme d'une idée (forte), d'une thèse, d'un point de vu ou d'une cause. Elle appartient à l'orateur et elle s'inscrit à sa pensée et à ses croyances interprétant le statut de la réflexion et de la pensée. La mise en forme de cet état t brut de représentation lui transforme en un autre état susceptible d'être traité ainsi qu'influencer et jouer son rôle. C.-à-d. la désignation d'*opinion* se limite à l'ensemble des idées et des représentations résidant au niveau de l'esprit de l'orateur avant le processus du transfert vers l'auditoire.

Relativement et corrélativement au transfert, il faut signaler le caractère vraisemblable de l'opinion, en sélectionnant d'exemples appartenant au monde réel susceptibles d'être vérifiés empiriquement.

Avant d'être mise en forme pour qu'elle s'apprête à prendre l'état d'un argument, l'opinion s'identifie en s'inscrivant dans un ensemble de valeurs, de représentations et de croyances propre à l'auditoire considéré, elle intervient –modéré et contrôlé- par l'orateur afin de rendre l'auditoire convaincu ou qu'elle intervient de façon à rendre l'auditoire susceptible à changer son attitude, son point de vu, sa vision envers telle ou telle chose.

Elle a pour objectif d'affecter le contexte de la réception en le modifiant :c.-à-d. lorsqu'on propose une opinion visant la faire acceptée par certain auditoire, à l'encontre, il y a l'ensemble des valeurs, des croyances et des représentations ; cette confrontation est menée vers une dominance de la première sur le compte de la deuxième, et cette dernière peut être affectée par un effacement partiel ou total au profit de la première.

Donc, delà, on comprend que l'opinion intervient pour nourrir le contexte de réception avec installation de nouvelles valeurs en changeant ce qui existait auparavant. Elle a pour objet le transport d'une opinion mise en forme devenant un argument d'un orateur vers un auditoire en fonction duquel s'identifie le contrat argumentatif.

Maintenant on passe à la forme métamorphosé de l'opinion :

L'argument :

Au sens rhétorique du terme, on désigne par l'appellation argument « toute proposition visant à persuader » (J, DUBOIS et al. 1999, p49), anatomiquement parlant, s'impose une question sur l'écart résidant entre les deux notions. Relativement à cette forme qui est l'argument, il s'agit d'une opinion mise en forme par l'orateur, ce nouvel état destiné à être transporté à l'auditoire. La voie menée lors du transport, cette mise en forme de l'opinion coule dans un moule argumentatif suivant le choix de la dynamique adopté par l'argumentateur.

Les familles d'arguments :

Depuis longtemps, les arguments ont constitué la matière brute d'inestimable importance pour la majorité des travaux portant sur les faits argumentatifs, et par souci de clarté, on devra mettre en œuvre une sorte de taxinomie répertoriant les différents types d'arguments.

Loin de se référer au contexte de production ou de réception, l'argument, du point de vue communicatif et intentionnel, s'identifie et se reconnait par deux composantes, d'une part, on a le contenu constitué par l'opinion mise en forme afin d'être transmis et transporté ; d'autre part, il est constitué par le contenant ou le moule argumentatif autrement dit, désignant la forme dans laquelle l'argument sera coulé.

Dans cette perspective, il est utile de se focaliser sur comment les arguments se distinguent-ils les uns des autres dans un même énoncé ? Celui nous conduit à s'interroger sur comment peut-on arriver à décortiquer ou plus précisément articuler et approcher un discours argumentatif en ses différents arguments, sachant qu'ils sont intimement et tellement trop proches qu'ils se confondent et

se mêlent parfois, ce qui rend difficile l'opération d'analyse et de repérage. L'inventaire qui suit, est conçu selon un point de vue communicationnel :

Les arguments d'autorité :

Cette catégorie englobe ceux qui s'appuient sur une autorité, faisant appel à tout procédé ayant le pouvoir de mobiliser l'autorité en question. Il s'agit du cas où le récepteur se trouve dans l'obligation de se conformer à l'opinion émise par une institution ayant une stature massive et socialement reconnue. Par ailleurs, c'est s'appuyer sur le recours à une autorité légitime ayant pour rôle de soutenir l'opinion exposée à l'auditoire éventuellement soucieux.

Les arguments de communauté :

Ils font recours aux présupposés communs, des croyances et des valeurs partagées par l'auditoire, des principes de large portée ; prenant en compte souvent la dimension religieuse, identitaire ; ils relèvent majoritairement de la conscience collective, largement et énormément acceptés.

Dans cette catégorie on fait souvent recours aux valeurs qui sont « des repères moraux admis par une société donnée (...). Ce sont en quelques sorte des lieux éthiques ». (Jean-Jacques ROBRIEUX, 1993, p155).

Ces point d'appui considérés comme des arguments contraignants par nature, ils s'opposent à l'objectif de persuader en parcourant des voies rationnelles, ils s'occupent à l'aspect émotionnel de la question.

Les arguments de cadrage :

On a affaire avec ce type dès que l'argumentateur choisit de mettre en avant certains aspects spécifiques et avantageux, en insistant sur ces derniers par le biais de l'amplification, par conséquent, d'autres aspects seront mis à l'écart. « C'est une description orientée utilisée dans un domaine ou il n'y pas d'objectivité possible ». (Philippe Breton, page : 45).

Les arguments d'analogie :

Cette famille d'arguments s'appuie souvent sur l'exploitation d'un élément extérieur ou une situation étrange de celle que l'on parle, et cela c'est dans l'intention d'établir un lien entre ce qui existe déjà et l'élément inséré ou intégré dans l'énoncé. Cela ressemble à une métaphore visant un bon et clair rapprochement de sens, via ce procédé l'image ainsi que l'argument s'éclairci d'avance.

L'auditoire-argumentataire :

C'est le deuxième pôle du contrat argumentatif, c'est la destination ou la cible de l'argument, celui à qui s'adresse l'orateur. C'est celui que ce dernier veut convaincre d'adhérer à l'opinion qu'il lui propose, ce constituant a un statut respectable car il voit contraignant pour l'orateur.

Le contexte de réception :

C'est la toile de fond qui intègre et réunit en plus des constituants cités juste au dessus c.-à-d. les intermédiaires faisant partie du processus de transport, tout autre élément se manifestant dans l'ensemble

> « des valeurs, des jugements que partage un auditoire donné qui sont préalables à l'acte d'argumentation qui vont jouer un rôle bien déterminé dans la réception de l'argument, dans son acception, son refus ou l'adhésion variable qu'il va entrainer ».

(Philippe Breton, page : 19).

Dans le monde de la communication, les pratiques quotidiennes et surtout celles qui touchent à l'activité langagière, l'acte argumentatif serait toujours présent car le fait communicationnel est en permanence véhiculaire d'une certaine intention, quoi que ce soit plaire, mouvoir, émouvoir, séduire ou encore convaincre l'autre. De toute façon, le processus argumentatif est constitué essentiellement d'un raisonnement bien noué et structuré suivant les positions qu'occupent l'émetteur et le récepteur, dans ce lien, seul et uniquement l'orateur est maitre du moment oratoire.

La richesse des situations interhumaines suppose qu'on se convainc mutuellement, qu'on prévoit et qu'on construit un monde d'échanges qu'il s'agit à dominante de raisonnement ou autre, pour seule raison de créer une sorte d'humanisme à fortiori un monde pacifique C'est généreux de concevoir tel monde avec telle ambiance.

Sans doute, nous nous appuyons sur la mobilisation de moyens simples ou non permettant en premier lieu d'extraire tout ce qui a été refoulé au plus profond, par la suite, de satisfaire nos besoins internes et mystérieux ainsi que les attentes de l'autre. Sous cet angle et par conséquent, tout serait un rapport de séduction, de plaire, de pouvoir mettant en scène tout procédé porteur et tributaire d'intentionnalité.

L'accord préalable : un point d'appui :

Dans le cadre de la persuasion et du point de vue psychologique, il arrive parfois qu'un auditoire se trouve vêtu du doute, d'inquiétude et du malaise ; par conséquent il se protège, s'isole et s'abrite, consciemment ou inconsciemment, dès qu'il y ait intention de convaincre sous ses différents registres. Il se met à l'abri -pour ne pas dire à l'écart ou à distance- de toute tendance argumentative ou manipulatrice éventuelle.

Il s'agit d'une sorte de consensus tacite au minimum ou l'auditoire accepte de se positionner en tant que deuxième pôle pour qu'il y ait un contrat argumentatif. Dès qu'il se place en tant qu'auditoire, il assumerait qu'il serait assujetti à une entreprise de conviction.

En bref, on peut dire qu'il est question d'un contexte consensuel afin que l'acte argumentatif puisse avoir lieu et s'engager fructueusement, c'est une espèce d'un espace d'entente conduisant à une coopération de la part de l'interlocuteur visée par l'action de créer un état de confort et d'alaise exprimant et témoignant de la satisfaction et de l'approbation.

Alors, de temps à autre, il est d'exigence à l'orateur de convaincre l'auditoire de la nécessité de l'adhésion de ce dernier dans ce lien communicatif et qu'il (l'auditoire) doit exprimer son accord au préalable d'être impliqué dans le débat.

Cet accord préalablement manifesté de la part de l'auditoire constitue le feu vert permettant à l'orateur de mettre en marche les techniques argumentatives dont il est question. Pour y atteindre, il ne suffit pas d'être doté de moyens persuasifs mais il faut que l'orateur dispose -à terme convaincant- une crédibilité de façon à créer un état de confiance, d'assurance, d'aisance, de bien être, d'être à l'aise chez l'auditeur. Encore, il faut que l'auditeur ait une bonne impression en lui imposant certaine pensée, que les propos de l'orateur correspondent -à la convenance- à ce qu'il pense et à ce qu'il aspire ; et c'est à l'orateur de d'installer et d'établir cet état de chose en mobilisant et en calculant le mouvement, le geste, la position, l'architecture du discours nécessaire pour y arriver.

En terme de stratégie menant à décrocher cette connivence, l'orateur doit se construire une certaine image témoignant de la crédibilité, faisant appel au plaire, au séduire à la raison et aux sentiments, au jeu des mots, à la magie de l'expression, à la manipulation par le geste, à la maitrise de son discours.

Or, il est insuffisant, infécond et inutile lorsque l'argumentateur commence son action c.-à-d. de formuler et mettre en forme son opinion dans le moule argumentatif sans passer par décrocher une sorte d'accord préalable de la part de l'auditoire, ce point considéré comme essentiel autant qu'un point d'appui exigé dès lors.

D'ailleurs, l'orateur, avant d'énoncer le fait ou l'acte argumentatif, il est censé chercher dans l'espace de l'auditoire un point d'appui servant en tant que point de repère permettant le lancement de l'argumentation dans une ambiance et climat de sécurité et d'assurance. Ce point d'appui se repère et fonctionne

différemment suivant la famille d'argument qu'on a affaire, et son choix se fait à partir d'un thème accepté postérieurement par l'auditoire.

Il serait question de rechercher d'installer certains points essentiels, un ensemble de faite également convenable à la situation d'argumentation et également au champ de réception : ces points et faits servant comme un point de départ impérativement important. Certes, ce point d'appui donne de la force et du potentiel voire de la légitimité et la fertilité à l'acte argumentatif de façon que ce dernier échappe à l'accusation de vacuité. C'est une sorte d'un contrat de reconnaissance nécessitant la présence d'un terrain d'entente permettant et facilitant à la fois à une interaction pacifique et serein.

D'ailleurs, parler du consensus préalable implique qu'on insère la question d'intentionnalité, alors il convient de dire que « il ne suffit pas de reconnaître que le locuteur a l'intention générale de communiquer (certain contenu) ; il veut savoir plus en détail comment se spécifie cette intention, de façon à y conformer adéquatement son attitude réceptive. Il est souhaitable que le destinataire connaisse précisément son but ou son intention ». [A.H.GARDINER, The Theory of Speech and Language, Oxford, Clarendon Press, 1932 / cité par F.RECANATI, 1981, p42].

Alors, comme il se voit, l'intention du locuteur désigne ce qu'il veut communiquer et par là naisse la force illocutionnaire de l'énonciation ; à ce niveau il y a une sorte d'échange tacite permettant à l'instance réceptive de se préparer pour s'inscrire en tant que co-énonciateur, s'ouvrant sur un climat d'interaction.

Après avoir esquissé un peu de l'historique et du théorique, on passe à la partie pratique, mettant en vedette une méthode d'analyse des discours ou parties-fragments de discours véhiculant sommairement l'action politico-argumentative. Il serait affaire avec une gamme de discours appartenant en premier temps à ceux de la campagne électorale du président français Nicolas Sarkozy et en deuxième temps à ceux actualisés après son élection, et cela afin de réaliser deux perspectives selon les pistes suivantes :

Premièrement :

Il s'agit en premier temps de mettre au point la spécificité de l'acte argumentatif en montrant la particularité du discours politique et électoral surtout, qui est un cas très délicat et intéressant, et à travers lequel :

Deuxièmement :

S'inscrivant dans le même ordre d'idée, il s'agit à ce niveau de montrer dans un deuxième temps à quel point ce genre de discours est marqué pragmatiquement, c.-à-d. procéder au décodage de la performativité des énoncés pareils.

Il s'agira de dévoiler le potentiel et le fonctionnement argumentatif qui sont profondément et intimement liés au langage humain, afin de Pouvoir identifier les moules argumentatifs selon lesquels s'articulent les arguments.

Le discours politique ayant pour caractéristique de s'articuler et de s'élaborer autour des embrayeurs, des modalisateurs et des intensifieurs marquant des nuances ou permettant à celui qui s'engage dans l'action de parler ou de dire de nuancer son discours et cela met en défi le rapprochement du discours par ceux à qui s'adresse l'orateur.

Présentation du point d'émission :

Nicolas Sarkozy

Né à Paris en 1955, homme politique français très ambitieux, connu par sa boulimie acharnée au pouvoir. Ministre du Budget et porte-parole du gouvernement puis ministre en charge de la Communication (1993-1995), ministre de l'Intérieur (2002-2004 et 2005-2007), de l'Économie, des Finances et de l'Industrie (2004), il devient président de l'UMP (l'Union pour un Mouvement Populaire) en 2004. Il est élu à la présidence de la République en 2007. **(Le Petit Larousse 2010).**

Avant d'entamer l'analyse des discours collectés, il convient de définir le cadre conceptuel : des concepts opérationnels conçus comme des outils indispensables pour poursuivre notre tâche d'analyse, qui vont nous permettre et d'en éprouver l'efficacité théorique sollicité en tant qu'outils d'analyse, un esquisse d'outillage très indispensable pour le travail d'analyse.

A un second niveau l'analyse du discours intervient dans la mesure de mettre en exergue l'utilité de ces outils: elle intervient pour traiter un ensemble de données textuelles, opérant certaines méthodes : embrayeurs, déictiques, intensifieurs ou indice d'intensité, modalisateurs,

Les déictiques :

L'emploi de la langue nous offre l'opportunité de se référer au monde des objets, à une réalité extralinguistique, via un système référentiel, un mécanisme déictique ayant pour trait spécifique, le fait qu'il fonctionne corrélativement à une situation de communication donnée.

D'ailleurs, KERBRAT-ORRECCHIONI appelle une référence « le processus de mise en relation de l'énoncé au référent c'est-à-dire l'ensemble des

mécanismes qui font correspondre à certaines unités linguistiques certains éléments de la réalité extralinguistique » (p39, 1999).

Ainsi, et selon une autre perspective qui met en œuvre le fonctionnement des éléments de la sémantique, ORRECCHIONI distingue trois type de mécanismes référentiels lors du processus de décodage :

Référence absolue :

Où le choix des unités signifiantes pour dénommer une entité X s'opère arbitrairement sans qu'aucun autre élément n'entre en relation.

Référence relative au contexte linguistique :

Dont le contenu référentiel ne s'effectue qu'au par rapport à d'autres données (cotexte).

Et enfin, référence relative à la situation de communication :

Dont le sens d'un emploi varie selon les éléments constitutifs du contexte interlocutif ou situationnel qui donne une valeur sémantique authentique à ces unités linguistiques.

KERBRAT-ORECCHIONI propose la définition suivante :

> « Ce sont les unités linguistiques dont le fonctionnement sémantico-référentiel (sélection à l'encodage, interprétation au décodage) implique une prise en considération de certains des éléments constitutifs de la situation de communication, à savoir :
>
> - Le rôle que tiennent dans le procès d'énonciation les actants de l'énoncé,
> - La situation spatio-temporelle du locuteur, et éventuellement de l'allocutaire. ». (1999, p41)

Déictiques ou *shifters* en anglais, désigne une classe particulière par sa fonction sémantico-référentielle tenant compte –lors du processus de l'interprétation- les paramètres du contexte situationnel.

Référentiellement parlant, ces unités constituent une catégorie de référence si et seulement si elles correspondent à un contexte donné. Des unités telles : je-ici-maintenant, fonctionnent selon une perspective indicielle servant d'indices pour référer au monde extralinguistique.

Les pronoms personnels qui s'émergent actualisés au sein des énoncés constituent une part entière de ce système de référence.

L'actualisation de la langue permet de procéder à un ancrage référentiel s'organisant autour du locuteur suivant une inscription spatio-temporelle correspondant bien sûr à une situation de communication précise, faisant référence au monde (personnes, objets, lieu, temps) extralinguistique.

Dans le corpus choisi, notre analyse se fixe pour but de montrer la différence entre des discours politiques du président français Nicolas Sarkozy en ce qui concerne les stratégies adoptées durant la campagne électorale et ensuite après son élection.

Dans le même ordre d'idée, KERBRAT-ORECCHIONI rend compte de l'importance capitale du système dit de repérage déictique, ce dernier se voit et se veut original et authentique par le fait qu'il fonctionne à cheval : à l'intérieur de l'énoncé actualisé d'une part, et d'autre part il se reconnait à l'extérieur du linguistique et du discursif, c.à.d. « par rapport aux données concrètes relatives à la situation de communication » (1999, p62).

Elle ajoute : « à travers leur retour obstiné tout au long du texte, les formes de la personne tendent à amener les contenus communiqués dans la situation de communication, et à y renouveler sans cesse leur inscription » (Ibid.). Cela débouche sur la question d'ancrage qui nous conduit à parler sur une autre question celle du système je-ici-maintenant qui –référentiellement parlant, dépourvu d'autonomie référentielle s'il est pris hors contexte actualisé.

Chaque situation d'interlocution est tout à fait nouvelle et particulière dont l'encodage et le décodage d'un énoncé donné, bien sur en s'inscrivant dans la machine discursive faisant allusion à l'actualisation, s'opère une analyse déictique par le biais du quelle certains indices seront déterminable à condition qu'ils reçoivent un contenu référentiel.

Toujours selon l'optique de la subjectivité dans le discours, KERBRAT-ORECCHIONI étale sa propre conception à propos des traces de l'inscription du sujet parlant dans l'énoncé via intégrer quelques éléments classés en tant que faits énonciatifs. S'inspirant et partant des considérations revenant à É.BENVENISTE et TODOROV, elle a enchâssé dans la catégorie des éléments indiciels d'autres points tels : les unités linguistiques à valeur émotive et à contenu évaluatif ; alors, par là, on témoigne un phénomène d'extension touchant le système du repérage référentiel. (Id, p77). Cet investissement a été enrichi et soutenu par FILMORE qui propose un autre élément celui qu'il dénomme : la déixis sociale, un autre paramètre qui s'ajoute aux précédents, pour désigner l'aspect social qui dépeint l'entité énonciative. (Id, p78).

Autant d'expressions qui sont à considérer comme subjective dans la mesure où elles indiquent que le sujet énonciateur se trouve émotionnellement et affectivement impliqué dans les plies de son discours, ainsi, elles font preuve à quel point est-il adhéré à ses propos. En outre, les expressions (verbes, adverbes ...) marquant différentes nuances, le doute, l'incertitude, l'approximation ou l'éloignement désignent la catégorie des modalisateurs

L'analyse conversationnelle :

> « On appelle analyse de discours la partie de la linguistique qui détermine les règles commandant la production des suites de phrases structurées. »
> (Jean DUBOIS et al, 1999, p34).

Cette discipline selon la perspective de l'école française « a pour objets essentiels la relation du sujet parlant au processus de production des phrases (c.-à-d. l'énonciation) ou la relation du discours au groupe social à qui il est destiné (sociolinguistique) » (Ibid., p35).

L'analyse conversationnelle, cette discipline caractérisée par l'interdisciplinarité prend comme objet d'étude le discours oral qui se considère comme un agencement complexe de séquences conversationnelles, prenant en compte tous les facteurs situationnels dont le contexte interactionnel et social implique une démarche transdisciplinaire faisant appel à la pragmatique, la psychosociologie...

C'est une approche multidisciplinaire qui s'est développée en Europe et aux États-Unis à partir des années 1960. Elle puise dans de nombreuses sources disciplinaires, faisant recours aux champs de la psychologie, de la sociologie, de la philosophie, des sciences du langage, des sciences de la communication, et même de l'histoire.

Elle s'applique à des objets aussi variés que, par exemple le discours politique, religieux, scientifique, artistique. Elle s'intéresse à l'analyse des concepts, à la linguistique et à l'organisation narrative des discours oraux et écrits qu'elle étudie, en puisant notamment dans de nombreuses sources théoriques communes.

En outre, elle s'occupe d'examiner les rapports des sujets parlants à leurs propres discours. Puisque l'analyse de discours présume l'existence d'une réalité, existante dans l'énoncé, formée à travers l'argumentation, la stylistique, la forme et les enchaînements du discours oral ou écrit celle-ci diffère de l'analyse de contenu. Pour l'analyse du contenu, le discours est un reflet de la réalité, pour l'analyse de discours, celui-ci constitue la réalité en soi.

On dit que l'analyse de discours est une approche transdisciplinaire et multidimensionnelle où interviennent : la sémantique et la sémiotique, la pragmatique, la syntaxe, la sociologie, la psychologie ... . Elle prend en compte et donne la primauté au contexte de l'énonciation, les caractéristiques des locuteurs ainsi que les caractéristiques sémantiques de l'énoncé. Elle considère le fonctionnement linguistique des discours dans lesquels elle voit une réalité à analyser.

Première station analytique :

Ça concerne l'analyse de la première catégorie du discours, celle qui précède sa réussite dans le scrutin, c'est le discours de la campagne électorale, et quand on parle de cela, il ne sera pas étonnant que l'orateur-candidat mette en scène entièrement l'ouvrière persuasive-rhétorique affectant son discours.

Nicolas Sarkozy, Congrès de l'UMP

Mes chers amis,

Dans ce moment que chacun devine si important pour la France, si important pour l'avenir de chacune de vos familles, si important pour moi, plus que n'importe quel autre sentiment, ce qui m'étreint surtout c'est une émotion profonde. Cette émotion, j'aurais pu essayer de la qualifier, j'aurais pu tenter l'exprimer dans un mot, j'aurais pu vous dire merci mais ce merci n'aurait pas été à la hauteur de ce que j'éprouve à cet instant. Il y a des sentiments qui sont si forts qu'il n'y a pas de mot assez grand pour les dire. Il y a des sentiments qui se ressentent tellement qu'on n'a pas besoin de les nommer.

- Pour commencer l'analyse, il convient de signaler la première stratégie mise en place reflétant une logique intelligente, Mr Sarkozy introduit son discours par un effacement délicat, par lequel il s'efface afin de s'identifier à tous les français, et donc pour donner une bonne impression.

- Certains mots comme : chacun, chacune: argumentent tous seuls, leurs effets jouent à plusieurs niveaux, cette puissance peut être interprété différemment à savoir ce qu'ils véhiculent comme charge sémantique et ce qu'ils apportent comme sens et connotations à l'énoncé où ils s'insèrent.
- Les intensifieurs sont présents avec dominance, Mr Sarkozy présente une richesse quant à ce thème, il emploie à titre d'exemple: *si important* (deux fois), *plus que*, *si fort*, *assez grand* et enfin *tellement*. Ce procédé relève de ce qu'on appelle l'expressivité au profit de l'insistance.

Cette émotion qui me submerge au moment où je vous parle, je vous demande de la recevoir simplement comme un témoignage de ma sincérité, comme un témoignage de ma vérité, comme un témoignage de mon amitié.

- Le verbe « submerger » exprime une profondeur de sens traduisant un point extrême d'émotion, il exprime ce que le candidat ressent indiciblement, allant plus loin, il fait preuve d''une grande et intense émotion.
- Dans cette partie on remarque la mise en place d'un procédé prosodique créant certaine musicalité qui fait écho et résonnance, c'est l'effet d'une répétition anaphorique à double effet : en premier lieu, il a procédé par gradation qui relève des figures stylistiques consistant à citer des mots par degrés successifs et selon une progression ascendante ce qui donne une qualité d'attrait esthétique à l'expression ; et en second lieu, très clair sur le plan affectif, Mr Sarkozy renforce ou plutôt associe à ces mots

certaine expressivité, certaine force, si on écoute la réalisation de ce passage, on distingue une ascendance claire exprimant une certaine intensité interprétant une volonté de s'impliquer et de s'engager, il veut s'imposer et par-là décrocher une sorte de confiance de ses auditeurs et également il veut stabiliser le contexte de réception.

- Il est également convenable d'ajouter une remarque très importante, celle de l'emploi d'une trilogie marquant une finesse infiniment intelligente de la série : sincérité, vérité et amitié ; en plus de la succession rimique qui recrée à nouveau cet effet musical dont on a déjà parlé, ces concepts renvoient ensemble à une seule réalité :l'univers et la sphère des valeurs morales et humaines et qui impliquent forcément le partage et l'acception, se rapportant à un champ bien défini par sa visée : caressant la corde de l'affectif et l'émotionnel; sollicitant sympathiquement une empathie passionnante et donc capable d'emporter l'adhésion des récepteurs, et qui dit sympathie dit aussi adhérence et adhésion. Tout ce jeu de musicalité constitue un amalgame et assemblage symbiotique et harmonique provoquant un écho retentissant sur l'oreille et également sur l'esprit des récepteurs, pour ne pas dire un alliage politico-rhétorique.
- Il se montre doux, affectueux donnant une image du gentil, du sympathique et du familier dans le but de casser les bornes avec ses auditeurs. C'est à nouveau l'ancienne question de la véridiction, où le candidat est censé avoir cette qualité précieuse en tant que candidat dans une campagne électorale aux yeux des électeurs.

Techniquement parlant, il s'agit d'une initiation proprement dite à la mise en œuvre du processus argumentatif, c'est une sorte de préparation pour créer une espèce d'entente et d'accord préalable requis dans ce contexte politique.

À l'orée de cette campagne où pendant des semaines je vais beaucoup donner, beaucoup recevoir et, peut-être, beaucoup payer- je veux que chacun d'entre vous soit convaincu de la farouche détermination, de l'énergie infinie que j'irai puiser dans la part la plus profonde de moi-même pour faire triompher la cause qui nous unit.

- En entamant son combat discursif, Mr Sarkozy oppose deux actes qui paraissent tout à fait complémentaires se repérant dans le cadre de la sociabilité requise lors de l'activité politique: *donner* et *recevoir* ; cela nous rejoint avec l'idée de donner des sacrifices sans mesure dans l'intention de recevoir une certaine contrepartie. Et cela concrétise excellemment le principe pragmatique d'échange, de réciprocité, d'interaction, de tisser des relations … ; en effet, ces actes de don ou de donation et de réception mènent automatiquement au bonheur voire à un état très développée de sublimation et de satisfaction ; et d'ailleurs ça fait partie de la nature humaine. Au-delà de ces questions, le candidat exploite à nouveau un modalisateur : « *beaucoup* » à trois reprises, un adverbe qui exprime une intensité et une insistance derrière lesquelles il veut transmettre un message pour les auditeurs : c'est peineux, pénible et contraignant de supporter telle position. Ensuite

il dévoile sans prémisses son intention : il veut que tout le monde soit absolument convaincu de certaines choses afin de triompher la cause qui les unit, et pour y arriver il a exploité à bon escient des expressions tellement forte sur le plan sémantique : «*farouche détermination, de l'énergie infinie* », d'ailleurs ces structures binaires (farouche, infinie/ détermination, énergie) transmettent et traduisent pleinement telle émouvante émotivité. Particulièrement dans ce passage on peut nettement discerner la force tant pragmatique que sémantique des mots bien sélectionnés : (*convaincu- triompher-unit)* ; ce sont des mots d'ampleur et d'écho. L'expression *(la cause qui nous unit)* nourrit encore l'esprit du groupe, du rassemblement et de la collectivité où l'orateur s'efface au profit de l'union et d'ailleurs son slogan jette à fortiori dans la même orientation : *« ensemble tout devient possible »*.

Aujourd'hui je le sais aujourd'hui, je n'ai pas le droit de vous décevoir, je n'ai pas le droit d'hésiter, tout simplement pas parce que je n'ai pas le droit d'échouer ! Je dois gagner… gagner pour vous … gagner pour la France.

- Dans cette fréquence, le candidat reprend son combat, on constate l'emploie d'un verbe de modalité (je veux) exprimant sa sincère volonté d'emporter la conviction des récepteurs en utilisant dans un sens pragmatique l'expression (soit convaincu). Il se présente par un *je* en s'adressant à un *vous*, puis il conclut par utiliser le « *nous* » (collectif et non pas le *nous* rhétorique de majesté qui correspond réellement à un *je*) dans l'intention de donner à sentir une sorte de sort

commun, dans une relationnelle d'union et de solidarité. Enfin, il se surestime en parlant sur un ton d'assurance et de confiance (je dois gagner), il utilise le verbe « *devoir* » dans la mesure où sa réussite est considérée comme un devoir, une obligation, ou en allant plus loin : un sort inéluctable reliant le destin du peuple et de la France avec son sort, et considérant sa réussite réellement celle de la France, c'est une pure incarnation. Il exclut tout ce qui relève du sphère du doute, d'hésitation et de la déception, afin de joindre celui de l'espérance et de la réussite souhaitée avec une pleine confiance et une pleine assurance dès le départ (je dois gagner). Du point de vue personnel, le succès du locuteur dans ces élections se veut héroïque et personnel et en même temps il présente le sort heureux de la France.

Toute ma vie j'ai rêvé d'être utile à la France, à mon pays, à ma patrie. Aujourd'hui vous venez de réaliser la première étape de ce rêve. Seule compte à cet instant l'espérance de la foule immense que vous formez, tendue vers un seul but : la victoire de la France. Seul compte l'enthousiasme de cette grande famille qui est la tienne Cher Alain JUPPE. Je veux t'associer à ce rassemblement. Sans toi et sans la victoire de Jacques CHIRAC en 2002 elle n'aurait jamais existé cette grande famille.

- Encore une fois, Mr Sarkozy présente son éventuelle victoire en tant que victoire de La France. Il a employé le mot *utile* avec une charge pragmatique associé par l'expression de son caractère ambitieux. Par cet effet, on sent une sorte d'incarnation à travers une figure hautement et extrêmement amplifiée.

- Or, il s'efface pour incarner, symboliser vaniteusement la victoire de la France ; cette dernière est insérée par le biais de plusieurs supports : pays-patrie, là, le locuteur utilise une figure de style, le pléonasme, cela laisse forcément une sorte de redondance avec un effet rhétorique.

Oui, mes chers amis, tous ensemble réunis, unis, solidaires, tout devient possible.

- Certains mots travaillent le même thème celui du rassemblement, de la solidarité, de l'union, de la réunion ; animé par l'idée de la concordance et l'harmonie. D'ailleurs, ce « tous ensemble » qui est similaire à « vivre ensemble » est un mot clé redondant, figurant dans des cas typiquement persuasifs, voulant transmettre sur le plan socio-affectif de bonnes intentions politiques et morales du candidat. D'ailleurs, toutes les unités utilisées dénotent un ton collectif, une tonalité d'esprit de rassemblement.

À cet instant où pour moi tout change, je ne peux m'empêcher de penser à ceux qui m'ont fait rêver d'une autre destinée, d'une vie plus grande, d'un avenir plus passionnant. Ils ont été pour moi une source de réflexion, d'espérance, et même parfois de confiance.

Eux, ce sont les héros de la Résistance et de la France Libre, ces hommes avec lesquels j'ai fait mes premiers pas en politique, ces hommes qui venaient d'une époque où la politique s'était confondue avec le patriotisme et avec l'épopée. Ces hommes qui ont maintenu l'honneur de la France.

Ils l'ont reconstruite, ils l'ont réconciliée avec l'Allemagne, qui ont fait l'Europe, qui ont fondé la Vème République. Ils avaient toujours été en avance sur leur temps.

Il m'ont appris, parce qu'ils le savaient mieux que quiconque, ce qu'était le gaullisme : non une doctrine que le Général de Gaulle n'avait jamais voulu mais une exigence morale, l'exercice du pouvoir comme un don de soi, la conviction que la France n'est forte que lorsqu'elle est rassemblée, la certitude que rien n'est jamais perdu tant que la flamme de la résistance continue de brûler dans le cœur d'un seul homme, le refus du renoncement, la rupture avec les idées reçues et l'ordre établi quand ils entraînent la France vers le déclin.

- Passant à une autre rubrique, Mr Sarkozy se donne une image plus que rassurante en s'identifiant au GRANDS, « Eux, ce sont les héros de la Résistance et de la France Libre, ces hommes avec lesquels j'ai fait mes premiers pas en politique ...», ceux qui constituent pour lui une source de réflexion, d'espérance, et même parfois de confiance avec des valeurs du patriotisme, du nationalisme, des principes de la république laïque.
- Passant vers un autre thème, Mr Sarkozy se manifeste profondément attaché au gaullisme, il tient un discours patriotique, alors il emploie un argument d'autorité, il insère une gradation avec des mots à forte charge sémantique et pragmatique: *exigence* –puis- *conviction* –ensuite- *certitude*: le chois de ces mots est bien évidemment bien réfléchi et n'est pas fait gratuitement. Leur emploi saturerait largement le fond contextuel.

- Le gaullisme en tant que valeur symbolique a été parfaitement investi pour bruler des sentiments de patriotisme et d'héroïsme, Ce concept nourrit le sens de l'émouvoir.

Ces hommes furent grands dans la guerre mais le furent aussi dans la paix. Ils ont toujours fait ce qu'ils avaient à faire.

Et bien Je veux rendre hommage à Jacques Chaban-Delmas, général de la résistance à 29 ans, au rêve si beau, si prémonitoire, de la Nouvelle Société. Oui madame de Chaban-Delmas, votre présence parmi nous m'honore, parce que je veux vous dire une chose : le dernier grand combat politique de votre mari fut pour moi le premier. J'avais 17 ans et l'impression de partir à la guerre. C'était la fin d'une époque, celle où le gaullisme ne pouvait plus appartenir à un parti.

- Dans cette partie, le candidat exploite intelligemment un point d'appui très important quand il s'adresse à la personne de Madame de Chaban-Delmas, dès ce moment son discours prend une nouvelle direction et acquiert un plus de valeur et d'importance car cette femme est une référence d'envergure.

Je veux rendre hommage à Achille Peretti, grand résistant, qui me confia mon premier mandat de conseiller municipal. Je veux dire mon amitié, mon affection à Édouard Balladur, je n'oublierai à jamais qui m'a fait confiance en me donnant mes premières responsabilités ministérielles alors que j'étais si jeune encore. Et je veux dire mon respect à Jacques CHIRAC qui en 1975 à Nice m'a offert l'opportunité de mon premier discours.

- Ici, on assiste à un argument d'autorité où Mr SARKOZY met à témoins certaines vedettes qui ont tatoué l'histoire française depuis longtemps avec lesquels il a de beaux souvenirs, il tient à rendre hommages à ces hommes inoubliables selon un ordre hiérarchique ascendant bien constaté. (Nous rappelle l'immensité du patrimoine humanitaire. Dans une intention de se présidentier ou se légitimer proprement dit), dont la visée majeure est de crédibiliser sa position méritoire d'être le candidat élu légitimement, représentant le projet du parti libéral (l'UMP) du GAUCHE.

Alors je vais vous dire une chose : tous ces hommes m'ont enseigné, à moi petit Français au sang mêlé, l'amour de la France et la fierté d'être français. Et bien je veux dire trente-cinq ans après, l'amour de la France n'a jamais faibli et cette fierté ne m'a jamais quittée. Alors c'est vrai, longtemps ce sont des choses que j'ai tues. Longtemps ce sont des sentiments que j'ai gardés pour moi, comme un trésor caché au fond de mon cœur que je n'éprouvais le besoin de partager avec personne. Parce que longtemps j'ai pensé que la politique n'avait rien à voir avec mes émotions personnelles. J'imaginais qu'un homme fort se devait de dissimuler ses émotions. J'ai depuis compris que celui qui est fort c'est celui qui apparaît dans sa vérité. J'ai compris que l'humanité c'est une force et en aucun cas une faiblesse.

- il s'agit d'argument d'autorité, l'évocation des notoriétés (hommes nobles par leur nature, quel qu'ils soient de politique, de …). La nécessité du changement au sein des métamorphoses survenues et qui touchent tout.

- Mr Sarkozy considère qu’un homme sera fort si et seulement s’il se revêt, puise de la véridiction.
- Selon une autre rubrique, le candidat puise son langage à partir d’une sphère qui fusionne amour, devoir, fierté, puissance et faiblesse, humanisme et surtout un émotionnel et un élan ardents ; toutes ces prémisses travaille le projet persuasif. Alors il s’appuie sur des arguments contraignants faisant recours aux valeurs universelles à très grandes portée.

J'ai changé. J'ai changé parce qu'à l'instant même où vous m'avez (dédaigné) désigné j'ai cessé d'être l'homme d'un seul parti, fût-il le premier de France. J'ai changé parce que l'élection présidentielle est une épreuve de vérité à laquelle nul ne peut se soustraire. Parce que cette vérité je vous la dois. Parce que cette vérité je la dois aux Français.

- Incident linguistique, lapsus (dédaigné/désigné) commis par le candidat, cela traduit son état d’esprit.

J'ai changé parce que les épreuves de la vie m'ont changé. Je veux le dire avec pudeur mais je veux le dire parce que c'est la vérité et parce qu'on ne peut pas comprendre la peine de l'autre si on ne l'a pas éprouvée soi-même.

On ne peut pas partager la souffrance de celui qui connaît un échec professionnel ou une déchirure personnelle si on n'a pas souffert soi-même. J'ai connu l'échec, et j'ai dû le surmonter comme des millions de Français.

- Ici s'amorce un phénomène d'identification par excellence, le candidat s'identifie aux français, plutôt aux malheureux, qui ont connu un échec, une souffrance. L'emploi du pronom personnel indéfini « on » soutient et renforce cette subjectivité-objectivité mêlée dans l'intention de projeter une image crédible et satisfaisante d'une personne qui partage les mêmes soucis, les mêmes circonstances défavorables, les mêmes souffrances, les mêmes peines et malheurs, un homme appartenant à une société pareille que celle de tous les français. A l'image de ses concitoyens, le candidat veut projeter une simple image de lui-même. Le thème du changement s'est fortement implanté, il figure un peu partout (a une large portée) jusqu'à devenir insupportable à l'oreille et à l'esprit, ce concept est dû inéluctablement pour défier puis surmonter les peines, les souffrances et les calamités de la vie. Stratégiquement parlant, le candidat se prend pour un simple citoyen faisant allusion à la classe populaire qui vit en ombre et souffre dans le silence.

On ne peut pas tendre la main à celui qui a perdu tout espoir si l'on n'a jamais douté. Il m'est arrivé de douter. N'est pas courageux celui qui n'a jamais eu peur. Car le courage c'est de surmonter sa peur.

Cette part d'humanité, je l'ai enfouie en moi parce que j'ai longtemps pensé que pour être fort il ne fallait pas montrer ses faiblesses. Aujourd'hui j'ai compris que ce sont les faiblesses, les peines, les échecs qui rendent plus fort. Qu'ils sont le compagnon indispensable de celui qui veut aller loin.

- À ce niveau, le candidat tient un discours de principe, il parle de généralités, ces dernières sont fortement et tout à fait partagées par la classe populaire, par ceux qui ont fréquenté l'école de la vie.

J'ai changé parce que le pouvoir m'a changé. Parce qu'il m'a fait ressentir l'écrasante responsabilité morale de la politique. Le mot "morale" ne me fait pas peur.

- Parmi les facteurs menant au changement : le pouvoir, cette puissance que tout le monde cherche à posséder, se trouve souvent en rapport avec le mot *morale* qui a une lourde valeur. Seulement prouve une confiance rassurante, il n'a aucune peur quant à cette question, faisant preuve d'une sincérité absolue et sans la moindre peur ou doute.

J'ai changé parce que nul ne peut rester le même devant le visage des parents d'une jeune fille brûlée vive. Parce que nul ne peut rester le même devant la douleur qu'éprouve le mari d'une jeune femme tuée par un multirécidiviste condamné dix fois pour violences et déjà une fois pour meurtre. Dans son regard on lit l'incompréhension de celui qui ne comprend pas comment l'indicible a pu être possible. Je suis révolté par l'injustice et c'en est une lorsque la société ignore les victimes. Je veux parler pour les victimes, je veux agir pour elles et même, même s'il le faut je veux crier en leurs noms.

- Dans cette partie, le candidat exploite à bon escient un argument de vérité où il insère des faits réels faisant partie du passé proche, une mise à témoin irréprochable interpelant des souvenirs douloureux qui appellent la mémoire collective du peuple. Il nous expose notamment comment il a été secoué par l'atrocité de ces actes terroristes de violence, de brutalité et de criminalité, témoignant son refus et son rejet total de toute sorte d'injustice ou de cruauté, faisant preuve d'un flux d'humanisme infini de sorte que le changement soit une exigence inéluctable, une forme d'action pour dénoncer toute forme de barbarie , de terrorisme et de vandalisme.
- Vers la fin de cette partie, Mr Sarkozy met en parallèle deux dimensions de sorte qu'il mette en opposition le dire et l'agir, et en ce contexte que s'applique le principe de fusionnement des deux valeurs ; ce processus d'inférence ne s'arrête pas à ce point mais il continue sur une piste où l'orateur se responsabilise et se soumet à une obligation (même s'il le faut) pour passer à nouveau mais dans un niveau différent celui du cri, extériorisant sa volonté de s'identifier à ses compatriotes au point qu'il pourrait crier à leur place si besoin était, voulant conceptualiser au public son humanisme, il insiste sur la dimension humaine de la parole, de l'acte et du cri, sa cordialité et son caractère sensible vis-à-vis à ce genre de situation. C'est l'effet de la dramatisation ou le candidat revêt avec un aspect d'amplification, intensifier pour créer certain état commun de chagrin dont le but est d'accroître l'enthousiasme puis l'esprit d'adhésion et également installer certaine entente

et connivence avec son public, et c'est explicable et même justifiable car ce genre de cas qui appelle à la charité est partagée dans tous les cas de figure par tous.

J'ai changé parce qu'on change forcément quand on est confronté à l'angoisse de l'ouvrier qui a peur que son usine ferme.

- Certains mots comme « forcément » donnent une orientation précise au discours et conséquemment le sens reçoit une valeur et une charge extérieure. Selon l'orateur, cette vérité de changement est obligatoire face aux contraintes sociales, face à l'angoisse qui panique quotidiennement les pauvres ouvriers, face à ce lourd fardeau qui gêne la classe populaire et devient une phobie menaçante à plus d'un titre.

J'ai changé quand j'ai visité le mémorial de Yad Vashem dédié aux victimes de la Shoah. Je me souviens, au bout d'un long couloir, d'une grande pièce avec des milliers de petites lumières et des prénoms d'enfants de 2 ans, de 4 ans, de 5 ans prononcés à voix basse de façon ininterrompue. C'était le murmure des âmes innocentes. Je me suis dit alors que c'était cela la politique : faire barrage à la folie des hommes en refusant de se laisser emporter par elle.

J'ai changé quand j'ai lu à Tibhirine le testament bouleversant de frère Christian, enlevé puis égorgé par des fanatiques avec six autres moines de son monastère. Le GIA avait prévenu : "nous

égorgerons". On retrouva les sept têtes des moines suppliciés sans leurs corps.

Deux ans auparavant, cet homme de charité avait par avance pardonné à son assassin : "s'il m'arrivait un jour d'être victime du terrorisme, (...). Voici que je pourrai, s'il plaît à Dieu, plonger mon regard dans celui du Père pour contempler avec lui les enfants de l'Islam tels qu'il les voit (...). Et toi aussi l'ami de la dernière minute, qui n'aura pas su ce que tu faisais. Oui pour toi aussi je le veux, ce Merci, cet "Adieu" (...). Et qu'il nous soit donné de nous retrouver, larrons heureux, en paradis s'il plaît à Dieu notre Père à tous deux !" Par son humanité immense, par sa volonté de rassembler les hommes le frère Christian fait honneur à la France laïque et républicaine.

À Tibhirine, j'ai compris ce qu'est la force invincible de l'amour et le sens véritable du mot "tolérance".

- Dans cette partie, s'affiche clairement une stratégie narrative, on a affaire avec des mots -pragmatiquement parlant- énormément chargés avec des connotations fortes, et c'est dans une perspective de se servir d'événements réels provoquant certains états d'âme et touchant la sensibilité des gens, afin d'appuyer son argumentation. L'orateur touche la corde de l'amour, la tolérance, l'humanisme.

À Tibhirine, le frère Christian m'a enseigné, par-delà la mort, que ce que les grandes religions peuvent engendrer de meilleur est plus grand ce qu'elles peuvent engendrer de pire, que les extrémismes ne doivent jamais être confondus avec le sentiment religieux qui porte une part de l'espérance humaine.

Opposer ce sentiment religieux à la morale laïque serait absurde. Nous sommes les héritiers de deux mille ans de chrétienté et d'un patrimoine de valeurs spirituelles que la morale laïque a incorporé.

Il ne faut pas opposer l'un et l'autre nous sommes le fruit de cette synthèse et de cette rencontre pour ne pas dire de ce métissage entre la morale laïque et deux mille ans de chrétienté. La laïcité à laquelle je crois, ce n'est pas le combat contre la religion. C'est le respect de toutes les religions.

- Alors, ici figure la question conflictuelle des religions qui occupe une place importante dans le monde politique ayant une dimension universelle ; après avoir exposé un petit récit réel incorporant un événement historique et qui reste encore gravé dans la mémoire humaine, le candidat s'appuie sur cette histoire pour expliquer son point de vue, il nous expose son attachement -passionnément exprimé- à la morale laïque qui figure non pas comme l'antagonisme de tout ce qu'est religion mais au contraire, toujours selon le point de vue du candidat, elle doit se fixer pour objectif la diffusion de la tolérance et la réconciliation au sein des religions pour créer un espace géopolitique chaleureusement accueillant dans un climat de coexistence et de cohabitation pacifique, loin de toutes formes de

contrainte. D’ailleurs, le candidat appelle au nom de la France accueillant et acceptant toutes les religions sur le territoire dans une ambiance de respect réciproque jusqu’à devenir l’espace du métissage religieux et culturel.

- La laïcité comme une institution émaillant des constitutions et des systèmes politiques figure dans l’Abécédaire critique des nouveaux mots du pouvoir comme étant
- L’image que beaucoup associent au mot laïcité correspond à un système gouvernemental qui exclut l’influence des pratiques religieuses à savoir leurs différences de l’exercice politique mettant en abri les institutions qui le composent ainsi que la vie des gens, ayant pour principe : assurer le bon fonctionnement de la machine politique loin de toute sorte de brouillage nuisant au bon déroulement, créant un espace spacieux qui suffisent pour comprendre tout sous le drapeau du : fraternité, égalité et …

J'ai changé quand j'ai rencontré Mandel, ce grand Français. J'avais voulu écrire sa vie pour réparer une injustice, pour changer le regard des autres sur cette destinée tragique. C'est mon regard sur la politique qui s'en est trouvé transformé. Georges Mandel avait la passion de la politique. En mars 1940, il est ministre de l'Intérieur.

- Encore une fois de plus, Mr Sarkozy compte sur cette technique en vertu du quelle il renforce et appuie davantage son statut, il cite des grandes personnes qui ont bouleversé le monde par ce qu'ils ont laissé comme héritage honorant et suscitant fierté.

- « J'ai changé » est l'expression frappante ayant un écho reconnaissable dans ce genre de cas, elle reflète la toile de fond d'une idéologie qui traduit un esprit de changement, d'ailleurs c'est un terme passe-partout émaillant la quasi-totalité des discours politiques, servant à promettre un avenir meilleur, selon *l'abécédaire critique des nouveaux mots du pouvoir* écrit par *Pascal Durand*-(page : 52-53), le thème du changement est sérieusement tranchant et d'une importance capitale sur plusieurs niveaux lorsqu'il est actualisé dans des contextes pareils ; sur le plan connotatif il est très riche sinon multidimensionnel : il peut faire allusion au changement politique, social, idéologique, économique, culturel ou tout bonnement personnel. Que ce soit la nature du changement, il est certainement dû à des circonstances sérieuses d'ordres différents.

Au milieu de la débâcle, il est l'un de ceux qui plaident pour la Résistance. Il est arrêté. Le 7 juillet 1944, des miliciens le tirent de sa prison et le font monter dans une voiture. Arrivé dans la forêt de Fontainebleau ils l'abattent d'une rafale de mitraillette.

Mes chers amis, écoutez :

Le 24 juillet, sa fille écrit à Pierre Laval : "Je suis encore bien petite et bien faible à côté de vous (...). Je veux vous dire M. Laval que je plains beaucoup votre fille. Vous allez lui laisser un nom qui marquera dans l'histoire. Le mien aussi. Seulement le mien sera celui d'un martyr."

Ce jour-là, la France s'appelle Claude Mandel. Elle a 14 ans, son père vient d'être assassiné non par l'occupant mais par des Français ennemis de la France. Je me sens l’héritier de ce testament de cette jeune fille de quatorze ans qui a fait honneur à la France le vingt-quatre Juillet 1944.

- Voilà un vrai moment crucial de glorification, ici s’instaure un moment d’extase celui d’un point extrême de l’émouvoir où le candidat ose de dire qu’il se sent l’héritier du testament de la fille qui s’appelle Claude Mandel et qui incarne la France par son consciente innocence.

La France, elle a 17 ans le visage de Guy Môquet quand il est fusillé : "17 ans et demi, écrit-il :... Ma vie a été courte ! Je n'ai aucun regret si ce n'est de vous quitter tous."

La France, elle a 19 ans et le visage lumineux d'une fille de Lorraine quand Jeanne comparaît devant ses juges.

Elle a 32 ans et le visage d'un émigré italien naturalisé français, quand Gambetta quitte en ballon Paris assiégé pour organiser la résistance aux Prussiens.

La France, elle a 44 ans, le visage ensanglanté de Moulin quand il meurt sous la torture "sans avoir livré aucun secret, lui qui les savait tous."

Elle a 50 ans et la voix du Général de Gaulle le 18 juin 1940.

Elle a 56 ans, le visage noir d'un petit-fils d'esclave devenu gouverneur du Tchad et premier résistant de la France d'Outre-mer. Elle s'appelle Félix Eboué.

Elle a 58 ans et le visage de Zola quand il signe "J'accuse" pour défendre Dreyfus et la Justice.

Elle a 60 ans, le visage d'un proscrit qui s'appelle Victor Hugo lorsqu'au commencement des Misérables il écrit : "Tant qu'il y aura sur la Terre ignorance et misère des livres de la nature de celui-ci pourront ne pas être inutiles".

Elle a 77 ans et la force du Tigre quand Clemenceau déclare en mars 1918 : "Je continue à faire la guerre et je continuerai jusqu'au dernier quart d'heure car c'est nous qui aurons le dernier quart d'heure !"

Elle a la voix, la figure, la dignité d'une femme, d'une mère, rescapée des camps de la mort qui s'écrie à la tribune de l'Assemblée : "nous ne pouvons plus fermer les yeux sur les 300 000 avortements qui, chaque année mutilent les femmes de ce pays". Ce jour là, elle s'appelle Simone Veil.

Elle a la voix d'un jeune prêtre français, l'abbé Pierre, qui à la radio un jour de l'hiver 54 lance aux hommes son appel pathétique : "Mes amis au secours. Une femme vient de mourir gelée cette nuit, à trois heures, sur le trottoir du boulevard Sébastopol (...). Devant leurs frères mourant de misère, une seule opinion doit exister entre les hommes : la volonté de rendre impossible que cela dure (...).

Elle a le visage, l'âge de Georges Pompidou quand il évite le pire en mai 68.

La France, elle a le visage, l'âge, la voix de tous ceux qui ont cru en elle, qui se sont battus pour elle, pour son idéal, pour ses valeurs, pour sa liberté.

Elle a le visage, l'âge, la voix de tous les Français qui ont au fond de leur cœur la conviction que la France n'est pas finie. Car elle n'est pas finie la France. Parce que dans mon cœur comme dans mon esprit, la France ne veut pas, ne doit pas, ne peut pas mourir.

À chaque fois qu'on l'a crue finie, elle a étonné le monde. À chaque fois elle s'est relevée. À chaque fois elle a su trouver en elle la force de ressusciter.

- Diaporama panoramique exposant brièvement un aperçu historique qui fait le point sur quelques repères historiques. Sur la plan stratégique, cette espèce de chronologie permet à l'orateur de s'effacer pour donner davantage d'importance aux faits relatés, ces derniers travaillent excellemment son projet, c.-à-d. renforcer le lien avec son public, via le fait qu'il s'appui précisément et intensément sur la composante affective et émotive provoquée et exprimée dans ce contexte patriotique.

Ma France, c'est le pays qui a fait la synthèse entre l'Ancien Régime et la Révolution, entre l'État capétien et l'État républicain, qui a inventé la laïcité pour faire vivre ensemble ceux qui croient au Ciel et ceux qui n'y croient pas.

- A ce niveau, Mr Sarkozy change la tonalité du discours passe à un autre registre, un autre ton; il utilise l'adjectif possessif (ma) mettant en possession la France, il

s'approprie il met en évidence sa propre conception qu'il appelle "synthèse" sur la fameuse laïcité.

Ma France, c'est le pays qui, entre le drapeau blanc et le drapeau rouge a choisi le drapeau tricolore, en a fait le drapeau de la liberté et l'a couvert de gloire.

Ma France, c'est celle de tous les Français sans exception. C'est la France de Saint-Louis et celle de Carnot, celle des croisades et de Valmy. Celle de Pascal et de Voltaire. Celles des cathédrales et de l'Encyclopédie. Celle d'Henri IV et de l'Edit de Nantes. Celle des droits de l'homme et de la liberté de conscience.

- Valeurs, principes, argument d'autorité, le candidat incarne soigneusement l'esprit du vrai rassembleur.

Ma France, c'est celle des Français qui votent pour les extrêmes non parce qu'ils croient à leurs idées mais parce qu'ils désespèrent de se faire entendre. Je veux leur tendre la main. Leur demander de reprendre le chemin de la république parce que leur patrie a besoin d'eux.

Ma France, c'est celle des travailleurs qui ont cru à la gauche de Jaurès et de Blum et qui ne se reconnaissent pas dans la gauche immobile qui ne respecte pas le travail. Et bien je veux leur tendre la main à ces travailleurs, en leur disant : Nous allons revaloriser le travail car nous croyons au travail.

- Toujours dans le cadre de la mise en valeur des valeurs, Mr Sarkozy valide l'importance du travail comme valeur humaine. Ce concept est définit en tant que « lieu de réalisation de soi et d'intégration sociale (...) c'est nouveau

mot du pouvoir (il a tant de connotations sur le plan social et politique) » (Pascal, DURAND, 2006, p 437).

Ma France, c'est celle de tous ceux qui ne croient plus à la politique parce qu'elle leur a si souvent menti. Je veux leur dire : aidez-moi à rompre avec la politique qui vous a déçu pour renouer avec l'espérance.

Ma France, c'est celle de tous ces Français qui ne savent pas très bien au fond s'ils sont de droite, de gauche ou du centre parce qu'ils sont avant tout des Français de bonne volonté. Je veux leur dire par-delà les engagements partisans que nous avons besoin d'eux pour que tout devienne possible.

Bien sûr il y a la droite et il y a la gauche. Mes valeurs sont les vôtres, celles de la droite républicaine. Ce sont des valeurs d'équité, d'ordre, de mérite, de travail, de responsabilité. Je les assume. Mais dans les valeurs auxquelles je crois, il y a aussi le mouvement. Je ne suis pas un conservateur. Je ne veux pas d'une France immobile. Je veux l'innovation, la création, la lutte contre les injustices. J'ai voulu faire entrer ces idées dans le patrimoine de la droite républicaine alors même que la gauche les délaissait.

* « Mes valeurs sont les vôtres » est transfert et partage de valeurs communes espèce de socialisation.

Mais au-delà de la droite et de la gauche, il y a la République qui doit être irréprochable parce qu'elle est le bien de tous. Il y a l'État qui doit être impartial. Il y a la France qui est une destinée commune.

Être de droite c'est refuser de parler au nom d'une France contre une autre. C'est refuser la lutte des classes. C'est refuser de chercher dans l'idéologie la réponse à toutes les questions, la solution à tous les problèmes. C'est refuser de voir dans le contradicteur un ennemi mais un citoyen dont on doit entendre les arguments.

Ma France, c'est une nation ouverte, accueillante, c'est la patrie des droits de l'homme. C'est elle qui m'a fait ce que je suis. J'aime passionnément le pays qui m'a vu naître. Je n'accepte pas de le voir dénigrer. Je n'accepte pas qu'on veuille habiter en France sans respecter et sans aimer la France. Je n'accepte pas qu'on veuille s'installer en France sans se donner la peine de parler et d'écrire le Français.

Facteur de la langue.

Je respecte toutes les cultures à travers le monde. Mais qu'il soit entendu que si on vit en France alors on respecte les valeurs et les lois de la République.

La soumission de la femme c'est le contraire de la République, ceux qui veulent soumettre leurs femmes n'ont rien à faire en France. La polygamie c'est le contraire de la République. Les polygames n'ont rien à faire en France. L'excision c'est une atteinte à la dignité de la femme, c'est le contraire de la République, ceux qui veulent la pratiquer sur leurs enfants ne sont pas les bienvenus sur le territoire de la République française.

- Dans cette séquence, le candidat s'appuie sur un argument de communauté, une stratégie celle de défendre le statut social de la femme, il dénonce des états de choses scandaleux et honteux portant atteinte à sa dignité, et notamment aux valeurs de tous les français et de la France, ces faits provoquent un recul voire une dégradation des droits liés à la vie personnelle.

Ma France, c'est une nation qui revendique son identité, qui assume son histoire. On ne construit rien sur la haine des autres, mais on ne construit pas davantage sur la haine de soi. On ne construit rien en demandant aux enfants d'expier les fautes de leurs pères.

De Gaulle n'a jamais dit à la jeunesse allemande : "vous êtes coupables des crimes de vos pères". Il lui a dit : "je vous félicite d'être les enfants d'un grand peuple, qui parfois au cours de son histoire a commis de grandes fautes".

Au peuple de notre ancien empire nous devons offrir non l'expiation mais la fraternité.

À tous ceux qui veulent devenir Français nous offrons non de nous repentir mais de partager la liberté, l'égalité et la fierté d'être Français. Gardons-nous de juger trop sévèrement le passé avec les yeux du présent. Tous les Français durant la guerre n'étaient pas pétainistes. Les pêcheurs de l'île de Sein, les paysans du Vercors n'étaient pas pétainistes. Les paysans du Périgord qui cachaient au péril de leur vie les Juifs de Strasbourg n'étaient pas pétainistes. Tous les Français dans les colonies n'étaient pas des exploiteurs. Il y avait aussi parmi eux de petites gens qui travaillaient dur, qui n'exploitaient personne et qui ont tout perdu.

- Mr Sarkozy appelle les français pour adapter avec lui des valeurs, des lois et des principes inéluctablement nécessaires pour la continuité du développement et de la progression ; et ces valeurs qu'il appelle à partager s'enracinent au cœur de la république.

Français, prompts à détester votre pays et son histoire, écoutez la grande voix de Jaurès: "Ce qu'il faut ce n'est pas juger toujours, juger tout le temps, c'est se demander d'époque en époque, de génération en génération, de quels moyens de vie disposaient les hommes, à quelles difficultés ils étaient en proie, quel était le péril ou la pesanteur de leur tâche, et rendre justice à chacun sous le fardeau."

Pourquoi la gauche n'entend-elle plus la voix de Jaurès ?

- Ici, le candidat utilise une stratégie qui vise l'affaiblissement de l'attitude et la position de l'adversaire, via cette interrogation connotative sur plus d'un titre.

Comment penser que l'on pourra un jour faire aimer ce que l'on aura appris à détester ? Au bout du chemin de la repentance et de la détestation de soi il y a, ne nous y trompons pas, le communautarisme et la loi des tribus. Je refuse le communautarisme qui réduit l'homme à sa seule identité visible. Je combats la loi des tribus parce que c'est la loi de la force brutale et systématique.

Il ne s'agit pour personne d'oublier sa propre histoire. Les enfants des républicains espagnols parqués dans des camps de réfugiés, les enfants des Juifs persécutés par la Milice, les descendants des camisards des Cévennes, les fils des harkis n'ont rien oublié de leur histoire. Mais ils ont pris, comme moi, fils d'immigré, la culture, la langue et l'histoire de la France en partage, pour pouvoir mieux vivre une destinée commune.

Face au drame algérien, Camus avait dit : "Les grandes tragédies de l'histoire fascinent souvent les hommes par leurs visages horribles. Ils restent alors immobiles devant elles sans pouvoir se décider à rien qu'à attendre."

Attendre quoi ? Sinon le pire ?

Il avait ajouté : "La force du cœur, l'intelligence, le courage suffisent pourtant pour faire échec au destin".

Pourquoi la gauche n'entend-elle plus la voix de Camus ?

Qui ne voit qu'une fois encore avec du cœur, de l'intelligence et du courage la clé de notre unité et de notre avenir est dans la République et dans la démocratie ?

Depuis le premier jour où elle est apparue dans notre histoire, la République est un combat toujours recommencé pour l'émancipation de l'homme. La République commence quand la politique cesse d'être au service de la volonté de puissance pour se mettre au service du bonheur des hommes.

Le but de la République c'est d'arracher du cœur de chacun le sentiment de l'injustice.

Le but de la République c'est de permettre à celui qui n'a rien d'être quand même un homme libre, à celui qui travaille de posséder quelque chose, à celui qui commence tout en bas de l'échelle sociale de la gravir aussi haut que ses capacités le lui permettent.

Le but de la République c'est que les chances de réussite soient égales pour tous. C'est que l'enfant soit éduqué, le malade soigné, le vieillard arraché à la solitude, que le travailleur respecté, que la misère soit vaincue.

Le but de la République c'est la reconnaissance du travail comme source de la propriété et la propriété comme représentation du travail.

La République de Jules Ferry n'était pas celle de Danton. Celle du Général De Gaulle n'était pas celle de Jules Ferry. Mais c'était toujours le même idéal poursuivi par des moyens différents. La République n'est pas une religion. La République n'est pas un dogme. La République est un projet toujours inachevé.

Si nous voulons que la République redevienne un projet partagé, il nous faut passer de la République virtuelle à la République réelle.

La République réelle, c'est la République qui ne se contente pas d'inscrire la liberté, l'égalité et la fraternité sur ses monuments, mais qui les inscrit dans la réalité de la vie quotidienne.

La République réelle ce n'est pas la République où tout le monde reçoit la même chose. C'est la République où chacun reçoit selon son mérite ou son handicap.

La République réelle c'est celle qui fait plus pour celui qui veut s'en sortir et qui fait moins pour celui qui ne veut rien faire et dont la société ne peut accepter qu'il vive à son crochet.

La République réelle ce n'est pas la République où il n'y a que des droits et aucun devoir. C'est la République où les devoirs sont la contrepartie des droits. Je propose qu'aucun minimum social ne soit accordé sans la contrepartie d'une activité d'intérêt général.

C'est celle où les hommes et les femmes ont les mêmes droits, les mêmes salaires, les mêmes possibilités de carrière, la même considération.

C'est celle où les mères qui veulent travailler peuvent faire garder leurs enfants, où la maternité n'est pas un handicap pour la vie professionnelle, où les années consacrées à l'éducation des enfants sont prises en compte dans le calcul des retraites.

La République réelle à laquelle je crois c'est celle qui ne reste pas indifférente au sort de l'enfant pauvre, à la souffrance de ceux que la vie n'a pas épargnés. C'est celle qui garde tous les enfants dont les familles le souhaitent en étude surveillée quand les parents ne peuvent pas s'occuper d'eux parce qu'ils travaillent. Celle qui construit des internats d'excellence pour les élèves d'origine modeste parce qu'ils ne peuvent pas étudier chez eux.

La République virtuelle c'est celle qui fait de l'élève l'égal du maître. La République réelle à laquelle je crois c'est celle qui veut

une école de l'autorité et du respect où l'élève se lève quand le professeur entre, où les filles ne portent pas le voile, où les garçons ne gardent pas leur casquette en classe.

Ici on sent une sorte d'attachement, d'adhésion ou Sarkozy s'identifie avec une foi, une croyance incomparable…

La République virtuelle c'est celle qui veut donner un diplôme à tout le monde en abaissant le niveau des examens. La République réelle c'est celle qui veut donner une formation à chacun, celle qui n'a peur ni de l'orientation, ni de la sélection, ni de l'élitisme républicain qui est la condition de la promotion sociale. C'est l'école de l'excellence pas l'école du nivellement et de l'égalitarisme.

La République réelle, c'est celle où le sport n'est pas un ghetto réservé aux jeunes ou aux minorités visibles mais devient une école de la vie parce que les valeurs du sport transcendent tous les âges, toutes les différences, toutes les incompréhensions. Parce que le sport c'est une éthique universelle.

Conclusion montrant l'importance du sport comme une valeur sociale.

La République virtuelle c'est celle qui pratique l'assistanat généralisé mais qui laisse des gens mourir sur le trottoir. C'est celle qui proclame le droit au logement et qui ne construit pas de logements. C'est celle qui proclame le droit à l'emploi et qui renonce à l'objectif du plein emploi. C'est celle qui proclame que le travail est une valeur mais qui fait tout pour le décourager. C'est celle qui proclame la continuité du service public mais accepte que les usagers soient périodiquement les otages des grévistes. C'est celle qui proclame le droit d'aller et de venir mais cherche sans

arrêt des excuses aux délinquants qui empoisonnent la vie de tout le monde.

La République réelle c'est celle qui rend effectifs les droits qu'elle proclame.

C'est la République qui crée des emplois, qui construit des logements qui permet au travailleur de vivre de son travail, qui donne sa chance à l'enfant pauvre, qui met les retraités des régimes spéciaux à égalité avec ceux du secteur privé et de la fonction publique, qui garantit le service minimum en cas de grève et qui fait respecter la loi par tout le monde. Je souhaite une loi sur le service minimum dès le mois de juin 2007. Je souhaite en outre qu'une loi impose le vote à bulletins secrets dans les 8 jours du déclenchement d'une grève dans une entreprise, une université, une administration.

Je crois dans la démocratie sociale. Je crois dans le dialogue, dans la négociation, dans le paritarisme. Mais je refuse la prise d'otages, les blocages, les archaïsmes, la violence, la loi du plus fort... et le manque de courage !

La République réelle à laquelle je crois c'est celle qui met en prison l'assassin présumé de Claude Erignac et qui traite les cagoulés et les poseurs de bombes pour ce qu'ils sont : des meurtriers et des lâches.

La République réelle c'est celle qui se donne une obligation de résultat. C'est celle des droits que l'on peut faire valoir devant les tribunaux parce que l'on s'est donné les moyens de les rendre opposables.

Ma République c'est celle du droit opposable à l'hébergement, parce que si l'on pense que la politique ne peut rien faire dans un pays comme la France pour empêcher les gens de mourir sur le trottoir, il ne faut pas faire de politique.

Ma République c'est celle du droit opposable au logement, parce que si l'on pense que la politique ne peut rien faire pour résoudre en dix ans la crise du logement en construisant les 700 000 logements qui manquent, il ne faut pas faire de politique. Ma République est celle où chacun pourra accéder à la propriété de son logement. Il faut permettre aux classes moyennes, à la France qui travaille d'accéder à la propriété. Je propose que l'État garantisse l'emprunt de celui qui n'a pas de relations. Je propose que l'on puisse déduire tous les intérêts de son emprunt du revenu imposable. Je propose que l'on fasse de la France un pays de propriétaires parce que lorsque l'on a accédé à la propriété on respecte son immeuble, son quartier, son environnement... et donc les autres. Parce que lorsque l'on a accédé à la propriété on est moins vulnérable aux accidents de la vie.

Ma République c'est celle du droit opposable à la garde d'enfants, parce que lorsqu'on pense que la politique ne peut rien faire pour résoudre en cinq ans le problème des femmes qui travaillent et qui n'arrivent pas à faire garder leurs enfants, il ne faut pas faire de politique.

Ma République c'est celle du droit opposable à la scolarisation des enfants handicapés, parce que si l'on pense que d'ici à cinq ans on ne peut pas trouver les moyens de scolariser tous les enfants handicapés, il ne faut pas faire de politique. Ce droit n'est pas

seulement un droit pour les enfants handicapés, c'est aussi une chance pour les autres enfants.

Mais ma République c'est aussi celle des devoirs opposables .Nous ne pouvons nous montrer complaisants avec le développement des fraudes des abus et des gaspillages qui sont une insulte au travail des français et qui sape les fondements de la solidarité nationale. Les droits ne vont pas sans les devoirs, et l'on ne peut valablement aider que ceux qui respectent les règles et consentent à faire un effort pour s'en sortir.

- Maintenant vient un moment décisif et tranchant à travers un passage sensible d'un ton à un autre, arrivant à un point extrême d'élan, d'extase, son but visé : d'être élu … que nous allons assister juste après : déclaration explicite, exprime son objectif directement manifestement à haute voix avec fermeté, déterminité, Mr Sarkozy dévoile audacieusement le moment de la vérité telle quelle existe après des prémisses il donne la conclusion en allant droit au but, il mérite de donner un commentaire concernant la façon dont s'affiche ce moment particulier, généralement il se fait implicitement, en revanche, dans le cas échéant, Mr Sarkozy s'engage sans aucune réserve en toute ouverture reflétant une personnalité pragmatique et fort bien transparente.

Je veux être le Président d'une République qui dira aux jeunes : " vous voulez être reconnus comme des citoyens à part entière dès que vous devenez majeurs. Vous le serez. Vous aurez les moyens de décider par vous-mêmes quand vous quitterez le domicile de vos parents. Vous aurez les moyens de réaliser vos ambitions, de vivre votre vie comme vous le souhaitez, d'aimer comme vous l'entendez. Vous aurez les moyens de devenir ce que vous voulez devenir. Mais vous accepterez d'apprendre et de vous formez, vous serez apprenti, vous serez stagiaire, vous serez étudiant. Si vous avez quitté l'école jeune vous pourrez aller dans une école de la deuxième chance. Si vous n'avez pas le bac vous pourrez accéder à des cursus qui vous permettrons quand même d'entrer à l'université. En contrepartie les aides qui sont aujourd'hui versées à votre famille pour votre éducation vous seront versées à vous, si vous le souhaitez. Si vous en avez besoin vous recevrez une allocation de formation de 300 euros par mois qui vous sera supprimée si vous n'êtes pas assidu à votre formation, si vous cessez d'étudier sérieusement. Vous aurez le droit d'emprunter à taux zéro avec la garantie de l'État pour financer votre projet personnel et vous commencerez à rembourser cet emprunt à partir du moment où vous aurez obtenu votre premier emploi. Si vous y ajoutez un petit travail - et tout sera fait pour que chaque étudiant puisse étudier et travailler en même temps - Vous aurez une véritable autonomie financière qui est la clé de toute liberté. Mais vous la mériterez par votre effort, par votre travail, par votre assiduité, par votre sérieux. Vous deviendrez responsable de votre vie.

- Il ouvre toutes les possibilités promettant que tous les rêves seront réalisés. Il tient un discours de promesse, il promet un avenir fleurissant plein d'ambitions.

Je ne veux pas de la société du minimum parce qu'avec le minimum on ne vit pas. On survit. Je veux une société du maximum. Je préfère une jeunesse à qui l'on donne la possibilité de réaliser ses projets plutôt qu'une jeunesse qui est condamnée à l'assistanat.

Je veux être le Président d'une République qui dit à la jeunesse : "tu reçois beaucoup, tu dois donner aussi de toi-même. Tu dois comprendre que tu appartiens à une nation, qui espère en toi et à laquelle tu dois beaucoup parce que c'est elle qui te fait libre. C'est pourquoi, je propose un service civique obligatoire de 6 mois que chacun modulera en fonction de ses propres contraintes d'études, de projet professionnel, de vie familiale. Ce sera pour toi une opportunité de t'engager dans de grandes causes humanitaires, d'élargir ton horizon, de rencontrer d'autres jeunes qui sont différents de toi, ce sera une possibilité de réinsertion dans la société pour des jeunes qui en auraient été exclus.

Notre modèle républicain est en crise. Cette crise est avant tout morale. Au cœur de celle-ci il y a la dévalorisation du travail.

Le travail c'est la liberté, c'est l'égalité des chances, c'est la promotion sociale. Le travail c'est le respect, c'est la dignité, c'est la citoyenneté réelle. Avec la crise de la valeur travail, c'est l'espérance qui disparaît. Comment espérer encore si le travail ne permet plus de se mettre à l'abri de la précarité, de s'en sortir, de progresser ? Le travailleur qui voit l'assisté s'en tirer mieux que lui pour boucler ses fins de mois sans rien faire ou le patron qui a conduit son entreprise au bord de la faillite partir avec un parachute en or finit par se dire qu'il n'a aucune raison de se donner autant de mal.

- Ici c'est reprendre le thème de la valeur du travail avec un plus d'intérêt, il s'agit d'une nouvelle perspective qui s'occupe de revaloriser cette valeur précieuse –qui- en vertu du quelle le peuple français soit pratiquement digne.

Le travail est dévalorisé, la France qui travaille est démoralisée.

Le problème c'est que la France travaille moins quand les autres travaillent plus. Le plein emploi est possible chez les autres. Il l'est aussi chez nous. Il faut aimer le travail et pas le détester.

Le problème c'est qu'il n'y a pas assez de travail en France pour financer les retraites, l'allongement de la durée de la vie, la dépendance, la protection sociale, pour faire fonctionner notre modèle d'intégration.

Longtemps la droite a ignoré le travailleur et la gauche qui jadis s'identifiait à lui a fini par le trahir.

Je veux être le Président d'une France qui remettra le travailleur au cœur de la société. Je veux proposer aux Français une politique dont le but sera la revalorisation du travail.

L'emploi du verbe proposer indique une certaine politesse en vers les auditeurs, pour atténuer l'idée d'exigence…

Quand on facilite l'endettement des ménages pour financer les créations d'entreprises ou l'achat d'une voiture indispensable pour aller travailler, on favorise le travail. Je veux créer un système de cautionnement public qui mutualise les risques et permette d'emprunter à tous ceux qui ont un projet.

Quand on investit plus on construit un avenir pour les travailleurs. C'est pourquoi je veux porter le crédit d'impôt recherche à 100%. C'est pourquoi je veux que les entreprises qui investissent et qui créent des emplois paient moins d'impôt sur les bénéfices. C'est pourquoi je veux que l'État se donne les moyens d'investir dans les bassins économiques en déclin pour les réindustrialiser et non pas seulement pour financer des départs à la retraite anticipés.

Quand les entreprises savent qu'elles pourront licencier en cas de difficulté, elles embauchent plus facilement. Je veux protéger les personnes plutôt que les emplois. Je veux sécuriser les parcours professionnels plutôt qu'empêcher les licenciements. Je veux créer un contrat unique à durée indéterminée qui remplacera les contrats précaires et qui permettra aux salariés d'acquérir progressivement des droits. Je veux que les bas salaires soient garantis en cas de perte d'emploi, en contrepartie de l'obligation de ne pas refuser plus de deux offres d'emplois successives. Quand on est indemnisé par la société on doit accepter l'offre d'emploi correspondant à vos qualifications qui vous est proposée.

Le travail n'est pas assez récompensé, valorisé, respecté. Et c'est pour cela que le pouvoir d'achat est trop faible car les salaires sont trop bas et les charges trop lourdes.

Il faut augmenter le pouvoir d'achat. Les socialistes promettront de travailler moins, moi je veux que les Français gagnent plus. Je veux être le Président de l'augmentation du pouvoir d'achat. Je veux être celui qui vous garantit que si vous travaillez plus, si vous prenez plus de risque, si vous vous engagez plus, vous gagnerez davantage. Je veux être le Président du peuple qui a bien compris que les RTT

ne servent à rien si on n'a pas de quoi payer des vacances à ses enfants. Je veux l'exonération de charges sociales et de l'impôt sur le revenu pour les heures supplémentaires pour qu'enfin on comprenne en France que le travail est une émancipation, que c'est le chômage qui est une aliénation.

C'est pour cela que je veux que chaque Français puisse transmettre en franchise d'impôt sur les successions le fruit d'une vie de labeur. On n'a pas à s'excuser d'avoir un patrimoine en contrepartie de son travail. La France doit accueillir les patrimoines et pas les faire fuir. Quand il y a moins de richesses dans un pays ce sont les plus pauvres qui en pâtissent. Partager ce qu'on n'a plus ne fait pas la prospérité d'un peuple.

Je veux que l'État soit contraint de laisser à chacun au moins la moitié de ce qu'il à gagné. Je veux un bouclier fiscal à 50% y compris la CSG et la CRDS.

Tout vaut mieux que de taxer l'homme au travail.

Tout vaut mieux que de taxer le travailleur qui crée la richesse.

Je veux taxer le pollueur plutôt que le travailleur.

Je veux taxer les importations qui ne respectent pas les normes internationales plutôt que le travail.

Je préfère taxer la consommation plutôt que l'emploi.

C'est le travail qui crée le travail. Le travail contribuera à rééquilibrer nos finances publiques. Il refera de la France une République fraternelle.

Je veux être le Président de tous ces Français qui pensent que l'assistanat est dégradant pour la personne humaine. Je veux être le Président qui s'efforcera de moraliser le capitalisme parce que je ne crois pas à la survie d'un capitalisme sans morale et sans éthique, parce que je ne crois pas à la survie d'un capitalisme où ceux qui échouent gagneraient davantage que ceux qui réussissent, parce que je ne crois pas à la survie d'un capitalisme où tous les profits seraient accaparés et où, à l'inverse, tous les impôts seraient partagés

Je veux être le Président qui va remettre la morale au cœur de la politique. L'enfant qui n'apprend à l'école ni la morale, ni l'instruction civique ne comprendra pas plus tard qu'être citoyen ne signifie pas seulement avoir des droits. Le jeune qui ne fait plus son service militaire croit de bonne foi qu'il n'aura jamais rien à donner aux autres en contrepartie de ce qu'il reçoit. L'honnête homme qui voit le délinquant rester impuni et une partie de ses impôts aller dans la poche du fraudeur finira par se demander pourquoi il devrait être le seul à être honnête.

*Maintenant c'est le tour de l'éthique et de la morale, c'est la mise en place d'une dimension qui s'établit immédiatement après l'évocation de …

Mais si l'école n'apprend plus la citoyenneté, ce n'est pas la faute des enseignants. Si l'État va mal ce n'est pas de la faute des fonctionnaires. C'est la politique qui est responsable.

Je n'aime pas la manière dont on parle des fonctionnaires dans notre pays. Je n'aime pas la politique qui cherche à opposer les salariés du privé à ceux du public. Ils ont pour la plupart une haute idée de leur mission. Les fonctionnaires sont démotivés parce que leur travail n'est pas reconnu, parce que ceux qui font le moins gagnent autant que ceux qui font le plus. Ils sont démoralisés parce que les 35 heures ont tout compliqué. Il faut aller voir dans les hôpitaux le désarroi et la peine de ces infirmières, de ces aides-soignantes aux prises avec la désorganisation et le manque de personnel que la réduction autoritaire du temps de travail a engendrés.

Je veux un État où les fonctionnaires seront moins nombreux mais mieux payés, où ils pourront gagner davantage quand ils travailleront plus, où les gains de productivité seront équitablement partagés, où le mérite individuel sera récompensé, où la promotion interne sera facilitée, où l'infirmière pourra devenir médecin, où le technicien pourra devenir ingénieur, où l'agent administratif pourra devenir Directeur, où la dignité et la protection des agents publics seront garanties.

Je veux que la fonction publique cesse d'être un refuge pour ceux qui ont peur de prendre des risques. Je veux qu'elle redevienne une vocation pour ceux qui ont le goût du bien commun et du service public.

Je veux une démocratie irréprochable.

La démocratie irréprochable c'est la participation de chacun à la définition du destin de tous.

La démocratie irréprochable c'est celle où il n'est pas nécessaire de voter pour les extrêmes pour se faire entendre. Celle où il n'est pas nécessaire de descendre dans la rue pour crier son désespoir. Celle où chacun reconnaît dans la politique de son pays une part de lui-même.

La démocratie irréprochable ce n'est pas celle où l'enfant d'un de ces quartiers dans lesquels s'accumulent toutes les difficultés qui regarde la télévision trouve qu'aucun homme politique ne lui ressemble.

La démocratie irréprochable c'est celle qui permet aux enfants de tous les quartiers de ressentir qu'ils ont quelque chose en commun.

La démocratie irréprochable c'est celle qui permet d'arracher le poison de l'extrémisme du cœur de tous ceux qui se laissent entraîner par leur colère et par leur peur parce qu'ils se sentent exclus.

La démocratie irréprochable ce n'est pas une démocratie où les nominations se décident en fonction des connivences et des amitiés mais en fonction des compétences. C'est celle dans laquelle l'État est impartial. Si l'État veut être respecté, il doit être respectable. Je ne transigerai pas. Pour certains postes il ne doit pas y avoir de nomination sans qu'au préalable celui que l'on envisage de nommer ne soit contraint d'exposer ses vues stratégiques pour l'entreprise ou l'organisme qu'il veut présider. Et de surcroît cette nomination doit être ratifiée par un vote des commissions parlementaires concernées. Le fait du prince n'est pas compatible avec la République irréprochable.

La démocratie irréprochable ce n'est pas une démocratie où l'exécutif est tout et le Parlement rien. C'est une démocratie où le Parlement contrôle l'exécutif et a les moyens de le faire.

La démocratie irréprochable c'est un Président qui s'explique devant le Parlement. C'est un Président qui gouverne. C'est un président qui assume. On n'élit pas un arbitre mais un leader qui dira avant tout ce qu'il fera et surtout qui fera après tout ce qu'il aura dit !

La démocratie irréprochable ce n'est pas celle où l'indépendance de la justice se confond avec l'irresponsabilité des juges. C'est celle où les juges sont responsables comme n'importe quel autre citoyen des fautes qu'ils commettent. Au moins que le drame d'Outreau ait servi à quelque chose.

La démocratie irréprochable c'est celle où le gouvernement définit la politique pénale et où le peuple participe à la décision de justice. Je souhaite que les jurys populaires jugent certaines affaires correctionnelles comme ils le font déjà dans les procès d'assises.

La démocratie irréprochable c'est celle qui punit durement le crime et qui traite dignement les condamnés. Je veux que nos prisons soient rénovées, trop d'entre elles ne sont pas digne de la France.

Notre démocratie n'a pas besoin d'une nouvelle révolution constitutionnelle. On change trop notre Constitution. Il faut arrêter de dire qu'elle est bonne et proposer tous les trimestres une nouvelle modification. Mais nous devons changer radicalement nos comportements pour aller vers davantage d'impartialité, d'équité, d'honnêteté, de responsabilité, de transparence.

La démocratie irréprochable ce n'est pas celle où la représentativité syndicale est présumée en fonction du comportement patriotique durant la Seconde Guerre Mondiale. C'est celle où la représentativité se prouve dans des élections où chacun peut librement se présenter dès le premier tour.

La démocratie irréprochable ce n'est pas seulement la démocratie Française, c'est aussi la démocratie européenne parce que les deux sont indissolublement liées. Après le "non" au référendum sur la Constitution européenne on ne peut pas continuer à faire l'Europe de la même manière. Je veux être le candidat qui dit à celui qui a voté "oui" : "j'ai voté "oui" aussi et comme vous, je crois à une France ouverte sur le monde et à une Europe qui permettra à la France d'être plus grande. Comme vous, je crois que rester immobile serait mortel quand tous les autres avancent." Mais je veux lui dire aussi qu'il serait plus mortel encore de juger celui qui a voté "non" au lieu de chercher à le comprendre. Je veux lui dire que la France qui gagne perdra tout si elle méprise la France qui ne se sent pas bien. Je veux lui dire que tous nos destins sont liés, que tout ce qui divise les Français affaiblit la France, que tout ce qui affaiblit la France affaiblit chacun d'entre nous. Je veux dire à celui qui n'a pas peur parce que tout va bien pour lui qu'il doit tendre la main à celui qui a peur de l'exclusion, à celui qui vit dans la hantise du déclassement, parce que nul n'est à l'abri des accidents de la vie, parce que notre capacité à vivre ensemble, à nous comprendre et à nous respecter est notre bien le plus précieux.

Je veux être le Président d'une France qui dira aux Européens : nous voulons l'Europe, nous la voulons parce que sans elle nos vieilles nations ne pèseront rien dans la mondialisation, sans elle nos

valeurs ne pourront pas être défendues, sans elle le choc des civilisations deviendra plus probable et le péril pour l'humanité sera terrible.

Je veux être le Président d'une France qui dira aux Européens : "nous ne ressusciterons pas la Constitution européenne. Le Président Giscard d'Estaing a fait un travail remarquable, mais le peuple a tranché. L'urgence c'est de faire en sorte que l'Europe puisse fonctionner de nouveau en adoptant par la voie parlementaire un traité simplifié. L'urgence est celle d'une Europe qui joue le jeu de la subsidiarité, qui se dote d'un gouvernement économique. C'est celle d'une Europe dans laquelle personne ne peut obliger un État à s'engager dans une politique à laquelle il est opposé, mais dans laquelle aussi personne ne peut empêcher les autres d'agir.

L'Europe, je l'imagine comme un multiplicateur de puissance non comme un facteur d'impuissance, comme une protection non comme le cheval de Troie de tous les dumpings, pour agir et non pour subir. Je crois en l'Europe comme la voulaient ses pères fondateurs, comme une volonté commune, non comme un renoncement collectif. Je demeurerai toute ma vie un Européen convaincu. Mais je veux avoir la liberté de dire que l'Europe doit se doter de frontières, que tous les pays du monde n'ont pas vocation à intégrer l'Europe à commencer par la Turquie. À s'élargir sans limite on prend le risque de détruire l'union politique européenne, je ne l'accepterai pas.

Je crois au libre échange et à la concurrence. Mais je veux que cesse la naïveté et que l'on impose la réciprocité dans les

négociations commerciales. La concurrence doit être loyale. Ce n'est pas loyal d'imposer à nos entreprises de se battre avec des concurrents qui ne respectent aucune règle environnementale, sociale, morale.

Je veux être le Président d'une France qui dira aux Européens : "nous ne pouvons plus continuer avec une monnaie unique sans un gouvernement économique. Nous en pouvons plus continuer avec une Europe sans préférence communautaire, où un pays membre peut décider unilatéralement de régulariser massivement ses immigrés clandestins sans demander l'avis de personne alors que ses frontières sont ouvertes."

Je veux être le Président d'une France fière de ses régions d'Outre-Mer qui sont une chance pour notre nation et qui ont le droit au développement par l'instauration de zones franches globales.

Je veux être le Président d'une France qui ira dire aux Européens : "nous ne pouvons pas continuer à tourner le dos à la Méditerranée, car autour de cette mer où depuis deux mille ans la raison et la foi dialoguent et s'affrontent, sur ces rivages où l'on a mis pour la première fois l'homme au centre de l'univers, se joue une fois encore une part essentielle de notre destin. Là nous pouvons tout gagner ou tout perdre. Nous pouvons avoir la paix ou la guerre, la meilleure part de la civilisation mondiale ou le fanatisme, le dialogue des cultures ou l'intolérance et le racisme, la prospérité ou la misère, le développement durable ou la pire des catastrophes écologiques."

Je veux être le Président d'une France qui dira à tous les pays de la Méditerranée : "sommes-nous condamnés indéfiniment à la

vengeance et à la haine ? Rien ne doit être oublié, mais il nous appartient à tous de forger ici, dans le creuset des siècles et des civilisations, le destin commun de l'Europe, du Moyen-Orient et de l'Afrique, dans une relation d'égalité et de fraternité."

Je veux être le Président d'une France qui proposera d'unir la Méditerranée comme elle a proposé jadis d'unir l'Europe, et qui inscrira dans la perspective de cette unité les relations de l'Europe et de la Turquie, ses liens avec le monde arabe, la recherche d'une issue au conflit israélo-palestinien, mais aussi l'immigration choisie, le codéveloppement, la maîtrise du libre-échange et la défense de la diversité culturelle.

Je veux être le Président d'une France qui dira aux Européens et aux Africains : "dans un monde où se dessinent de vastes stratégies continentales qui enjambent les hémisphères, il est vital pour l'Europe d'imaginer une stratégie euro-africaine dont la Méditerranée sera fatalement le pivot".

Je veux être le Président d'une France qui dira à l'Amérique : "nous sommes amis et la France demeurera fidèle à cette amitié que l'histoire, la civilisation et les valeurs de la liberté et de la démocratie ont tissé entre nos deux peuples.

Je veux d'une France qui parle toujours à l'Amérique comme une amie, qui lui dit toujours la vérité et qui sait lui dire non quand elle a tort, qui lui dit qu'elle n'a pas raison quand elle viole le droit des nations ou le droit des gens qu'elle a tant contribué à forger, quand elle décide unilatéralement, quand elle veut américaniser le monde alors qu'elle a toujours défendu la liberté des peuples.

Je veux lui dire que je crois à la pluralité des cultures et pas à la culture unique fût-elle américaine.

Je veux être le Président d'une France qui s'adresse à l'Amérique comme un peuple libre à un autre peuple libre qui se comprennent et qui se respectent.

Je veux être le Président d'une France qui ne transigera jamais sur son indépendance ni sur ses valeurs. Je veux rendre hommage à Jacques Chirac, qui a fait honneur à la France quand il s'est opposé à la guerre en Irak, qui était une faute.

Je veux être le Président d'une France qui se donnera les moyens d'une défense à la hauteur du rôle éminent qu'elle veut continuer à jouer sur la scène du monde.

Je veux être le Président de la France des droits de l'homme. Chaque fois qu'une femme est martyrisée dans le monde, la France doit se porter à ses côtés. La France, si les Français me choisissent comme Président, sera aux côtés des infirmières bulgares condamnées à mort en Libye. Elle sera aux côtés de la femme qui risque la lapidation parce qu'elle est soupçonnée d'adultère. Elle sera aux côtés de la persécutée qu'on oblige à porter la burka, aux côtés de la malheureuse qu'on oblige à prendre un mari qu'on lui a choisi, aux côtés de celle à laquelle son frère interdit de se mettre en jupe. Aux côtés de l'enfant que l'on vend ou que l'on exploite.

Je ne crois pas à la "realpolitik" qui fait renoncer à ses valeurs sans gagner des contrats. Je n'accepte pas ce qui se passe en Tchétchénie, au Darfour. Je n'accepte pas le sort que l'on fait aux dissidents dans de nombreux pays. Je n'accepte pas la répression

contre les journalistes que l'on veut bâillonner. Le silence est complice. Je ne veux être le complice d'aucune dictature à travers le monde.

Je veux être le Président d'une France qui dira à tous les hommes : "Nous ne pouvons plus continuer de détruire notre planète. Nous ne pouvons plus continuer de sacrifier le bien être des générations futures aux excès des générations d'aujourd'hui. C'est l'avenir de l'Humanité qui est en jeu. C'est la paix du monde qui est en péril. Car, si nous continuons, le réchauffement climatique, l'épuisement des ressources, les pollutions déplaceront les peuples et les précipiteront dans des guerres qui seront les plus terribles de toutes les guerres parce que ce seront des guerres de l'eau et de la faim et qu'elles seront les plus désespérées.

Nous avions cru entrer dans le monde de l'abondance. C'est le monde de la rareté que nous préparons à nos enfants, et la rareté engendre la violence.

La mondialisation de l'économie, n'offrira une espérance nouvelle aux peuples déshérités que si le développement durable et le codéveloppement apparaissent désormais comme des impératifs à toue l'humanité.

Je veux être le Président d'une France qui montrera l'exemple au monde d'un pays qui engage sa jeunesse dans l'aide au développement, investira dans les technologies propres et les énergies nouvelles, réduira ses gaspillages, préparera l'évènement d'une société de modération à la place d'une société d'excès.

La mondialisation nous oblige à tout réinventer, à nous penser sans cesse par rapport aux autres et pas seulement par rapport à nous-mêmes.

*

Je veux être le Président d'une France réunie.

L'unité de la France je veux la faire par l'action. Cette unité je veux qu'elle soit comme une renaissance.

Après mai 68, Georges Pompidou avait dit : "le monde a besoin d'une nouvelle Renaissance". La Renaissance, ce temps où pour la première fois les hommes ont eu le sentiment que tout était possible.

Tout paraissait possible aux hommes de la Renaissance. Tout paraissait possible à ceux des Lumières, à ceux de la Révolution, à ceux des 30 Glorieuses.

Alors que le monde change à un rythme où jamais il n'a changé, alors que partout d'immenses forces de création sont à l'œuvre, que partout les hommes se battent pour inventer, pour créer, pour s'arracher à la misère, pour tenter de se construire un nouveau monde, nous ne pouvons être immobiles, nous ne pouvons répondre au monde qui nous invite à le rejoindre dans sa course effrénée au changement : "à quoi bon ?"

Voici le pays qui a inventé l'idée de progrès, qui a crié un jour à la face du monde : "le bonheur est une idée neuve", le pays qui le premier a dit à l'Homme : "tu as des droits imprescriptibles", le pays qui a passé avec la liberté du monde un pacte multiséculaire, le

pays qui si souvent a été à l'avant-garde de la civilisation, le voici qui aujourd'hui semble avoir perdu cette foi en lui-même, cette conviction que le destin l'avait créé pour accomplir de grandes choses et pour éclairer l'humanité. Un doute s'est installé qui a peu à peu grandi, peu à peu sapé cette confiance qui fait la force des grandes nations. Ce doute terrible c'est le mal qu'il nous faut guérir pour que dans l'art, dans la science, dans l'économie, partout la vie explose de nouveau, partout l'intelligence et le travail humains se remettent à féconder l'avenir.

Je veux être le Président d'une France qui aura compris que la création demain sera dans le mélange, dans l'ouverture, dans la rencontre. Qu'elle sera dans le croisement des regards, la fécondation réciproque des cultures, des techniques et des savoirs, qu'elle jaillira de la rencontre de l'artiste, du savant, de l'ingénieur, de l'entrepreneur, au croisement de la communication, de l'économie, des sciences, de toutes les formes d'art et de pensée, de travail, d'innovation.

Je veux être le président d'une France qui incarnera l'audace, l'intelligence et la création.

Je veux être le président d'une France qui ne s'enfermera pas dans son histoire pour échapper à l'avenir, qui ne sera pas un musée, mais qui saura s'adosser à son histoire pour s'élancer vers le futur.

Mes amis, la tâche est immense. Mais elle en vaut la peine.

Je voudrais demander à ma famille à ma famille de m'aider. Je sais ce qu'elle a eu à souffrir. Je veux qu'elle comprenne que ce n'est pas de moi qu'il s'agit mais de la France.

Je demande à mes amis qui m'ont accompagné jusqu'ici de me laisser libre, libre d'aller vers les autres, vers celui qui n'a jamais été mon ami, qui n'a jamais appartenu à notre camp, à notre famille politique qui parfois nous a combattu. Parce que lorsqu'il s'agit de la France, il n'y a plus de camp.

- Dans cette séquence, évidemment, il s'agit d'une politique de réconciliation, de solidarité et d'union, un discours de rassemblement où toutes les forces s'unissent, se réunissent loin de toutes les différends, autour un objectif et un sort commun. Mr Sarkozy va plus loin et a employé un mot si significatif et connotatif : la fammille.

Je demande à vous tous de comprendre que je ne serai pas que le candidat de l'UMP, qu'au moment même où vous m'avez choisi j'ai le devoir me tourner vers tous les Français, quels que soient leur parcours, qu'ils soient de droite ou de gauche, de métropole ou d'Outre Mer, qu'ils vivent en France ou à l'étranger, que la France les ait ou non déçu parce que je veux qu'ils l'aiment. Que je dois les rassembler les Français, que je dois les convaincre qu'ensemble tout deviendra possible !

Tout deviendra possible pour la France,

Tout deviendra possible si vous le voulez,

Tout deviendra possible si vous le décidez.

Mes chers amis, je n'ai encore que deux mots mais je voulais dire du fond de mon cœur :

Vive la République,

Et Vive la France … notre pays … notre nation … notre patrie.

Station analytique n°2 :

Le discours de Nicolas Sarkozy

LIBERATION.FR : dimanche 6 mai 2007

Mes chers compatriotes,

En m'adressant à vous ce soir, dans ce moment qui est, chacun le comprend, exceptionnel dans la vie d'un homme, je ressens une immense, une sincère, une profonde émotion.
J'éprouve depuis mon plus jeune âge la fierté indicible d'appartenir à une grande, à une vieille à une belle nation, la France. J'aime la France comme on aime un être cher qui m'a tout donné. Maintenant c'est à mon tour de rendre à la France ce que la France m'a donné. Ce soir ma pensée va aux millions de Français qui aujourd'hui m'ont témoigné leur confiance. Je veux leur dire qu'ils m'ont fait le plus grand honneur qui soit à mes yeux en me jugeant : Digne de présider aux destinées de la France.

- Dans ce contexte, on constate un discours élogieux prodigieusement investi où –en premier lieu-Mr Sarkozy s'appuie sur un discours chargé certainement par une émotivité intense voire l'expression surexcitante de puissants et violents sentiments, qualifiés d'immenses, de sincères et de profonds jusqu'au point de l'indicible; ce qui crée l'impression d'être pris par le moment d'extase de la réussite reflétant sur le plan affectif un flux démesuré d'affectif. En second lieu, il rend hommage tout d'abord à sa patrie : la France ; exprimant une fierté pleinement

ressentie d'être français jusqu'à un point indéfinissable. Ici il compte sur la charge potentielle du sens véhiculée par les mots : fierté-indicible.

Ma pensée va à tous ceux qui m'ont accompagné dans cette campagne. Je veux leur dire ma gratitude, je veux leur dire mon affection.
Je veux le dire d'abord à ma famille, je veux le dire à mes amis, je veux le dire à mes partisans je veux le dire à tous ceux qui m'ont soutenu.

Mais ma pensée va à Madame Royal. Je veux lui dire que j'ai du respect pour elle et pour ses idées dans lesquelles tant de Français se sont reconnus. Respecter Madame Royal c'est respecter les millions de Français qui ont voté pour elle. Le président de la république doit aimer tous les Français quelque soit Ma pensée va donc à tous les Français qui n'ont pas voté pour moi. Je veux leur dire que par-delà le combat politique, par-delà les divergences d'opinions, il n'y a pour moi qu'une seule France.

- Alors, dans cette partie, se manifeste un niveau remarquable de sublimation dans la mesure où le concurrent devient proche par l'esprit de la tolérance et de l'union sous les couleurs de la nation, et toutes les divergences disparaissent. C'est un discours à large vacation, il s'adresse à tous sans aucune exception. C'est une stratégie frappante de se montrer tellement généreux, tolérant et indulgent, il a utilisé un procédé vocatif pour faire semblant que la concurrente est ici un point autour du quel gravitent les bonnes intentions.

Je veux leur dire que je serai le Président de tous les Français, que je parlerai pour chacun d'entre eux. Je veux leur dire que ce soir, ce n'est pas la victoire d'une France contre une autre. Il n'y a pour moi ce soir qu'une seule victoire, celle de la démocratie, celle des valeurs qui nous unissent, celle de l'idéal qui nous rassemble. Ma priorité sera de tout mettre en œuvre pour que les Français aient toujours envie de se parler, de se comprendre, de travailler ensemble.

Encore ici, se manifeste

Le peuple français s'est exprimé. Il a choisi de rompre avec les idées, les habitudes et les comportements du passé. Je veux réhabiliter le travail, l'autorité, la morale, le respect, le mérite. Je veux remettre à l'honneur la nation et l'identité nationale. Je veux rendre aux Français la fierté d'être Français. Je veux en finir avec la repentance qui est une forme de haine de soi, et la concurrence des mémoires qui nourrit la haine des autres.

Le peuple français a choisi le changement. Ce changement je le mettrai en œuvre parce que c'est le mandat que j'ai reçu du peuple et parce que la France en a besoin. Mais je le ferai avec tous les Français. Je le ferai dans un esprit d'union et de fraternité. Je le ferai sans que personne n'ait le sentiment d'être exclu, d'être laissé pour compte. Je le ferai avec la volonté que chacun puisse trouver sa place dans notre République, que chacun s'y sente reconnu et respecté dans sa dignité de citoyen et dans sa dignité d'homme. Tous ceux que la vie a brisés, ceux que la vie a usés doivent savoir qu'ils ne seront pas abandonnés, qu'ils seront aidés, qu'ils seront secourus. Ceux qui ont le sentiment que quoi qu'ils fassent ils ne

pourront pas s'en sortir doivent être sûrs qu'ils ne seront pas laissés de côté et qu'ils auront les mêmes chances que les autres.

- Dans cette partie, on constate l'emploi du procédé de la redondance anaphorique qui sert à reprendre particulièrement une partie du discours pour des fins à cheval expressive et mélodique ; la thématique devient de plus en plus intense et commence à avoir une certaine résonnance ; il recourt au terme de changement à certaines notions, comme le "changement" que ce soit la dimension sociale ou culturelle, tant de connotations possibles selon le contexte, ce terme « peut être banal, réjouissant ou menaçant », il émaille les propos des politiciens par « des couleurs d'une pensée novatrice » (P. DURAND, 2006, p52)ou d'un mode d'adaptation au moment propice, il s'impose quelque fois comme inéluctable dicté par certains motifs sociaux et économiques. Cette valeur de changement figure en corrélation avec d'autre valeurs telles : mutation, flexibilité, réforme (Id, p53).

J'appelle tous les Français par-delà leurs partis, leurs croyances, leurs origines, à s'unir à moi pour que la France se remette en mouvement.

J'appelle chacun à ne pas se laisser enfermer dans l'intolérance et dans le sectarisme, mais à s'ouvrir aux autres, à ceux qui ont des idées différentes, à ceux qui ont d'autres convictions. Je veux lancer un appel à nos partenaires européens, auxquels

notre destin est lié, pour leur dire que toute ma vie j'ai été européen, que je crois en la construction européenne et que ce soir la France est de retour en Europe. Mais je les conjure d'entendre la voix des peuples qui veulent être protégés. Je les conjure de ne pas rester sourds à la colère des peuples qui perçoivent l'Union Européenne non comme une protection mais comme le cheval de Troie de toutes les menaces que portent en elles les transformations du monde.
Je veux lancer un appel à nos amis Américains pour leur dire qu'ils peuvent compter sur notre amitié qui s'est forgée dans les tragédies de l'Histoire que nous avons affrontées ensemble. Je veux leur dire que la France sera toujours à leurs côtés quand ils auront besoin d'elle. Mais je veux leur dire aussi que l'amitié c'est accepter que ses amis puissent penser différemment, et qu'une grande nation comme les Etats-Unis a le devoir de ne pas faire obstacle à la lutte contre le réchauffement climatique, mais au contraire d'en prendre la tête parce que ce qui est en jeu c'est le sort de l'humanité tout entière.

Je veux lancer un appel à tous les peuples de la Méditerranée pour leur dire que c'est en Méditerranée que tout se joue, et que nous devons surmonter toutes les haines pour laisser la place à un grand rêve de paix et de civilisation. Je veux leur dire que le temps est venu de bâtir ensemble une Union Méditerranéenne qui sera un trait d'union entre l'Europe et l'Afrique.

Je veux lancer à tous les Africains un appel fraternel pour leur dire que nous voulons les aider à vaincre la maladie, la famine et la pauvreté et à vivre en paix. Je veux leur dire que nous déciderons

ensemble d'une politique d'immigration maîtrisée et d'une politique de développement ambitieuse.

Je veux lancer un appel à tous ceux qui dans le monde croient aux valeurs de tolérance, de liberté, de démocratie et d'humanisme, à tous ceux qui sont persécutés par les tyrannies et par les dictatures, à tous les enfants et à toutes les femmes martyrisés dans le monde pour leur dire que la France sera à leurs côtés, qu'ils peuvent compter sur elle.

- Pour achever son interlocution, Mr Sarkozy change de stratégie discursive où il insère un appel mondial en dépassant le cadre de la nation, un appel qui fait preuve d'humanisme avec toutes les valeurs sublimes et humanitaires avec une dimension universelle où il s'opère sur un ton universel dans l'intention de démontrer que lui aussi fait partie à cette communauté internationale, à tous ceux qui croient à ces valeurs prouvant une puissance d'humanisme .

  Mes chers compatriotes, nous allons écrire ensemble une nouvelle page de notre histoire. Je suis sûr qu'elle sera grande et belle, et du fond du cœur

Ce soir je vous dis :

Vive la République !

Vive la France !

Synthèse analytique :

Discours avant l'élection :

En guise de bilan récapitulatif on pourrait conclure que Nicolas Sarkozy témoigne et reflète par excellence un excellent rhéteur, il use d'un discours ambitieux, enthousiasmant, éclatant et très fort par sa richesse et son abondance en effets stylistiques divers jouant sur différents plans, ayant pour but ultime : faire réagir, satisfaire, mouvoir, émouvoir et séduire-plaire par le discours, assouvissant tous les gouts, mobilisant un tout irrévocable, imbattable, y compris cohérence-cohésion, une thématique bien construite, selon une stratégie invincible, un vocabulaire de poids et de grandeur qui a été habilement sélectionné faisant signe d'une finesse infiniment sophistiquée, pour satisfaire des attentes et des aspirations à leur diversité, une stature massivement présente, à travers un look d'une beauté éclatante dont la combinaison des couleurs est tellement significative. À travers son élocution- IL se donne une image respectueuse d'un homme vertueux par le biais d'un discours fastueux.

Sur un autre plan, Sarkozy tient un discours prometteur, promettant un avenir politique, économique, social meilleur, celui d'une France du «travail», de «l'autorité», de la «morale» et d'autres valeurs sociales ; menant un projet politique de la *République* dont la seule perspective qui compte est celle de la réussite où les thèmes abordés font preuve d'une abondance extrême, d'égalité, de solidarité, de valeurs d'humanisme et qui sont tout à fait universels.

D'ailleurs, le discours se dispose selon une forme d'alliage politique composite, il est soigneusement tissé selon une trame orné de couleurs de la droite, du parti libéral qu'est L'UMP, alors il se veut un discours digne d'importance, il prend sa forme progressivement dans une perspective bien évidemment persuasive. Le projet économique proposé semble super-ambitieux et prometteur en matière des réparations, des solutions et des réformes.

C'était vraiment un discours glorieux et extrêmement abondant et chatoyant en matière de valeurs matriciales qui reflètent au total tout un système de valeurs, des perspectives d'une vision républicaine qui fera en sorte que tout le monde soit confiant, soit sécurisé, soit inscrit dans les objectifs du projet proposé.

Sur le plan thématique, Le premier discours génère un vif débat en soulevant tant d'interrogations et de points, il est manifestement constatable que parmi les points majeurs faisant la distinction entre le 1er et 2ème discours du Mr Sarkozy, le 1er est densément riche d'une collection de thème qui a contribuer en somme à former une cohérence thématique : renoncement d'injustice, la stabilité politique, revalorisation du travail, s'intéresser aux jeunes.

Sous un autre angle, la stratégie la plus dominante dans le discours du candidat est la *promesse*, cette dernière -et malgré qu'on peut la juger exagérée et malgré qu'une grande parties des promesses tenues sont difficiles à concrétiser- elle a pour seule fin : satisfaire aux attentes et aux rêves des auditeurs.

La totalité du discours se distingue par la fréquence abondante de certaines constructions y compris des répétitions, des redondances et des gradations : le but ici c'est l'insistance.

Ce qui mérite d'être dit ainsi, c'est qu'il y a des procédés à fréquences variées, nous avons constaté l'emploi excessif des intensifieurs dans les discours dits de campagne, alors que ce procédé est manifestement mis en œuvre modérément dans la deuxième catégorie. La mise en œuvre du procédé d'intensification est justifié par la particularité du genre discursif énonciatif qui implique un engagement acharné, et encore, la notion d'intensité considérée davantage une priorité donnant un plus de charge sémantique et également pragmatique à travers un lexique bien choisi, veillant à appliquer une efficacité irrévocable en toute rigueur. En plus, une autre différence à établir entre les deux catégories qu'on a cité : la première est marquée – en ajout aux intensifieurs- par le recours intensif des moyens prosodiques de musicalité, jouant sur la corde de l'intonation, la tonalité et du ton, ainsi que sur le débit, les redondances, et enfin les expressions faciales ainsi que le gestuel.

En bref, nous aurons affaire avec différents niveaux ou degrés d'intensité, selon ce que l'orateur emploie à bon escient des mots et des structures chargés par nature.

A travers son attachement farouche aux valeurs de la République Réelle, il dessine les contours de son projet politique, il cherche à définir puis à ancrer le sens de l'action en passant un projet de valeurs humaniste dont la société au quelle il croit profondément sera laïque. Il a procédé par des mouvements magiques (thèmes).

Initialement, on pouvait dire que ce discours présidentiel est extrêmement apprécié sauf quelques remarques portant sur certains effets parasitaires sur la cohésion et la cohérence discursive. D'emblée, on tient à mettre en œuvre les traits pertinents qui le caractérisent.

Nous assistons aujourd'hui à une fleurissante renaissance de geste sachant que nous vivons dans une société moderne au sens universel qui approuve tant d'attachement au visuel et au média. Alors, le premier discours expose pleinement un contraste comportemental lié aux différentes attitudes du discours. Ces contrastes comportementaux servent bien évidement de ponctuer les différents moments, niveaux discursives, articulant différentes stations thématiques.

Les hommes politiques ont toujours le souci permanent de se montrer à la bonne hauteur, en parallèle à la primordialité qu'ils accordent à la préparation pour ne pas dire la sophistication ou encore le trucage de leurs dires, ils s'intéressent davantage à leurs images, leurs tenues : grosso modo à leurs masques politiques derrière lesquels ils vont animer et débattre avec tant d'acharnement et d'énergie.

une voix qui présente des contrastes violents et qui permet à travers une gestuelle compatible et en concordance de définir les différentes répartitions de fréquences avec des affinités notablement remarquée, senties entre ce que dise l'orateur d'une part, et d'autre part la gestuelle utilisée à la convenance du contexte interlocutif et notamment vis-à-vis aux propos proférés, mettant le verbal et le non verbal dans le même sac pour pouvoir comprendre la totalités du contenu réferentiel ; cela pourrait nous aider considérablement à mettre le point sur comment fonctionne la distanciation orateur vs discours.

Personne ne peut nier l'existence de rapports –apparaissant tout à fait naturels- entre deus éléments inséparables : l'aspect physique de la gestuelle et les différentes interprétations qu'il donne à supposer à chaque fois, c.-à-d. à chaque contexte nous aurons affaire avec une nouvelle gamme de significations à savoir le contexte dans lequel s'est effectué le processus.

Le langage corporel concomitant le processus discursif est majoritairement très compliqué et en plus il est multidimensionnel ; La gestuelle des mains et des bras occupe le ruban bleu dans la communication non verbale et prennent un impact mesurable. D'ailleurs cela suppose qu'un nombre de paramètres interviennent pour qu'on puisse interpréter correctement et avec justesse ce que les orateurs veulent dire exactement, ainsi, pour qu'on puisse lier le verbal et le non verbal de façon à ne pas prêter à équivoque ou à confusion.

L'orientation du regard, clignement des paupières, réflexe ou volontaire, le mode d'expression faciale, les mouvements du buste, le choix de la main, gauche ou droite, sa configuration, son orientation ou son mouvement. Vu l'objectif cité plus haut, chaque mouvement est significativement calculé et promptement décidé de sorte que chaque signe gestuel soit porteur – certainement- de sens mais qui travaille certaine intentionnalité du locuteur. Alors d'ici, il faudrait soigneusement et rigoureusement peser le plus banal des gestes que ce soit sa simplicité car il sera original par la manière dont il est mis en scène. Ces éléments sont de vrais porte-paroles communicant et reflétant le plus fidèle que soit les vraie intentions des locuteurs.

La question du langage corporel, les expressions faciales, la gestuelle et la mimique : sont des éléments fondamentaux du charisme, ces composantes potentielles faisant partie de la communication et qui pourraient fortement incarner les politiques et les stratégies des politiciens. D'ailleurs la tonalité de la voix (le timbre autrement dit) traduit fidèlement les intentions de ceux qui parlent. C'est effectivement un point d'appui primordial qui pourrait certainement illustrer l'autorité, l'emphase et la solennité. De ce point de vue, tout politicien tient à

Si on revient sur le point des expressions faciales, c'est une évidence que le candidat faudrait avoir cet esprit de leadership challenger via certaines gestes

et posture du leader pour pouvoir défier les difficultés éventuelles lors ce genre de contextes, il est censé manifesté un répertoire facial très riche et varié pour qu'il puisse s'adapter de façon à pouvoir surmonter les anxiétés, les peurs et des contraintes ou encore de situations de blocage qui surgissent à des moments différents.

Parfois, Mr Sarkozy exprime un caractère dominant d'avoir plaisir et de joie, et c'est déjà fascinant et potentiel, via une fréquence de sourires (ou faux sourires) d'allégresse et de satisfaction, un visage souvent souriant, un regard doux et bien dirigé, ces états d'âme appuient largement la position présente du candidat.

Exprimant une variété voire une complexité d'émotions animés par diverses intentions et motifs. Parfois animé par un mélange de fermeté et de détermination.

Mr Sarkozy illustre brillamment et par excellence l'exemple d'un mode particulier d'expression physique à travers une gamme distinguée de gestuelle et de mimique traduisant un charisme politique d'un vrai leader donnant le sens, le sentiment et l'impression d'assurance, de confiance et de sympathie au public. Il réagit avec beaucoup d'habileté dans un sens d'autorité, de force et de puissance. Cette énergie zélée reflète une image du leader imbattable. Les sourires – à leur tour-en termes d'autorité et de popularité se considèrent comme la clé qui intervient efficacement au sein de ces contextes et auxquels les politiciens recourent souvent et permanemment pour créer une certaine ambiance de réceptivité, un certain effet merveilleux qui renforce la réceptivité et crée une entente agréable. Là je pense que ce mode

Concernant notre cas présent, Mr Sarkozy exprime une carence remarquable au niveau de l'expressivité, il n'est pas tellement expressif on constate manifestement que son langage facial combine absurdement entre divers émotions et sentiments ce qui donne de temps en temps un certain état de brouillage ce qui s'oppose à l'objectif de transparence, cohérence et encore affinité de la machine discursive. selon une mimique que je pourrait la juger fragile sur le plan significatif. signe d'autorité ce qui dénote un appui du jeu politique.manque de sonorité. Il est reconnaissable que le jeu de la gestuelle et la mimique est énormément capital pour les politiciens, car il affecte intensément les discours en matière de signification, ces éléments peuvent même incarner leurs politiques voire leurs stratégies, alors, ce sont des modalisateurs qui jouent un rôle déterminant lorsqu'il s'agit d'une situation d'éloquence et d'interlocution de telle poids et de telle envergure. En vérité ce sont des masques de vérité derrière les quels se cachent des orateurs à la différence de leurs vraies intentions.

Nous recourons nécessairement à une analyse sémiologique dont l'objet d'étude principal sera l'ensemble des éléments à aspect physique qui sont tout à fait porteurs de sens et de signification révélant un caractère pertinents, déterminant et lié typiquement à cette étude ; ces éléments interviennent pour renforcer, pour conforter l'image d'idéal d'un politicien avec beaucoup d'habileté. Des éléments spécifiques faisant partie du langage corporel, donnant à interpréter des signes, des modes et des réseaux de signification. Le décryptage du processus communicatif lors de la mise en scène oratoire permet d'identifier comment s'instaure différents niveaux de stratégies persuasives à savoir le ton dominant, que ce soit autorité, violence

C'était vraiment un homme de caractère qui exprime davantage d'autorité via un langage corporel spécifique et qui correspond à des gestes, à des mouvements faisant l'indice d'un engagement physique c.-à-d. corporel à travers la combinaison de différents éléments en corrélation avec la stratégie à mener, un engagement qui appuie effectivement la politique engagée, une politique d'une droite puissante. Tout son langage corporel est quasiment mesuré par l'orientation de droite vers laquelle il penche sa tête et parfois son corps entier, et c'est significatif, c'est la dénotation d'une autorité et d'une fermeté pour ne pas dire de rigidité.

Tous les signes d'une détermination à traits autoritaire infiniment exprimée s'affiche sur son visage tout au long du son discours de campagne, ce sont des signes d'autorité, de dominance qui se communiquent à travers une mimique spécifiquement charismatique. En outre, Mr Sarkozy a tant mobilisé sa main et son épaule de droite c'est typique d'un individu actif, qui veut avancer l'impression d'un leader dominant.

Discours après l'élection :

Après avoir été élu, Mr Sarkozy manifeste et témoigne un changement radical quant à son comportement verbal, gestuel, technique discursive. Il apparaît comme quelqu'un de calme, de détendu, de réceptif, de rassurant.

Il apparaît dans un nouveau décore avec bien sûr un new look, ainsi, il est muni par des stratégies qui sont tout à fait nouvelles et différentes de celles adoptées auparavant. Les mouvements du corps sont réduits et adoucis avec un ralentissement du débit faisant le signe d'un état psychique de satisfaction, du confort et de la pleine assurance. Concernant son discours, il devient plus confiant et serein, prouvant certaine assurance et aussi certaine autorité et même légitimité, ces dernières s'appuient légitimement sur le passage vers un autre univers acquérant un nouveau statut : le président de la république et par conséquent le père de la nation qui représente tous les français. On peut remarquer certaine stabilité émaillant son discours et cela est dû au sentiment de responsabilité qu'il ressent, et ce nouveau contexte implique qu'il soit plus réaliste qu'avant car il se met devant une vérité et une réalité qui fait peur comme elle fait bonheur à celui qui l'assimile : maintenant il se rend compte qu'il est sur le terrain, en plein contexte à savoir qu'il puisse tenir ses paroles ou non, à savoir qu'il puisse réaliser les promesses qu'il a tenu ou non. Alors, on peut remarquer la disparition de tenir des promesses, la disparition de la voix très confiante, penchant vers un plus sincérité et d'idéalisme. Il cesse d'être utopiste et idéaliste comme on le voit lors de son premier discours. Ainsi, on remarque clairement qu'il a adapté un ton paternel, un ton responsable en s'adressant à tout le monde sans donner la peine de donner des détails.

On se permet de dire que c'était un discours faisant preuve d'une stabilité et d'une sérénité abondante à l'extrême, cette spécificité est tellement

dominante qu'elle se met en scène sur un ton très doux, et cela se justifie par la disparition des contraintes, des pressions, du lourd fardeau assumé avant.

C'était un discours béatement mené avec tant de constance et de sérieux ainsi qu'une détermination absolue ; ce qui explique et traduit un confort considérable, une confiance infiniment exprimée et qui est due au nouveau statut acquis, celui de la légitimité. Cette dernière lui a permis d'appeler ou de lancer des appels à plusieurs reprises pour rappeler différentes destinations de la primordialité de l'union mondial sous l'ombre de la paix et de la coopération.

Discours de Nicolas Sarkozy, Président de la République

Conseil national de l'UMP, le 12 janvier 2008

Palais des Sports, Paris

Mes chers amis,

Un journaliste me demandait si j'aimais Tony Blair. Récapitulons : il est intelligent, courageux, c'est un ami, il a modernisé un pays ami, le Royaume-Uni, et il est fidèle. Alors, bien sûr, il est socialiste, mais un socialiste tel que lui a toute sa place au gouvernement français !
Tony Blair est un grand d'Europe, il a joué un rôle capital pour l'adoption du traité simplifié. Je veux lui dire que j'ai la conviction que nous avons besoin du Royaume-Uni en Europe. Nous avons besoin de vous, votre place est dans l'Union Européenne.

Je suis très heureux, mes chers amis, de vous revoir en ce début d'année 2008.
Si je suis là, ce n'est pas seulement pour tenir une promesse.
Si je suis là, c'est parce que vous commenciez sérieusement à me manquer.
Nous avons partagé tant de combats, tant d'épreuves, tant de moments forts, jamais je ne pourrai l'oublier.
Je n'oublierai jamais cet instant, qui fut peut-être l'un des plus émouvants de ma vie politique, il y a un an, à quelques mètres d'ici, ce 14 janvier 2007 où je vous ai demandé à vous, mes amis, avec qui j'avais tout partagé, de me laisser libre, libre d'aller vers ceux

qui n'avaient jamais été mes amis, vers ceux qui n'avaient jamais partagé mes convictions et qui parfois même m'avaient combattu.

Parce que pour être président de la République il faut être capable de rassembler les Français et non pas avoir la volonté de les diviser. Un leadership, c'est celui qui rassemble, pas celui qui divise. Et pour rassembler, il faut être libre.
Un Président de la République, c'est quelqu'un qui s'ouvre, pas quelqu'un qui se ferme. Un président de la République est quelqu'un qui refuse le sectarisme et c'est quelqu'un qui pratique la tolérance.

Je suis heureux d'être avec vous, d'être en famille. On me dit, et c'est une première rupture que je souhaite, qu'un Président de la République ne va pas parler devant les militants du parti où il a milité toute sa vie politique durant. Alors, j'aimerais affronter cette fausse idée.
Militer dans un parti n'est pas une activité honteuse. C'est noble de s'engager au service de ses idées et au service de son pays. Pour qu'il y ait une démocratie, il faut bien qu'il y ait des partis politiques et des militants. C'est toujours mauvais signe pour une démocratie quand on ferme les partis politiques et que l'on dénonce les militants.
En général, quand on interdit les partis politiques ce n'est pas pour renforcer la démocratie, ce n'est pas pour défendre les libertés, c'est plutôt le contraire. Dans la Constitution de la Ve République, les partis politiques, et c'est le général de Gaulle qui l'a voulu, participent à l'expression de la souveraineté nationale.
C'est mépriser les partis politiques que de prétendre qu'il ne serait pas digne du président de la République d'aller s'exprimer devant

eux. C'est une erreur majeure. J'ajoute que le piège est toujours le même : ceux qui ne m'apprécient pas, ne m'invitent pas, on peut le comprendre, et ceux qui veulent nous soutenir n'auraient pas le droit de m'inviter non plus. Où va-t-on chercher la majorité avec ça ?! Et ma générosité est sans limites, je suis bien ici, mais si le Parti Socialiste avait besoin que j'aille lui expliquer le traité simplifié, je suis prêt à me sacrifier et à le faire !

D'ailleurs, ce n'est pas parce que le président de la République vient voir ses amis, ce n'est pas parce qu'il vient dans le parti politique auquel il a consacré 30 ans de sa vie, auquel il a un attachement sentimental, que je deviendrais l'homme d'un parti. Le fait de m'avoir soutenu, d'avoir combattu à mes côtés, d'avoir partagé mes convictions ferait que je n'ai plus le droit de venir ? Le fait d'avoir été de ceux qui gagnent ferait que vous n'avez plus le droit de vous exprimer ? Et je n'aurais donc le droit d'aller que dans les endroits de France où il n'y a que des spectateurs alors que vous êtes des acteurs ?

Vous avez beaucoup fait pour porter les changements de la France, il est normal que je vienne m'en expliquer devant vous.

Et je voudrais dire à Jean-Pierre Raffarin et à Patrick Devedjian, comme à toute l'équipe nationale de l'UMP, qu'un parti politique, il ne faut pas y entrer pour arrêter de penser, pour arrêter de réfléchir, juste pour applaudir des discours, où il n'y a jamais une idée neuve, une idée qui dérange, où il n'y a en général même pas d'idée du tout. Le but, pour moi, ce n'est pas que l'UMP devienne une machine à applaudir. Je veux que l'UMP soit une force populaire majeure, où

l'on débat, où l'on réfléchit, où l'on s'affronte à coup d'argument, où l'on pratique les idées neuves, où l'on va chercher l'innovation et la modernité et où l'on essaie de mettre son intelligence au service du pays.
L'UMP doit être diverse et ne doit pas être uniforme.

J'en ai entendu des réunions de l'UMP, où je me suis ennuyé à mourir… Ce n'était pas exactement l'UMP, mais juste avant. Pourquoi s'y ennuyait-on ? Parce que ceux qui étaient invités apprenaient dans la presse ce que l'on allait faire le lendemain ou le surlendemain. Et c'était rapide à lire car on y apprenait que l'on n'y ferait pas grand-chose.
Moi, je préfère une UMP qui invite un homme comme Tony Blair, qui voit un certain nombre de ses leaders réfléchir à la meilleure stratégie en n'étant d'ailleurs pas forcément d'accord parce que les sujets sont si complexes qu'ils doivent être débattus.

Je sais parfaitement que dans notre propre famille, lorsque j'ai créé et suscité des débats, il y a eu parfois des réactions. J'ai voulu créer le débat sur l'autorité. L'autorité, un mot qui vous faisait aussitôt accuser d'autoritarisme, un mot qui vous mettait par terre une carrière politique. Oui, j'ai parlé d'autorité et j'assume. Parce que sans autorité, il n'y a pas de liberté. Je veux vivre dans un pays où l'on respecte ses parents, les personnes âgées, le drapeau de notre pays, notre patrie et où n'importe qui ne peut pas dire n'importe quoi. Voilà l'autorité.

L'identité, j'avais également employé ce mot pendant la campagne. Et immédiatement, on m'a indiqué que c'était une idée de l'extrême droite, que c'était une pathologie. Suivez le raisonnement, la diversité, tout le monde est d'accord, mais alors,

je pose la question : qu'est-ce que la diversité si l'on n'a jamais le droit à l'identité?
L'identité nationale française est une idée si forte que je n'ai pas l'intention de la laisser comme la propriété de Monsieur Jean-Marie Le Pen.
Et la question des valeurs chrétiennes, à force d'avoir méprisé cette question, la France a donné le spectacle du pays d'Europe où l'extrême droite était la plus forte ! Beau résultat pour ceux qui voulaient nous faire des leçons de morale.

Et la repentance, souvenez-vous, qui n'est au fond que l'expression de la haine de soi. Il fallait se repentir de tout, s'excuser de tout. Il fallait que les fils expient les fautes des pères, il fallait s'excuser d'être français, d'être de droite, de faire de la politique et d'avoir des convictions.
Moi, j'ai dit aux Français que la France n'avait pas toujours raison, qu'elle avait dans son histoire commis des erreurs et sans doute des fautes, mais que la France était un grand pays et que nous devions être fiers d'être français.
Je ne retire rien à ce que j'ai dit.
Et je dis d'ailleurs à Tony, avec l'affection d'un frère, que j'admire les Anglais quand ils ont le courage de célébrer Trafalgar et j'annonce que nous allons célébrer Austerlitz, parce que c'est ça le respect de l'histoire de son pays.
Être amis, ce n'est pas renier son histoire, c'est être à un moment donné de l'histoire de son peuple en charge de le représenter. C'est surmonter les oppositions du passé, c'est savoir se tendre la main et comprendre que si nous ne voulons pas refaire les fautes de ceux qui nous ont précédé, nous devons travailler ensemble.
Voilà pourquoi Tony Blair est un ami de la France et le Royaume-Uni

est un pays allié et ami de la France. Justement parce que derrière nous, il y a eu cette histoire.

Et la politique de civilisation, quand le 31 décembre, j'en ai parlé, le 1er janvier, j'en ai entendu dire : « C'est creux ! » Heureusement que c'était creux parce que depuis ils ne parlent que de ça ! Et si un homme politique ne met pas ses convictions au service d'un projet de civilisation, on les met au service de quoi ?

Je me rappelle du coup de téléphone que François Fillon m'a passé revenant d'un de nos conseils me disant : l'ouverture, il faut la faire passer Nicolas ! Puis, je me souviens du Carrousel du Louvre et de la situation d'aujourd'hui.
Tony explique et il a raison que le monde est plein d'opportunités et qu'il y a de grands changements à faire. Comment faire de grands changements sans grande majorité ? Et comment faire une grande majorité si vous n'allez pas chercher au-delà de vos propres rangs les femmes et les hommes qui vont vous aider à conduire ces changements ?

Il y a dans le gouvernement de François Fillon un certain nombre de femmes et d'hommes de gauche qui ont eu le courage d'assumer le fait de travailler à nos côtés. Je ne leur ai pas demandé de se renier, ils sont courageux, ils ont accepté de rompre des habitudes, des facilités. Mais je ne leur ai pas dit : venez, changez d'idées, excusez-vous de ce que vous êtes et travaillez avec nous. Nous leur avons dit avec François Fillon : venez, restez des femmes et des hommes de gauche, nous vous respectons parce que, nous, nous sommes tolérants et portez votre intelligence et votre capacité de travail au service du projet présidentiel qui a été choisi par les Français.

Mes chers amis, il ne faut pas s'excuser ou s'inquiéter du fait qu'ici ou là, tel ou tel peut avoir une expression différente. S'il est différent, il est normal qu'il ait une expression différente. Je veux que la tolérance, l'ouverture, la main tendue soient la marque de fabrique de la droite et du centre français et que le sectarisme et la fermeture soient la marque de fabrique de la gauche française. Voilà la différence entre eux et nous.

Croyez-moi du fond du cœur, vous avez plus à craindre de l'uniformité que de la diversité.

Alors, je voudrais terminer par ceci. Qu'essayons-nous de faire ? J'essaie de réhabiliter la politique. Que s'est-il passé de plus important lors de la dernière élection présidentielle ? 85% des Français sont venus voter. Toute la France a voté dans un pays où il n'y avait plus qu'un Français sur deux qui votait. Pourquoi ont-ils voté ? Parce que tous les candidats ont essayé de porter et de défendre un vrai projet et une véritable politique.
Nous essayons, avec le gouvernement, de faire de la politique.

Lorsque nous avons organisé avec François, Jean-Louis et Nathalie le Grenelle de l'environnement, certains y ont vu une opération de communication. Je n'ai rien contre, sauf que les opérations de communication durent le temps que dure une opération de cette nature, peu de temps.
Nous avons voulu faire un changement idéologique majeur. La droite était crédible sur l'immigration, la sécurité, sur les questions régaliennes. Sur les questions environnementales, nous avions à faire nos preuves. Ce n'est pas être critique que dire cela, c'est être lucide.

Avec le gouvernement, nous avons dit que nous allions prendre des décisions fortes, c'est un geste politique majeur, nous voulons une nouvelle croissance. Nous voulons que la planète cesse de danser au bord d'un gouffre. Nous voulons entraîner le monde pour protéger les équilibres majeurs de notre planète. Jamais, dans l'histoire de l'Homme, notre espèce n'a été autant en danger. Et je n'ai pas voulu que la France donne des bons conseils et des leçons à tout le monde, sans s'appliquer à elle-même des règles qu'elle souhaite voir retenues par les autres.
Si j'ai demandé à François Fillon que la clause de sauvegarde sur un seul OGM soit mise en attendant que la Commission Européenne rende sa décision, je n'ignore nullement que dans ma propre famille politique un certain nombre de nos amis sont contre, mais je veux les faire réfléchir à cela.
J'avais le choix entre trois décisions. La première, ne rien faire, dans ce cas-là, toute la crédibilité du Grenelle de l'environnement était mise par terre. C'est un choix, mais ce choix politique-là je ne le veux pas, ni pour mon pays, ni pour ma famille. Tourner le dos aux questions d'environnement est une erreur historique.
J'avais le choix de la suspension, mais cette suspension eut été critiquée à la fois par les partisans des OGM et par leurs adversaires. Les uns m'auraient dit que c'était trop et les autres pas assez. Avec ce genre de décision, vous accumulez les inconvénients sans accumuler les avantages. Ce n'est pas une décision mais une absence de décision.
Moi, je suis là pour prendre des décisions. Voilà la raison pour laquelle je soutiens l'appel à la clause de sauvegarde. Cela ne veut pas dire que la France ne doit pas participer à la recherche sur les OGM. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'avenir avec les OGM.

Cela veut simplement dire que quand le principe de précaution est en jeu, je fais le choix politique majeur de porter notre pays à l'avant-garde du débat sur l'environnement.

Pareil sur la télévision publique.
Cela fait des années que j'entends des hommes politiques, surtout de gauche mais aussi de droite, dire : regardez, il faudrait que nous ayons une télévision publique de la qualité de la BBC. Quelle est la caractéristique de la BBC ? Il n'y a pas de publicité. Et ce qui est possible en Angleterre ne le serait pas en France ?
Alors maintenant cela suffit, cela fait trop d'années que l'on en parle sans avoir le courage de le faire.
Nous voulons un service public de qualité.
Nous voulons un service public qui ne soit pas soumis aux diktats des recettes publicitaires et de l'audience.
Nous ne voulons pas d'un service public qui copierait en moins bien les chaînes du privé, parce que si c'est ça, il n'y a pas besoin de service public. Et c'est la droite qui défend cette idée.
Je le dis de la manière la plus claire : nous garantirons au service public les recettes dont il a besoin. Et la question de la privatisation d'une chaîne du service public ne se pose pas si les programmes sont différents. En revanche, continuer avec la même publicité sur le service public que sur les chaînes privées, avec les mêmes programmes, on se demande alors pourquoi il faudrait des chaînes du service public.
Poser cette question, rendez vous compte du choix idéologique essentiel, cela veut dire que tout d'un coup la qualité, la culture, le service public deviennent des idées propres à votre famille politique, c'est un changement idéologique majeur.

Nous n'avons pas à laisser l'environnement et la culture comme des valeurs de gauche. Nous devons proposer une alternative sur ces sujets qui sont essentiels pour l'avenir de notre pays.

Comment faire une politique de civilisation sans se poser la question de savoir ce que nos enfants regardent à la télévision et ce que nos enseignants enseignent dans nos écoles. D'ailleurs, de ce point de vue aussi, j'ai voulu faire de la politique, au vrai sens du terme. On m'a dit : incroyable, la lettre de Guy Môquet ! Je ne sais pas ce qui était incroyable, était-ce de lire Guy Môquet ou était-ce que l'on demande, merci à Xavier Darcos, aux enseignants de faire lire une lettre ? Certains ont été plus choqués encore par le fait que l'on ose demander que par le fait que ce soit Guy Môquet. Alors je vais mettre les pieds dans le plat. Je respecte profondément le métier d'enseignant, un des plus nobles, des plus utiles et des plus difficiles. Mais, la question de l'éducation est si importante qu'elle ne peut pas être uniquement l'affaire des spécialistes. Et je dis très tranquillement et très calmement, la question de l'éducation est une question de civilisation. Et lorsque l'on parle de l'Education nationale je ne veux plus que l'on ne parle que de la question du statut, parce que le statut est une chose, les programmes en sont une autre. Et tous les Français ont le droit de donner leur opinion sur ce que l'on enseigne à leurs enfants.

Sur l'autonomie des universités, nous avons fait de la politique, parce que c'était un choix majeur. Pourquoi nos universités étaient moins bonnes que les autres ? Ce n'est pas que nos enseignants ou nos étudiants sont moins bons, mais parce qu'elles étaient devenues les seules universités d'Europe qui n'avaient pas la liberté de se

réformer, de penser et d'agir. C'est fait.

Et je vais conduire une politique de civilisation également sur un sujet extraordinairement difficile qui est celui de la fonction publique. Nous avons 5 millions de fonctionnaires dans notre pays. Ce sont des femmes et des hommes honnêtes, compétents et qui vivent dans un malaise existentiel et identitaire consternant compte tenu du niveau de dépenses publiques de la France. Depuis 1992, des centaines de milliers d'emplois ont été crées dans la fonction publique et depuis 1992 le malaise de la fonction publique n'a cessé de s'aggraver. Les fonctionnaires s'interrogent sur leur rôle, leur identité et sur leurs moyens. Je dis donc aux syndicats de la fonction publique : s'il suffisait d'engager plus de fonctionnaires pour que les fonctionnaires soient heureux, ça se saurait. Cela fait très exactement 16 ans que l'on poursuit cette politique. Nous allons changer la qualité de vie au travail des fonctionnaires. D'abord, nous partagerons les gains de productivité dus à la réduction des effectifs dans la fonction publique. Tous les fonctionnaires ne seront pas remplacés et la moitié des économies réalisées sera donnée pour qu'ils soient mieux payés. Il y a des payes dans la fonction publique qui sont trop petites. Les marges de manœuvre, nous allons les gagner comme cela : moins de fonctionnaires mais mieux payés, mieux formés, mieux considérés et mieux respectés. Et ceux qui pensent que l'on peut résoudre le problème de la fonction publique en augmentant le nombre des emplois veulent paupériser la fonction publique. Voilà la réalité, c'est la vérité. Et à ceux qui me diraient que ce que je dis maintenant, c'est ce que je disais avant l'élection, je réponds que c'est vrai, c'est ma

spécificité. Ce que j'ai dit avant l'élection, je le ferai après. Je ne serai pas de ceux qui tiendront un discours inverse une fois les élections passées.
Mais j'irai plus loin. Avec Eric Woerth, André Santini et François Fillon, nous avons demandé qu'on cesse avec la tyrannie des examens et des concours qui consistent à imposer à des femmes et des hommes de 45 ans pour assurer leur promotion sociale de passer des examens qui n'ont rien à voir avec la qualité de leur emploi. La valorisation de l'expérience, le mérite ou l'effort doivent compter autant que la capacité à bachoter pour passer de rédacteur à attaché principal.

Et je voudrais en terminer par là. Une des questions les plus difficiles qu'est posée à un gouvernement, des plus complexes, Tony a connu cela comme tous l'ont connu : Serez-vous le président de la République de tous les Français ou de quelques-uns ? C'est une question essentielle sur laquelle, croyez-moi, avec François Fillon nous réfléchissons à chaque minute. Comment être fidèles à nos convictions, à nos idées et parler à tous les Français et pas à quelques-uns. C'est une question extraordinairement difficile. Elle est beaucoup plus large que la seule question du pouvoir d'achat, qui est aussi une question réelle.
Nous avons décidé de proposer une véritable révolution culturelle en faisant franchir un pas décisif à la participation et à l'intéressement dans notre pays. On en parle depuis des années et plus on en parle moins on le fait.
Le choix est celui-ci : nous voulons que les entreprises en France fassent des profits, plus elles en font, mieux c'est. Mais nous demandons que les entreprises qui font des profits puissent partager équitablement lesdits profits. Je considère qu'un véritable projet de

société pour nous serait de poser la question du partage des profits : un tiers pour l'actionnaire, c'est normal, un tiers pour l'investissement, c'est nécessaire, un tiers pour les salariés parce qu'une entreprise vit aussi sur la richesse que représente la qualité du travail de tous les salariés dans notre pays. Je ne serai pas l'otage d'un groupe de pression, je ne serai pas le prisonnier de telle ou telle catégorie. Je veux défendre des idées justes.

Je crois à la mondialisation, à la liberté, à la concurrence, mais je n'accepte pas que l'on puisse avoir des plans de stock-options pour 10 personnes dans une entreprise de 10 000, parce que les 10 000 participent à la richesse de cette entreprise. Ce n'est pas insulter les chefs d'entreprises que de dire cela. Je suis très heureux que telle ou telle compagnie fasse 12 milliards d'euros de bénéfices. Tant mieux, il vaut 12 milliards d'euros de bénéfices que 12 milliards de déficits. Mais lorsque l'on fait des bénéfices de cette nature, on doit en faire profiter les salariés de son entreprise. Les bénéfices ne peuvent pas aller exclusivement aux seuls actionnaires. C'est une réalité.

Je crois à la mondialisation, mais je n'accepte pas que quelques dizaines de fonds spéculatifs et agressifs aient fait porter sur la croissance mondiale un risque majeur, parce que nous ne sommes pour un capitalisme d'entrepreneurs et de création de richesses, pas pour un capitalisme de spéculateurs consistant à dépecer des entreprises que des entrepreneurs ont mis des années voire des décennies à créer. Demander la moralisation du capitalisme financier est une exigence pour la France.

Je crois, comme Tony, à la mondialisation, mais je n'accepte pas que certains fonds souverains puissent tout acheter chez nous et que nos propres capitalistes ne puissent rien acheter chez eux. Je demande la réciprocité avant d'ouvrir les barrières de l'Europe.

D'ailleurs, je crois à l'Europe politique. L'Europe politique a été faite pour protéger et non pour inquiéter. J'ai parfaitement conscience que ce n'est pas le traité simplifié qui va réconcilier la France, l'Angleterre et les Européens avec l'Europe. Le traité simplifié, ce sont des institutions.
Nous allons nous doter d'un véritable président pour l'Union européenne et je souhaite d'ailleurs que pour ce président nous fassions un choix par le haut et non pas un choix du plus petit compromis.
Comment voulez-vous que l'Europe marche avec un président qui changeait tous les 6 mois et qui en plus d'être président de l'Europe était président de son pays ? Je le serai pendant 6 mois, mais j'espère être le dernier. L'Europe se dotera d'un président pour 2 ans et demi.
Et je souhaite une Europe politique qui affirme un projet de civilisation.
Une Europe qui se batte pour avoir une politique de l'énergie ensemble.
Qui se batte pour avoir une politique de l'immigration ensemble.
Qui se batte pour avoir une politique de l'environnement ensemble.
Qui se batte pour avoir une politique agricole commune ensemble, parce qu'il n'y a aucune raison de continuer à accepter en Europe des produits qui ne réponde à aucune des qualités que nous imposons pas ailleurs à nos propres éleveurs et producteurs. Ça, ce n'est pas la réciprocité.

Et je le dis à Tony, devant nos amis Anglais, je souhaite que l'Europe se dote d'une politique de défense commune. L'Europe ne peut pas être un ensemble de 450 millions d'habitants parmi les plus riches au monde et s'en remettre pour sa protection soit à la providence soit aux Etats-Unis. Je suis un ami des Etats-Unis d'Amérique, mais je demande que l'Europe se dote d'une défense européenne autonome, parce que si nous ne sommes pas capables de nous défendre, nous ne sommes pas capables alors d'assumer notre indépendance.
Cette politique de défense, nous la ferons main dans la main avec nos amis Anglais. Je rappelle que nous sommes les deux seuls pays d'Europe à posséder l'arme nucléaire et qu'il convient que deux puissances nucléaires démocratiques parlent ensemble, se complètent, organisent ensemble leurs efforts. Dans mon esprit, l'Europe de la défense autonome et indépendante n'est pas contradictoire avec l'OTAN. Je veux l'OTAN et l'Europe de la défense, l'alliance avec les Etats-Unis et la capacité pour l'Europe de se défendre par elle-même. Ce n'est pas l'un ou l'autre, c'est l'un et l'autre, l'alliance avec l'autonomie et l'indépendance.

Mes chers amis, il y aurait tant d'autres choses à dire.

Sur la Méditerranée, nous allons faire l'Union pour la Méditerranée, parce que nous perdrons tout ou nous gagnerons tout.
Sur l'ONU, je souhaite que la France porte un projet de modernisation car nous ne pouvons pas gérer le monde du XXIe siècle avec l'organisation du XXe.
Je souhaite que l'on arrête avec le G8 pour faire le G13.
Nous étions avec Tony à Heilingendamm et nous trouvions curieux de passer deux jours et demi ensemble à 8 et d'inviter pour les

miettes du troisième jour, lors du dernier déjeuner, la Chine, 1,3 milliards d'habitants ; l'Inde, 1 milliard d'habitants ; l'Afrique du Sud, parce qu'il faut bien qu'il y ait un pays africain, l'Afrique c'est 1 milliard d'habitants. Quant à l'Amérique latine, 1 milliard d'habitants, il n'y avait ni le Brésil, ni le Mexique. Cette organisation du XXe siècle est devenue inacceptable, la France veut une organisation du XXIe pour le monde du XXIe siècle pas celle du siècle dernier.

Mes chers amis, avec François Fillon, avec qui nous formons une équipe où les liens d'amitié et de confiance sont ce qu'ils étaient dès le premier jour, je veux le remercier de son travail et s'il me le permet de son affectueuse amitié. Avec les ministres qui font un travail remarquable, je suis fier de ce gouvernement parce que plus jamais aucun chef de gouvernement ou chef d'Etat n'osera composer un gouvernement différent du nôtre, justement parce que c'est la première fois que l'on a eu le courage en France de proposer un gouvernement qui respecte la diversité française.

Cela fait huit mois et les épreuves n'ont pas manqué, le travail non plus, mais j'ai la même passion, j'ai la même envie de faire, de convaincre. Je mesure le poids de mes responsabilités. Nous devons changer la France parce qu'elle en a besoin et parce que dans le monde qui bouge, nous ne pouvons pas rester immobile. J'adhère à ce qu'a dit Tony Blair à l'instant. Nous devons porter ce changement et si ce n'est pas nous qui le portons, personne ne le fera à notre place.

Mes chers amis,
J'ai besoin de vous, de votre soutien, de votre amitié, de votre

intelligence, de votre engagement, de votre ouverture, de votre capacité de rassemblement. Parce qu'ensemble, nous sommes en train de mettre en œuvre un train de réformes qui n'avait plus existé dans notre pays depuis 1958. C'est un rendez-vous historique, merci de l'avoir compris et de nous soutenir.

Discours de M. Nicolas Sarkozy, Président de la République - Convention sur l'Europe

Mercredi 30 janvier 2008

Mesdames et Messieurs,
Mes chers amis,

Je veux vous parler brièvement mais avec le cœur. D'abord, je voudrais vous dire que la présence d'Angela MERKEL, c'est tout un symbole. L'Allemagne et la France, durant une bonne partie du XXe siècle, nous nous sommes détestés, nous nous sommes haïs, nous nous sommes affrontés, nous nous sommes déchirés comme peu de peuples, à travers l'histoire et dans le monde, se sont affrontés. La violence a été paroxysmique entre l'Allemagne et la France.

Grâce à de grands hommes d'Etat, un jour, au milieu du XXe siècle, il a été décidé que la guerre n'était pas une fatalité et que la paix serait un projet. J'ai été élevé par mon grand-père qui avait connu toutes les dernières guerres, et à la maison, quand il parlait des Allemands, ce n'était pas de façon apaisée. Il avait eu peur. Il avait souffert. Mais quand le Général de GAULLE et le Chancelier

ADENAUER ont dit : maintenant on va tourner le dos à cette histoire et on va bâtir l'amitié entre la France et l'Allemagne, la génération de mon grand-père a compris, a accepté, a tourné le dos à la violence, à la revanche, et s'est tournée vers l'avenir. Ils ont construit l'amitié franco-allemande qui a permis la naissance de l'Europe.

La présence d'Angela MERKEL, aujourd'hui, elle est dans la lignée de cette histoire. La responsabilité historique de perpétuer une amitié entre deux peuples qui ont eu, entre eux, des centaines de milliers de morts repose sur nos épaules. Je veux dire à Angela qu'elle est ici en amie, à titre personnel, à titre politique, et je lui demande de dire au peuple allemand que le peuple français est son ami, pour l'avenir et pour toujours, car nous ne voulons plus la guerre. Nous voulons la paix. Nous voulons la coopération et nous voulons l'amitié.

Merci, Angela MERKEL d'être là. Et mieux que cela, j'ai vu travailler Angela, quand elle était Présidente de l'Europe, au service du traité simplifié. Angela a permis l'adoption du traité simplifié. Angela MERKEL est une grande d'Europe, parce que, sans elle, nous n'aurions pas eu le traité simplifié. Nous avons travaillé main dans la main. Le premier juillet, François, c'est la France qui assumera la présidence. Je proposerai à Angela MERKEL de travailler avec la présidence française, main dans la main, comme elle m'a proposé, lorsqu'elle était Présidente, de travailler main dans la main. C'est cela l'amitié franco-allemande. L'Europe a besoin de la coopération entre nos deux pays.

Pourtant, un jour, que s'est-il passé ? La France, pays fondateur de l'Europe, la France qui a été de toutes les initiatives européennes, un beau jour, la France a dit « non ». Pas un petit « non », un « non » à 55%. Je le dis à nos amis Italiens, et notamment à Gianfranco FINI, que je salue comme un ami de la France, et à nos amis Espagnols, Mariano RAJOY, dont je souhaite à tous les deux un grand succès aux élections. L'Europe a regardé la France, et l'Europe ne reconnaissait plus la France. La France qui entraînait, qui construisait l'Europe, la France venait de dire « non ». Ce fut un traumatisme. Pendant dix ans, l'Europe a été condamnée à l'immobilisme. Toute la difficulté, c'était de comprendre pourquoi la France qui avait tant reçu de l'Europe, avait dit « non ». Et toute la force de notre message politique a été de comprendre que ce n'était pas un « non » à l'Europe, mais une certaine façon de construire l'Europe. Cela n'a pas été simple de le comprendre.

L'Europe a été faite, pourquoi ? Pour rassurer, pour que nous soyons plus forts dans la mondialisation et, tout d'un coup, nos concitoyens se sont dit : l'Europe qui voulait rassurer, l'Europe inquiète. De fait, la façon dont on a fait l'Europe inquiétait de multiples manières.

D'abord, il y a eu ce débat sur les racines chrétiennes. Tout d'un coup, un certain nombre de gens se sont dit : alors l'Europe, c'est donc l'abnégation de notre identité ? Ce fut une erreur de tourner le dos à notre passé et de renier, d'une certaine façon, des racines qui sont évidentes. Quand on a peur de défendre ses racines, on n'a pas la force de défendre ses convictions. Cher Jean-Pierre, cher Patrick, que l'on ne vienne pas nous dire que l'on met en cause la

laïcité. Il suffit de survoler la France pour voir ce long manteau d'églises et quand même dire qu'en Europe, il y a des racines chrétiennes, c'est seulement faire preuve de bon sens. Refuser de le reconnaître, c'est tourner le dos à la réalité historique et si on renie son histoire, on ne prépare pas son avenir.

L'Europe a inquiété, pourquoi ? Parce que, tout d'un coup, on a dit : ouvrez vos marchés. Mais nous qui voulons vendre nos produits en Europe, les autres, n'ouvrent pas dans les mêmes conditions. Je le dis à Jacques BARROT qui s'est battu pour défendre les intérêts de l'Europe et de la France. On s'est trouvé dans une situation où l'on autorisait les autres à faire ce que l'on n'autorisait plus les Européens à faire.

Je prends des exemples. On impose à nos agriculteurs, et c'est normal, des conditions de respect pour la traçabilité, pour la qualité sanitaire, de façon à ce que le consommateur soit protégé. On accepte d'importer en Europe des produits qui ne répondent à aucun des critères que l'on impose à nos propres agriculteurs. Qui pourrait comprendre une Europe construite de cette nature ? J'ai été en Chine, comme Angela, j'ai été en Inde, mais j'ai dit aux Chinois et aux Indiens : naturellement, vous êtes les bienvenus pour investir en Europe, mais nous voulons que vous ouvriez vos marchés en même temps que nous ouvrons les nôtres. Parce que la réciprocité, c'est la condition d'une concurrence qui est loyale. Quand il n'y a pas de réciprocité, il n'y a pas de loyauté. S'il n'y a pas de loyauté, l'Europe doit en tirer immédiatement toutes les conséquences.

Et puis, on est arrivé avec des bizarreries, je le dis à Mariano, comme à Gianfranco, on a dit : il faut faire l'espace Schengen. Formidable ! On fait l'espace Schengen, c'est-à-dire que quelqu'un qui rentre chez nous, rentre chez les autres ou quelqu'un qui rentre chez les autres, rentre chez nous. Dans le même temps, on assiste à des régularisations massives de sans-papiers, sans même que l'on nous demande notre avis. Qui peut croire que cela, c'est l'Europe que veulent les Européens ? Ce n'est pas l'Europe que veulent les Européens.

Si l'on fait l'espace Schengen, on doit harmoniser nos politiques d'immigration. Il ne doit plus y avoir de régularisations massives sans demander l'avis des voisins qui sont aussi concernés que les autres.

C'est comme cela qu'est né le traité simplifié. On a fait des compromis. Mais qu'est-ce que l'on a fait surtout, Angela ? On a essayé de faire de la politique. On s'est dit que dans le fond, l'Europe c'était trop important pour appartenir à la technique et qu'il fallait faire de la politique. On a repris, dans le remarquable travail de la Convention Giscard, à laquelle notamment Alain LAMASSOURE a contribué, ce qui nous semblait être le plus positif pour qu'en Europe, il y ait désormais une règle du jeu et des institutions.

Mes chers amis, j'ai parfaitement conscience que ce n'était pas parce que l'on a voté, à Bruxelles, et j'espère ratifier au Parlement français dans quelques jours, François, le traité simplifié, que l'on va réconcilier les Français avec l'Europe. Le traité simplifié, Angela,

c'est un moyen, ce n'est pas une fin. Le traité simplifié va nous permettre de mettre un contenu dans l'Europe. Alors, quel contenu dans l'Europe et qu'est-ce que l'on doit y faire et comment le faire ?

D'abord, je le dis parce que je le pense, il faut élaborer un pacte européen pour l'immigration. Ce pacte européen sera une des priorités de la présidence française. Qu'est-ce que cela signifie ? D'abord, que chaque pays s'interdit des régularisations massives sans avoir l'autorisation des autres. Cela sera bien pour les autres pays et cela sera bien pour nous, au cas où dans très, très, très, très longtemps, nos contradicteurs revenaient, parce qu'à chaque fois qu'ils reviennent, ils régularisent !

L'Allemagne est une démocratie. L'Espagne est une démocratie. L'Italie est une démocratie. Par définition, quand on est dans l'Europe, on est une démocratie. Eh bien, je demande que lorsqu'un pays européen accepte un réfugié politique, cette acceptation vaille pour tous les autres pays, mais lorsqu'un pays européen refuse un réfugié politique, je demande que ce refus vaille pour tous les autres pays. Il n'est pas normal que l'on puisse déposer 27 dossiers dans 27 pays différents.

Le but du pacte européen pour l'immigration est de nous permettre de nous doter d'une politique de l'immigration européenne. Celle-ci doit s'accompagner d'une politique de codéveloppement, parce que naturellement avec 475 millions de jeunes Africains qui ont moins de 17 ans et 14 km au Détroit de Gibraltar, entre l'Afrique et l'Europe, il n'y a pas d'autre choix que d'aider l'Afrique à se développer.

Je veux poser, en tant que futur Président de l'Union, un deuxième problème, mais qui est considérable : est-ce que l'Europe peut être la région la plus prospère du monde sans qu'elle ne pense jamais à assurer par elle-même sa sécurité ? C'est toute la question d'une politique de défense européenne. Je le dis comme je le pense, l'Europe ne sera pas une puissance politique si l'Europe n'est pas capable d'assumer elle-même sa sécurité. Ce n'est pas la peine de se dire indépendant, si on n'est pas capable de se défendre et si on n'est pas capable de régler par soi-même les crises qui se situent sur le territoire européen.

Je le dis, le Kosovo est un problème européen qui doit être résolu par les Européens et c'est à nous de démontrer que nous avons la force politique, la force diplomatique et la force militaire pour faire face à cette crise sans précédent dans les Balkans.

Par ailleurs, le système qui consiste à ce que sur 27 pays européens, il n'y en ait que 4 ou 5 qui assument des dépenses pour la défense de tous les autres ne pourra plus durer, parce qu'il est parfaitement déséquilibré. La question de la défense européenne est une question qui est clairement posée. C'est un choix politique majeur.

Troisième priorité, on me dit : ne parle pas trop de la politique agricole commune, c'est une question qui fâche et le financement est prévu jusqu'en 2013, on verra bien ! Moi, je dis : on ne verra pas bien ! Je connais trop le système : je lève le tapis, je mets la poussière dessous, et puis, on verra bien pour les successeurs ! Je n'ai pas été élu pour cela. J'ai été élu pour résoudre les problèmes,

pas pour les commenter. Alors, on parlera des problèmes. Je le dis très franchement.

La population du monde augmente. Il y a quasiment 2 milliards de personnes sur la planète qui n'ont pas de quoi manger. Le pouvoir vert, la qualité sanitaire imposent à l'Europe de maintenir son indépendance alimentaire. C'est un sujet politique de sécurité majeure pour notre continent. Nous devons donc garder une agriculture productive. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que les agriculteurs en Europe, qu'ils soient Allemands ou Français, Espagnols ou Italiens, doivent être rémunérés pour les produits qu'ils vendent et ne doivent pas être subventionnés parce qu'ils ne veulent pas être des assistés. Cela veut dire que l'Europe doit avoir le courage de faire la préférence communautaire et de donner aux agriculteurs des prix qui correspondent à la qualité des produits qui sont fabriqués par les agriculteurs eux-mêmes. Que l'on me dise : il y a trop de subventions, discutons-en. Mais, dans ce cas là, profitons de la hausse des prix mondiaux pour garantir à nos agriculteurs des prix dignes de ce nom. Les agriculteurs français ne veulent pas être fonctionnarisés, ils ne veulent pas être des assistés, ils sont des entrepreneurs, ils sont des travailleurs. Nous devons donc leur garantir des prix décents. Cela serait une grave erreur. Une grave erreur que de ne laisser qu'une seule agriculture dans le monde, comprenez l'agriculture américaine, car le jour où il n'y aura plus qu'une seule agriculture dans le monde, comme par hasard, vous verrez alors les prix qui montent. Je me battrai pour défendre une agriculture européenne, et à l'intérieur d'une agriculture européenne, une véritable agriculture française.

Quatrième priorité : le paquet climatique. Angela a dit que l'on avait des discussions sur l'industrie automobile. Heureusement, que l'on a quelques sujets de discussions ! S'il n'y en avait plus ! Comme j'ai dîné avec toi, hier soir, et pris le goûter cet après-midi, il faut bien que l'on ait des choses à discuter ! Il y a un sujet qui n'est pas un sujet de divergences entre nous, c'est que l'Europe doit être moteur sur la préservation de la planète. Si les autres ne comprennent pas qu'il y a urgence, l'Europe, dans le projet de civilisation qui est le sien, doit porter des exigences à la hauteur de nos ambitions.

Comprenez-moi bien. Comment dire aux autres : arrêtez de polluer, si nous-mêmes, nous ne nous appliquons pas des règles plus sévères et si nous-mêmes, nous ne montrons pas l'exemple. Nous ne pouvons plus continuer ainsi. Alors, je sais bien que le problème du nucléaire, n'est pas un problème facile. Investissons aussi dans les énergies renouvelables. Mais ayons une grande ambition, celle de faire du continent européen, le continent qui, le premier, aura compris que la planète court à sa perte si nous ne prenons pas des engagements en matière de développement durable extrêmement sévères et si nous ne sommes pas exemplaires. C'est la seule façon d'entraîner les Etats-Unis, d'entraîner la Chine, d'entraîner l'Inde, d'entraîner le monde entier à la suite du projet de civilisation européen que de montrer l'exemple. Que l'on ne vienne pas me dire que l'on a le temps ! Il est déjà tard, très tard !

Voici donc les priorités qui seront celles de la présidence française. Si on réussit cela ensemble, avec Angela MERKEL, alors les Français, comme les autres Européens, comprendront que l'Europe est faite

pour protéger et non pas pour exposer.

Resteront d'autres sujets difficiles que je veux évoquer rapidement devant vous.

La question de l'élargissement de l'Europe. Question extraordinaire. D'abord, avant de penser aux pays qui ne sont pas en Europe, peut-être que l'on peut penser aux pays qui le sont. Je veux dire, par exemple que la question de l'européanité des pays des Balkans ne se pose pas. Ils font partie de la famille. Nous n'avons aucun droit, ni politique, ni historique, ni géographique de les refuser. C'est d'ailleurs notre intérêt que ces pays là soient dans le camp de la démocratie, stables, en paix, obéissant à des règles européennes dans le cadre d'une civilisation européenne.

Ensuite, il y a la question très difficile, qu'Angela a évoqué, je la rejoins totalement, du voisinage. Il ne faut pas se laisser enfermer dans un piège. Tous les pays voisins de l'Europe n'ont pas vocation à entrer en Europe. Je le dis, non pas pour être désagréable à l'endroit de nos voisins, j'ai toutes les raisons de vouloir leur être agréable. Je le dis, parce que si nous élargissons l'Europe sans fin, nous tuerons l'Europe politique. Et moi, je ne veux pas renoncer à l'Europe politique.

La Turquie est un très grand pays, une grande civilisation, un allié. Nous avons beaucoup de choses à faire avec la Turquie. Mais je ne me laisserai pas enfermer dans le thème : soit on est ami de la Turquie, et on la fait entrer en Europe, soit on est l'adversaire de la Turquie, et on lui propose un partenariat privilégié. Je veux être

l'ami de la Turquie, mais je dis que la Turquie n'a pas sa place en Europe, tout simplement parce qu'elle est en Asie mineure. Dire cela, ce n'est insulter personne. C'est décrire une réalité qui est d'abord une réalité géographique. Pour autant, la Turquie doit bénéficier d'un statut de partenaire privilégié avec notre pays. D'ailleurs, on peut aller beaucoup plus loin.

S'agissant de la Méditerranée qui est un sujet dont on parle beaucoup avec Angela MERKEL, c'est un sujet sur lequel nous trouvons un accord. En Méditerranée, tout va se jouer : la paix ou la guerre. On peut faire de la mer Méditerranée, la mer la plus propre du monde ou on peut la sacrifier. J'ai proposé à nos amis Italiens, à nos amis Espagnols, - pourquoi eux ? Parce que nous bordons la Méditerranée -, de prendre l'initiative de rassembler tous les peuples de la Méditerranée au service d'un projet d'Union. Naturellement, tous les autres pays européens doivent pouvoir y participer. Pourquoi ? Parce que même si l'Allemagne n'est pas riveraine de la Méditerranée, - ce qui ne m'avait pas échappé ! -, lorsque l'on ne maîtrise pas les flux migratoires autour de la Méditerranée, cela concerne l'Allemagne, comme cela concerne les démocraties du Nord de l'Europe. Il est donc parfaitement normal que l'Allemagne et les démocraties du Nord de l'Europe puissent s'associer à tous les projets de l'Union pour la Méditerranée.

La seule chose que je dis, c'est : tirons les conséquences de Barcelone. Que ceux qui veulent avancer, avancent tous ensemble. Mais que ceux qui ne veulent pas avancer, n'empêchent pas les autres d'avancer.
Voilà ce que je propose. La porte ouverte pour tout le monde, mais

personne n'a le droit d'empêcher les autres d'avancer.

Enfin, chère Angela, pourquoi je ne n'ai pas voulu d'un référendum ? Dans cette affaire, c'est une question de clarté et de courage politique. Il y a un moment où si on veut être un homme d'Etat, on doit faire prévaloir l'intérêt général sur l'intérêt particulier. J'ai voulu être d'une très grande honnêteté à l'endroit des Français. Le « non » français aurait pu être catastrophique pour l'Europe. Imaginez un deuxième refus de la France et c'était la France exclue de la construction européenne.

Contrairement à ce qu'a dit M. FABIUS - remarquez, il a l'habitude de se tromper, de ce côté-là - il y a une certaine continuité ! Il n'y avait pas de plan B. D'ailleurs, c'est très curieux d'avoir dit ce qu'il a dit, et de refuser le traité simplifié, aujourd'hui.

Mais j'ai voulu dire aux Français, si, en plus, la France organisait un référendum, cela mettait d'autres pays, et notamment la Grande-Bretagne, dans l'obligation immédiate d'organiser le même référendum. Or, si le traité simplifié n'est pas ratifié par la totalité des pays européens, il n'y a pas de traité simplifié. Cela veut donc dire que l'Europe est condamnée. Je sais gré au Premier ministre portugais, M. SOCRATES, qui avait envie de faire un référendum et qui m'a téléphoné pour me dire : je renonce au référendum et je fais la ratification parlementaire, parce que je sais que je gagnerai le référendum au Portugal, mais je ne veux pas que quelques opinions publiques que cela soit prennent en otage ce référendum au Portugal. Parce qu'à ce moment là, a dit M. SOCRATES, c'est toute l'Europe qui est prise en otage. José SOCRATES, en faisant

cela, est devenu un grand d'Europe, parce qu'il a choisi l'intérêt de la famille européenne sur le seul intérêt partisan et politique.

Je le dis à ceux-là même qui se prétendent en France des grands Européens et qui proposent le référendum, en se faisant, ils prenaient le risque de casser l'Europe. Comme j'ai voulu que le peuple soit consulté, qu'est-ce que j'ai choisi de faire ? Dans la campagne électorale, dans le débat qui m'a opposé à Mme ROYAL, avant les élections, j'ai dit aux Français : attention, si vous votez pour moi, cela sera une ratification parlementaire, cela ne sera pas une ratification référendaire. Cela s'appelle assumer ses responsabilités politiques et c'est cette décision qui a permis à la présidence allemande de débloquer le processus et de faire adopter le traité simplifié. Demandez donc à nos partenaires européens. Si j'étais arrivé nouveau Président de la République autour de la table, en disant : réfléchissons à un nouveau traité, mais, excusez-moi, cela sera le référendum. Est-ce qu'ils auraient accepté nos partenaires de renoncer ?

Je veux d'ailleurs rendre un hommage signalé aux Espagnols, Mariano, parce que l'Espagne avait voté pour le traité de la Convention Giscard, par référendum, et lorsque nous sommes arrivés avec Angela avec le traité simplifié qui ne reprenait pas toutes les dispositions de la Constitution, alors même qu'ils avaient voté « oui » par référendum, nos amis Espagnols ont dit : dans l'intérêt de l'Europe, nous acceptons le traité simplifié.

Mesdames et Messieurs,

Je vous dis cela pour que chacun comprenne que si nous voulons sauver ce bien précieux, cet héritage historique, extraordinaire qui s'appelle l'Europe, chacun doit faire un effort pour aller l'un vers l'autre. Parce que si on ne fait pas un effort pour aller l'un vers l'autre, alors les vieilles tentations historiques renaîtront et ce continent de paix deviendra un continent de guerres.

Voilà ce qui est en cause. Voilà pourquoi j'ai demandé au Premier ministre de proposer une ratification parlementaire.

Enfin, et j'en terminerai par là, je vous demande de vous engager puissamment parce que l'Europe c'est notre responsabilité d'être à la hauteur, à nous, à notre génération de ce qu'ont fait nos pères. Nos pères ont fait la réconciliation, puis ceux qui les ont suivis ont fait le développement de l'Europe : la monnaie unique, le Parlement, des progrès considérables. Mais nous, qu'allons-nous faire de l'Europe ? C'est la question qui est posée. Il ne faut pas y aller en boudant. Il ne faut pas y aller de façon tiède. Il faut y aller avec beaucoup d'ambition pour donner du corps à l'idée européenne et pour que chaque Européen se rende compte que, dans sa vie quotidienne, l'Europe change les choses.

Crois bien, Angela, que dans la responsabilité de la présidence, le 1er juillet, j'aurai cette culture du compromis. J'aurai cette culture de l'écoute et du compromis, mais je veux la mettre au service de l'action, pas de l'inaction. Je veux la mettre au service d'une grande ambition, d'un grand rêve, comme a dit Patrick DEVEDJIAN, pas d'une petite ambition et d'un petit rêve. Parce qu'au fond, la

grande ambition européenne, elle sera toujours plus facile à réaliser que la toute petite. Parce que la grande ambition européenne, c'est ce que les peuples d'Europe attendent de nous.

Mesdames et Messieurs,

Pour nous, c'est un grand jour et je vous demande surtout d'applaudir Angela MERKEL, Mariano RAJOY, Gianfranco FINI, à qui je demande de me rejoindre avec le Premier ministre.

Conclusion :

La pragmatique se focalise à étudier le langage en usage, elle le prend sous un angle extérieur, par conséquent elle s'approche de la psychologie et même de la sociologie, dont l'intérêt majeur s'est concentré sur l'étude empirique portant sur les comportements des sujets parlants lors d'un processus énonciatif, c.-à-d. que cette discipline intervient non pour étudier le système linguistique en tant que tel mais en revanche elle s'occupe à mettre en place d'une composante qui s'ajoute au sens sémantique. Alors, on a affaire avec une discipline qui prend en charge les échanges conversationnelles, elle intervient au niveau des activités intersubjectives où elle étudie ce qu'on fait avec l'appareil de la parole, faisant allusion aux actes de langage. Elle étudie les relations établies entre les sujets parlants ainsi que le rapport étroit entre le système du langage et son utilisateur. À cet égard, le langage est affecté par une certaine mutation, il n'est plus un moyen de représentation de la réalité et de la pensée cependant il s'est revêtu avec un nouvel aspect, il devient une vraie institution servant à accomplir différents actes illocutionnaires par le simple fait de dire. Toujours dans la même perspective, le terme sens disparaît pour être remplacé par ce que préfèrent tant de pragmaticiens appeler force faisant allusion au sens pragmatique et même à la force illocutoire des actes du langage. Sur la même rubrique, figure ce qu'on appelle le sens pragmatique qui vient pour ajuster l'équation de la signification globale d'un quelconque énoncé, qui aboutit en combinat les deux aspects : un sens sémantique ou descriptif (décrivant un certain état de chose contenu représentatif ou encore fonction représentative) auquel

s’ajoute un sens dit pragmatique (additionnel accordant une valeur discursive aux énoncés) ; et cela nous conduit à postuler que la signification d’un énoncé « n’est autre qu’une image de l’acte de parole accompli par son énonciation ».(F.RECANATI,1981, p35).

D’ici s’affiche clairement le rôle tranchant et déterminant de la mise en action des activités langagière, en outre, ce domaine de la pragmatique ne peut fonctionner correctement que dans un cadre actionnel et pratique, ou proprement dit suivant une qualité discursive. Dans le même ordre d’idée, on parle aussi d’un concept très attaché à la pragmatique, c’est ce qu’on appelle l’intentionnalité, ou intention communicative que véhicule tel ou tel énoncé.

D’ailleurs, cette discipline s’occupe intrinsèquement de révéler les formes linguistiques à penchant pragmatique, et par là, elle a pour fonction ultime d’expliciter la force illocutionnaire de l’acte énonciatif.

Loin de ces considération purement théoriques, cette discipline s’occupe essentiellement à étudier une catégorie particulière d’unités linguistiques susceptibles d’effectuer sur le plan d’action certains effets affectant d’une manière ou d’une autre le contexte situationnel-énonciatif. Ces unités taxées d’un caractère éminent, celui de la performativité, ce sont appelés des performatifs, à savoir la manière dont ils se représentent directe ou indirecte, ils s’appellent respectivement des performatifs explicites vs des performatifs implicites, ces deux classes tranchent sur ce qu’est appelé : degré de la force illocutoire. En partant de ce point, J.L.AUSTIN se déclare en tant qu’antagoniste de ce qu’il appelle *l’illusion descriptive* faisant allusion à la fonction représentative des énoncés, accordant davantage d’intérêt et

d'importance à étudier la partie qui sert à effectuer quelque chose ou à agir sur le monde environnant, à partir de ce moment que s'établit une distinction capitale entre performatifs vs constatifs fondée sur plus d'une raison, mentionnant à titre de justification, l'aspect actionnel, pratique et même opérationnel.

S'inscrivant toujours dans la conception austiniènne, tout énoncé se dispose d'une certaine charge performative, allant plus loin, la nomenclature des performatifs s'étend pour incorporer pour inclure même les constatifs. Austin, a déployé des efforts considérables afin de définir, décrire et circonscrire un champ de performatifs dont les critères restent inassimilables et flous du point de vue logique, dans la mesure où il a essayé d'inventorier tous les entités qui ont cette qualité, celle de l'accomplissement d'un effet particulier (to performa cts en anglais) cette capacité constitue la toile de fond qui dépeint l'arrière plan de la théorie austiniènne de *speech acts*. Dans la même rubrique, la conception d'AUSTIN s'affirme antagoniste contre toute tentative pour dissocier le sens d'in énoncé de son usage.

Parlant d'actes de parole directs et indirects, ces derniers nous conduit ver un autre intérêt, celui de l'implicite où tels énoncé laisse entendre, sous-entendre, donner à entendre, ils fonctionnent selon un système de supposition, un mécanisme d'implications conversationnelles mutuelles. Ces deniers rendent l'inavoué et le déguisé : explicite.

En parallèle et en même titre, on trouve SEARLE inspiré et fidèle à son maitre de façon qu'il a instauré presque tout l'héritage et le fondement d'Austin sauf quelques apports et rénovations au niveau de son appui intense sur des considérations…

De toute façon, la problématique d'AUSTIN formulée sur un ton anglo-saxon : *How to do things with words* traduit le poids de la question, et ouvre largement à des horizons prometteurs pour investir dans ce genre de préoccupations.

Enfin, s'impose la problématique : L'agencement de la langue peut-il être étudié indépendamment de l'usage (l'actualisation) qui en est fait par les énonciateurs dans des situations concrètes ? AUSTIN répond par nier cette possibilité, il postule à maintes fois que le contexte interlocutif ou encore la situation d'allocution joue un rôle important et décisif dans le dispositif beaucoup plus interprétatif que productif, c'est l'instance réceptive qui tranche et détermine l'ampleur d'importance du point de vue fonctionnel de ce concept capital.

BIBLIOGRAPHIE

AUSTIN, John Langshaw. Quand dire c'est faire/ How to do things with words. Paris. Seuil. 1970. ISBN 2-02-002738-0.

CERVONI, Jean. L'ÉNONCIATION (Linguistique nouvelle). Paris. Presses Universitaires de France. 1987. 126p. ISBN 2-13-040127-9.

DUBOIS, Jean et al. Dictionnaire de Linguistique et des Sciences du Langage. Larousse-Bordas/HER. 1999. 514 p. ISBN 2-03-532007-0.

DUCROT, Oswald et SCHAEFFER, Jean-Marie. Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage. Paris. Seuil. 1995. 817 p. ISBN 2-02-014437-9.

DURAND, Pascal. Les Nouveaux Mots Du Pouvoir : Abécédaire Critique. Les éditions Aden. France.2006. 461 p.

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine. Les actes de langage dans le discours : Théorie et fonctionnement. Paris. Armand Colin. 2005. ISBN 2-200-34084-2.

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine. L'énonciation (de la subjectivité dans le langage). Paris. Armand Colin. 1999. 266p. ISBN 2-200-25019-3.

MENDENHALL, Vance. Une Introduction à l'analyse du discours argumentatif : Des savoirs et savoir-faire fondamentaux. Les Presses de l'Université d'Ottawa. 1990. 287p. ISBN 2-7603-0270-9.

Microsoft Encarta 2008. 1993-2007 Microsoft Corporation.

Petit Larousse 2010.

PLANTIN, Christian. Essais sur l'argumentation : Introduction à l'étude linguistique de la parole argumentative. Paris. Kimé. 1990.

PLANTIN, Christian. L'argumentation. Paris. Presses Universitaires. 2005. ISBN 2-13-053421-x.

RECANATI, François. Les énoncés performatifs. Paris. Minuit. 1981. 287 p. ISBN 2-7073-0604-5.

REBOUL, Olivier. Introduction à la rhétorique : Théorie et pratique. Paris. Presses Universitaires de France. 1991. ISBN 2-13-043917-9.

SARFATI, Georges-Elia. Éléments d’analyse du discours. Paris. Nathan. 1997. 128p. ISBN 2-09-190374-4.